LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR de DON JUAN

Recueillies parmi les chroniques les plus passionnantes
et les plus véridiques

par JEAN FABRANCHE

LA PREMIÈRE JEUNESSE DE L'AMANT ÉTERNEL

QUIGNON

4e MILLE

Erotica
069
SMRS
34444022396436

Les plus belles nuits d'amour de Don Juan

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE A. QUIGNON Editeur
16, RUE ALPHONSE DAUDET, PARIS (14e)

PIERRE NEZELOF
L'IMPERATRICE JOSEPHINE . . . . 12 fr.

LEON DEUTSCH
DEJAZET . . . . . . 12 fr.

MAURICE ROYA
GEORGE SAND . . . 12 fr.

CHARLES PETTIT
LA FEMME QUI COMMANDA A CINQ CENTS MILLIONS D'HOMMES. Tseu-Hi (1835-1908) impératrice de Chine . . . . 12 fr.

Mme LAURENT-TAILHADE
LAURENT TAILHADE AU PAYS DU MUFLE . 12 fr.
LES PLUS BELLES PAGES DE LAURENT TAILHADE . . . . 20 fr.

PIERRE ALBERTY
LE JARDIN D'EROS . 20 fr.

WILLY
HISTOIRES DE LA MANUCURE. 26e mille . . 12 fr.

HENRI RICHARDOT
CONTES DE CHAMPAGNE ET AU CHAMPAGNE , 12 fr.

ANDRE WARNOD
PEPEE ou LA DEMOISELLE DU MOULIN ROUGE 12 fr.

GABRIEL REUILLARD
SCARRON . . . . . . 12 fr.

PIERRE LA MAZIERE
GILLES DE RAYS . . 12 fr.

Docteur OCTAVE BELIARD
LE MARQUIS DE SADE 12 fr.

HENRY DE LA TOMBELLE
L'AGONIE DES HOBEREAUX. Roman . . . . . . 12 fr.

FERNAND KOLNEY
L'AMOUR DANS CINQ MILLE ANS . . . . 12 fr.
MARIANNE A LA CUREE. Roman de mœurs politiques. . . . . 12 fr.
LE SALON DE MADAME TRUPHOT. Roman. 25e mille Edition définitive . . 15 fr.

PAUL ABARD
LE BONHEUR EN AMOUR. . . . . 12 fr.

Docteur SMOLENSKY
LE PLAISIR QUI DURE 12 fr.

Professeur MALHERMANN
LE PLAISIR DANS LA SOUFFRANCE . . . . . 12 fr.

JEAN DE LETRAZ et SUZETTE DESTY
UN HOMME... DEUX FEMMES. Roman . . . 12 fr.
NICOLE S'EVEILLE... Roman. 200e mille . . . . 12 fr.
NICOLE S'EGARE... Roman. 100e mille . . . . 12 fr.
NICOLE S'ABRITE... Roman. 50e mille . . . . . 12 fr.

JEAN DE LETRAZ
UN COUPLE PASSA... (*Vient de Paraître*). Roman . 12 fr.
DOUZE NUITS D'AMOUR. Roman. 200e mille . . 12 fr.

GUY DE LA MEULAYERE
L'ANDOUILLE FICELEE. Illustré . . . . 12 fr.

MAURICE DE MARSAN
MAUD, DEMOISELLE DE CINEMA. Roman illustré. 55e mille . . . . 12 fr.
MON CURE AU CINEMA. Roman illustré. 70e mille 12 fr.

ANDRE ROCHEFORT
LIBIDO. Roman Freudien. 12 fr.
L'ECOLE DE LA LUXURE. Roman. 45e mille . . 12 fr.

ARMAND VILLETTE
Du TROTTOIR à ST-LAZARE. 42e mille . . . . 12 fr.
MESDAMES..., Roman. 42e mille . . . . 12 fr.

Docteur CHAPOTIN
LES DEFAITISTES DE L'AMOUR. 100e mille 20 fr.

FERNAND KOLNEY
LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR DE CASANOVA. 56e mille . . . . 15 fr.
LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR AU TEMPS DU BIEN-AIME . . . 12 fr.

Mme LAURENT-TAILHADE
LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR AU TEMPS DU ROI-SOLEIL . . . 12 fr.
LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR DE DON JUAN. (*Vient de Paraître*) . 12 fr.
MILLE & UNE NUITS D'AMOUR. Anthologie des plus belles et des plus curieuses pages d'amour extraites des plus grands écrivains français et étrangers, classiques et modernes 20 fr.
ŒUVRES BADINES DE PIRON. 11e mille . . . 12 fr.
LA MUSE GAULOISE. Les Meilleurs poèmes satyriques, 25e mille . . . . 15 fr.
LE COMPARTIMENT DES HOMMES SEULS. 56e mille. . . . . 12 fr.
LE COMPARTIMENT DE DAMES SEULES. 56e mille. . . . . 12 fr.
HISTOIRES ARABES. 55e mille . . . . . . 12 fr.
LES CONTES DU RABBIN. 56e mille . . . . . 12 fr.
LE TACOT IVRE. 22e mille. . . . . 12 fr.
GAUDISSART ET Cie. 100e mille . . . . 12 fr.
LE TRAIN DE PLAISIR. 100e mille . . . . 12 fr.
HISTOIRES DE COMMIS-VOYAGEURS. 250e mille. . . . . 12 fr.
HISTOIRES DE CURES. 250e mille . . . . 12 fr.
LE COMPARTIMENT DES CHASSEURS (*Vient de Paraître*) . . . . . 12 fr.

Les plus belles nuits d'amour de Don Juan

RECUEILLIES PARMI LES CHRONIQUES LES PLUS PASSIONNANTES
ET LES PLUS VÉRIDIQUES

par JEAN FABRANCHE

LA PREMIÈRE JEUNESSE DE L'AMANT ÉTERNEL

A. QUIGNON
Éditeur
16, RUE ALPHONSE DAUDET, 16
PARIS (XIVe)

PREFACE.

« Oui, don Juan. Le voilà, ce nom que tout répète,
« Ce nom mystérieux que tout l'univers prend,
« Dont chacun vient parler et que nul ne comprend,
« Si vaste et si puissant qu'il n'est pas de poète
« Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête,
« Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand... »

Musset dit vrai. Pas un nom, si connu, si illustre qu'il puisse être; pas un événement si formidable soit-il; pas une légende, si mystérieuse, si troublante soit-elle, n'a inspiré une pléiade aussi nombreuse, aussi variée de poètes et de commentateurs.

Tirso de Molina, Zamora, Dorimond, Crébillon, Thomas Corneille, Goldoni, Molière, Lord Byron, Richardson, Hoffmann, Musset, A. Dumas, don José Zorilla, Scheible, Lenau, Grabbe, Tolstoï, Mérimée pris au hasard, en désordre et dans tous les pays, parmi tous les autres, Mozart en musique, Delacroix en peinture, sans compter un grand nombre de contemporains, ont chanté, étudié, disséqué la figure hautaine et tourmentée de don Juan.

Dans leur pensée diverse, le héros revêt des formes nombreuses, variées, animées de caractères différents; nous trouvons un grand seigneur, un homme de cour riche, fier, brillant, possédant des palais, prodigue, jetant l'or à pleines mains — ou un libertin sceptique, athée, se moquant de Dieu et du diable, savourant le plaisir de séduire une

religieuse, moins pour elle-même que pour le goût de sacrilège qu'il y trouve — ou un esprit inquiet, cherchant un bonheur qu'il ne trouve pas, passant d'une femme à une autre et espérant toujours que la prochaine lui donnera ce bonheur dont les précédentes ne lui ont encore donné que l'ombre — ou un séducteur capable de tout, fourbe et vulgaire, ne cherchant que le plaisir, et si redoutable qu'il savait prendre avec chacune la forme, la qualité, le défaut qui devait lui plaire — ou un épicurien égoïste, sombre et cruel, insensible à toute douleur qui pourrait entraver son plaisir, tuant pères et maris pour une jouissance d'un moment, pour le plaisir et le risque d'une aventure.

Ces aventures, elles se suivent, se touchent, se mèlent, s'entrecroisent, s'accumulent avec un accompagnement de cliquetis d'épées, de chansons amoureuses, de sanglots, d'imprécations, de râles lascifs ou désespérés, de murmures d'amour et de soupir de guitare.

Elles sont si nombreuses, si diverses, si tumultueuses, qu'il a paru invraisemblable qu'un seul homme ait eu assez de temps, de force, d'audace pour suffire à tant d'entreprises hasardeuses, d'amours tourmentés, implacables, surhumains.

Aussi, on trouve dans les chroniques et sous des noms pas toujours identiques, des portraits de don Juan qui ont entre eux des airs de parenté tout en marquant des différences assez sensibles. C'est que chacun de ses historiographes l'a interprété selon son génie; chaque pays l'a modifié selon ses mœurs; chaque époque, ajoutant ce qui lui est propre, l'a marqué selon son caractère.

Voilà pourquoi la Légende de don Juan est multiple, immense, inépuisable.

Ce n'est pas l'histoire d'un homme, c'est l'histoire d'une idée. Cette idée est une protestation, une révolte ; une révolte à qui il n'a manqué qu'un terrain favorable pour prendre l'envergure et la profondeur d'une révolution.

L'antiquité n'a pas connu don Juan.

Pourtant, elle adorait la Beauté et l'Amour. Aphrodite et Eros avaient leurs prêtres, leurs temples et leurs fidèles qui leur rendaient un culte constant et minutieux.

L'Amour régnait partout : dans l'Olympe, Jupiter, roi des dieux et père des hommes, délaissait souvent l'altière Junon et la majesté sacrée. Descendu sur la terre, il n'hésitait pas à revêtir sa divinité d'une apparence humaine, et même à prendre la forme d'un satyre ou d'un animal familier pour approcher la mortelle qu'il voulait honorer de ses olympiennes faveurs. Mercure, dieu des marchands et des voleurs, favorisait ces déguisements et prêtait la main à ces clandestines amours.

Aphrodite oubliait son époux, le boiteux et calleux Vulcain, dans les bras ardents et vigoureux de Mars, le dieu de la guerre.

Et Eros, lui-même, enlevait son amante Psyché et la déposait, toute pantelante, aux pieds de Jupiter tout-puissant, en le suppliant de lui donner la jeunesse éternelle.

Comment les adorateurs de ces dieux et de ces déesses, dont l'amour est la plus importante occupation et l'éternel plaisir, n'auraient-ils pas suivi leur amoureux exemple ? Ils sont eux-mêmes à l'image de leurs dieux — à moins qu'ils n'aient façonné leurs dieux à leur propre image.

Ils ont le culte ardent de la Beauté, le sentiment exalté de l'Amour.

Comme il règne dans le ciel, l'amour règne sur la terre, libre, honoré, sans entraves. Il tient dans la vie antique

une place dont on peut mesurer l'importance à la considération dont jouissaient les courtisanes.

Les personnages légendaires sont des glorifications ou des victimes de l'amour : Hélène, Pâris, Thésée, Ariane, Antiope, Oreste, Hermione, Phèdre...

Les dieux, les demi-dieux, les héros et les simples mortels qui vivent sur des plans pourtant bien délimités, s'unissent et s'allient, oublient leur hiérarchie, se trouvent égaux devant les droits et les désirs du cœur, et s'aiment sous un ciel toujours pur, dans une atmosphère d'allégresse, de joie de vivre et de jouir.

Parmi eux, don Juan aurait aimé comme eux, aussi librement qu'eux; ses amours n'auraient point constitué une exception singulière et scandaleuse chez ces peuples pour qui l'amour est le sentiment le plus naturel, c'est-à-dire le plus légitime et le plus sacré.

Leur philosophie proclame que la vertu consiste à donner à la vie son expression la plus haute, la plus complète dans un équilibre de toutes les facultés, de toutes les activités, dans la satisfaction équitablement balancée de toutes les fonctions.

Leur ligne de conduite est donc la recherche du bonheur, c'est-à-dire l'obéissance à la nature, la soumission aux impulsions de la nature.

Ainsi, parmi tant de héros, don Juan n'aurait pas fait figure de héros; ou du moins, il n'aurait été qu'un de plus parmi eux; son désir et sa force d'aimer ne l'auraient pas distingué parmi tant d'autres, animés du même désir et de la même force qui s'épanouissaient librement.

De même que la vapeur ne donne sa force que comprimée en vase clos, il faut la contrainte à un sentiment ou à une idée pour éclater.

Cette contrainte, ce sera la religion chrétienne.

Avec le paganisme, l'amour fleurissait sans entraves; la religion chrétienne en fait un péché, prêche la pénitence et interdit le plaisir. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue; elle n'est qu'un bref et misérable passage dans cette vallée de larmes et son seul but est de préparer notre salut éternel.

Notre esprit, notre intelligence sont des sources d'erreurs et de faussetés qu'il faut étouffer par une foi, une soumission humbles et aveugles; notre corps, un vil ramassis d'impuretés, rempli de désirs malsains, qu'il faut mater par la pénitence et faire macérer dans le jeûne et la mortification; la femme, un être impur, inspiratrice de fautes damnables, corrompue et corruptrice, qu'il faut fuir avec une sévérité d'autant plus rigoureuse qu'elle est séduisante et que sa séduction est péché mortel.

Mater la nature; mépriser la tête, foyer d'erreurs et de mensonges; maîtriser la bête, foyer de vices et de hontes -... Mais la nature ne se laisse pas aisément mater.

Ses instincts sont des forces invincibles; si elle n'obtiennent pas une satisfaction raisonnable, hypocritement, elles se déforment; ouvertement, elles se révoltent.

Leur déformation, ce sont les obsessions, les dépravations hideuses, les turpitudes avilissantes, les perversités cruelles qui hantent l'esprit et la chair de tous ceux qui, par contrainte ou par conviction, tentent de brider la nature; ce sont elles qui hantent les nuits des cloîtrés et de tous ceux qui vivent en dehors du monde, d'imaginations lascives, sensuelles et qui peuplent la grotte de saint Antoine des formes voluptueuses et impudiques qu'il a tant de peine à chasser.

Leur révolte, c'est don Juan.

Mauvaise, la vie ?

La vie est bonne; elle n'est pas un simple passage; elle vaut la peine d'être vécue; elle est le jaillissement d'une force qui a le droit de fleurir, de s'épanouir, de porter ses fruits parmi d'autres forces dont certaines sont néfastes, certes; mais dont d'autres, beaucoup d'autres, sont la source de joies ineffables, douces ou vives.

Passer la vie dans l'obscurité et la pénitence alors que le soleil qui brille donne aux fleurs des couleurs et des parfums et aux femmes la grâce et le désir d'être aimées; alors qu'elle peut être une suite de jouissances sereines ou enivrantes; sacrifier cette vie, ce bien présent qui s'enfuit si vite et sans retour à une espérance future, lointaine et si incertainement établie, quelle imprudence, quelle duperie, quelle maladresse !

Une source d'erreurs, notre intelligence ?

Mais elle est une émanation divine, une étincelle, si faible soit-elle, du foyer créateur et capable, elle-même, de créer.

Un ramassis d'impuretés, notre corps ?

Mais c'est une merveille de mécanique, un assemblage de fonctions qui se complètent, qui s'équilibrent et dont la satisfaction est une source de plaisirs. Ne pas les satisfaire, tous, et surtout, surtout, se soustraire aux appels de l'instinct de la propagation de l'espèce, plus puissant, plus impérieux encore que l'instinct de la conservation lui-même, car l'amour est le frère triomphant de la mort, mais c'est vouloir mettre un obstacle à l'œuvre suprême du Créateur!

Corruptrice et corrompue, la femme; source de péchés, cette créature source d'ineffables voluptés?

Dans quels esprits dépravés, dans quelles imaginations faussées cette idée-là a-t-elle pu germer? Par quelle force

persuasive, par quelle menace éternelle, en vertu de quelle puissance usurpée ont-ils pu l'imposer à une humanité soumise et craintive ?

Créature perverse cette femme, dont le corps, aux lignes délicates et aux tendres couleurs, n'est que grâce et harmonie, modelé dans une argile idéale, fraîche et tiède, si douce et si ferme sous les baisers, si souple sous les caresses, si docile aux pressions ardentes ! Danger, cette nuque ambrée et frissonnante et cette chevelure qui nimbe ce front pur et couvre les blanches épaules de ses ondes sombres ou dorées; et cette voix au timbre de pur cristal qui s'infléchit en modulations musicales pour murmurer les serments d'amour !...

Ces lèvres humides et vermeilles ne sont-elles donc qu'un piège d'autant plus dangereux qu'elles sont plus sensuelles et plus irrésistibles; et la lumière radieuse de ces grands yeux limpides n'est-elle qu'un reflet des flammes de l'enfer ?

Toutes ces merveilles ne sont-elles pas plutôt le chef-d'œuvre d'un créateur soucieux du bonheur de ses créatures ?

Est-elle donc animée d'un esprit satanique cette femme dont l'intelligence vive et pétillante est un charme si doux? Et celle-ci dont le cœur généreux est capable de tous les dévouements envers l'homme qu'elle aime, jusqu'à sacrifier pour lui ses espoirs, sa liberté, sa beauté, sa vie... Et cette autre qui met sa joie et son orgueil en ses enfants qui sont le reflet charmant et la prolongation vivante de sa félicité amoureuse... Ne sont-elles pas plutôt animées d'une flamme divine, ces femmes belles comme l'Amour, douces comme Psyché, harmonieuses comme les Grâces ? Ce sont elles qui donnent du prix à la vie. Elles stimulent

l'ambition des hommes et enflamment leur courage ; elles allument en eux le flambeau d'amour qui les grandit et leur donne la tendresse et l'audace.

Par elles, pour elles, ils cherchent la douceur des mots, la grâce et la splendeur de la forme; elles sont le charme, la poésie, l'enchantement de la vie, semblables à la lumière qui embellit et qui dore tout ce qu'elle touche.

C'est d'elles que viennent à l'homme les aspirations artistiques, les consolations spirituelles, les œuvres magnifiques qui le font survivre à lui-même.

C'est leur esprit et leur beauté qui donnent à l'homme le sens du divin, qui font naître en lui le génie créateur qui le rapproche des dieux et lui inspirent des œuvres aux contours admirables ou aux accents pathétiques.

Et ainsi, on trouvera toujours une femme à la source de toutes les grandes choses.

Aussi la pensée, l'instinct, le désir de l'homme, toutes les forces de son corps et de son cœur se révoltent contre ces écrasantes et ténébreuses théories de pénitence et de renoncement qui présentent la vie comme indigne d'être vécue et la femme comme un être pervers et corrupteur.

Mais, au temps de don Juan, cette révolte n'ose pas encore se manifester avec éclat et au grand jour; elle se cache, car il est dangereux de ne pas penser comme les puissants du jour qui détiennent tout à la fois le dogme spirituel et le pouvoir temporel.

Seul, don Juan n'a pas peur de la lumière; il étale sa révolte contre cette contrainte qui veut briser son désir, contre la mainmise de cette sépulcrale autorité sur sa vie, sa liberté, sa jouissance. Il veut vivre, il veut profiter de sa vie. Il brave l'autorité avec d'autant plus d'éclat et d'âpreté qu'elle est plus étroite, plus tyrannique, plus puis-

sante. Il exagère sa révolte, il l'exaspère par bravade, il y prend goût.

Non seulement cette révolte est éclatante; mais elle prend plus d'éclat encore par opposition; les contrastes s'appellent et se font valoir. Ce n'est pas par hasard que don Juan, l'homme du désir sans frein, sans contrainte surgit à l'époque d'Ignace de Loyola, l'homme de l'oppression obscure, fanatique, exterminatrice.

Toute parole, tout acte qui n'est pas strictement conforme au dogme est un péché qui ne se peut expier que dans les flammes des autodafés en attendant les flammes de l'enfer.

Mais don Juan se dresse et répond : Je suis libre de mon corps et de mon cœur; je ne reconnais aucun obstacle à ma liberté, à mon désir, à mon plaisir.

De quel droit lui défend-on d'aimer?

Chaque femme qu'il prend est un péché; alors il les additionne, il les accumule, il les attroupe avec une satisfaction infernale car chaque péché est une jouissance.

S'il s'insurge ainsi contre les commandements de l'Eglise, ce n'est pas pour respecter les conventions établies, la morale et les sentiments humains, les lois de la société et de la famille. Il se donne la double joie de braver les lois humaines et les lois divines; il ne connait que les lois de la nature.

Il se prend à son propre jeu : le jeu de la séduction qui devient le seul but de sa vie, plus plaisant, plus passionnant encore que le jeu de la possession; si bien qu'après avoir recherché les femmes pour les jouissances qu'elles donnent elles-mêmes, il en arrive peu à peu à entreprendre d'en séduire sans avoir toujours envie de les posséder, corrompant ainsi pour le plaisir et sans plaisir.

Et lorsqu'il la tient à sa merci, il s'en détourne sans la prendre; elle aurait été à lui s'il avait voulu, ça lui suffit; comme il le dit lui-même, il ne va pas plus loin que sa chemise; et il la laisse avec sa désillusion, le dépit et la honte d'avoir cédé en pure perte et de ne pas avoir la jouissance de sa défaite.

Aussi, il se détourne toujours de celles qui se vendent ou qui se donnent trop facilement; il lui faut des difficultés à vaincre et des dangers à braver; il faut que la conquête d'une femme soit une véritable conquête, une victoire sur elle-même, sur sa pudeur, sur sa vertu, sur ses engagements antérieurs, comme aussi sur les précautions dont l'entourent les frères, amants, fiancés, pères et maris qui ont la charge et le souci de la garder intacte.

Mille e tre (1) *c'est le nombre que nous a transmis la légende.*

Dans cette incroyable suite d'aventures, le plus grand nombre, certes n'ont aucune originalité et ne se distinguent ni de la précédente, ni de la suivante : séduction, brèves amours, désillusion rapide de don Juan, abandon de la femme dans une désolation plus ou moins amère, avec une désinvolture plus ou moins cruelle; mais sans aucun regret.

Il ne regrettait jamais une femme; il se tournait toujours vers l'avenir, jamais vers le passé; il n'a jamais regretté que celles qu'il n'a pas eues.

Nous n'avons pas essayé d'en établir une énumération chronologique et complète; une telle compilation, interminable, fastidieuse et monotone, en admettant qu'elle fut possible, n'eut présenté aucun intérêt.

---

(1) Mille et trois : c'est le nombre des amantes de Don Juan, que nous a transmis la Légende.

Dans cette suite formidable d'aventures prodigieuses, d'amours effrénées, de chevauchées épiques, de drames sanglants, d'idylles tournant au tragique, de duels, de coups de dagues et d'épées, de sérénades amoureuses, d'escalades, de folles étreintes, de trahisons, de bravades intrépides, rapportées par les écrivains dont nous avons cité quelques-uns plus haut, nous avons choisi celles qui dessinaient le mieux notre héros, les plus ardentes, les plus tragiques, les plus passionnantes.

Le lecteur trouvera dans ce premier volume celles qui ont illustré sa jeunesse; les premiers traits de son adolescence, les premières aventures qui ont vu son éveil à l'amour, celles qui ont contribué à former son caractère, celles qui sont encore marquées sinon par des hésitations ou des scrupules, du moins par de brefs accès de sensibilité. En cherchant son plaisir, il lui arrive de ne pas oublier tout à fait celle à qui il le demande; il ressent encore devant ses victimes une certaine émotion; il leur accordera un peu de pitié, parfois une larme.

Mais sa sensibilité s'émousse vite; son cœur se ferme à tout ce qui n'est pas son plaisir; ses amours sont bientôt éclaboussées de sang... jusqu'au jour où le meurtre du Commandeur l'obligera à quitter l'Espagne.

Un second volume rapportera les aventures qui remplissent son séjour en Italie et son retour en Espagne. Aventures plus âpres encore que les premières; l'homme s'est endurci; il est de plus en plus inaccessible à la pitié; les larmes des femmes écroulées à ses pieds et sanglotant d'amour et de désespoir ne lui inspireront que ricanements et haussements d'épaules; bien mieux, leur douleur sera une bonne part de sa jouissance. A peine aura-t-il quel-

que froide réflexion devant le cadavre de celle qui a préféré se tuer...

Plus encore que dans la première période, il les aime toutes et il n'en aime aucune; il ne les aime que pour lui; il n'aime que lui; il ne les prend qu'avec l'espoir qu'elles lui donneront des sensations nouvelles, qu'elles contenteront son désir inapaisé de toutes les femmes, qu'elles éteindront cette soif d'inconnu qui le dévore.

Mais elles n'éteignent cette soif que pour un temps souvent très court.

Alors, qu'en fait-il? Que fait-on d'une orange quand il ne reste plus que l'écorce, d'un jouet quand le ressort est cassé, d'un verre quand il est vide?...

Le désenchantement tue l'amour; il veut que la femme soit nimbée d'une pure auréole; et en même temps, il exige d'elle des joies peu séraphiques; il ne lui veut cette auréole de pureté que pour la lui oter; et quand elle ne l'a plus, il en est tout désillusionné; alors, désenchanté, il s'en va.

Voilà don Juan.

Mais la diversité même de son caractère, le nombre, la variété, l'âpreté, la cruauté même de ses aventures font de son histoire le plus profond, le plus émouvant, le plus formidable hymne d'amour.

Chacun veut le connaître, chacun s'y cherche et tous s'y retrouvent :

— ceux qui ont aimé et qui gardent encore dans leurs yeux et dans leur cœur comme un reflet de l'amour,

— ceux qui aiment et qui liront ce bréviaire de la passion comme le prêtre lit à l'autel ses livres saints,

— ceux qui espèrent en un avenir rempli de joies eni-

vrantes et qui palpiteront d'enthousiasme et de fièvre à la lecture de cette merveilleuse histoire,

— les hommes, en ne se défendant point d'une troublante envie et en fixant des yeux ardents sur la gloire prodigieuse de l'amant des mille e tre,

— les femmes en pensant avec une ardeur secrète que, si elles avaient vécu de son temps, sans doute auraient-elles rêvé d'allumer l'amour d'un aussi irrésistible séducteur, de faire ce qu'aucune n'avait pu faire : fixer son désir et son cœur ou tout au moins lui donner une mille et quatrième,

— et tous, en rendant hommage au dieu le plus puissant et le plus aveugle, le plus tendre et le plus cruel, au dieu qui soumet à ses lois les sages et les fous, qui s'amuse parfois à donner la sagesse aux fous et à inspirer des folies aux plus sages, si bien qu'on ne sait plus où est la sagesse et où est la folie, au dieu qui se fait un malin plaisir de réduire en esclavage ceux qui prétendaient se soustraire à son empire, à l'Amour qui mène le monde.

J. F.

CHAPITRE PREMIER.

Au XVe siècle, naquit, dans une illustre famille des vingt-quatre de Séville, l'homme dont la réputation a fait le plus de bruit sur terre, dont le nom est le plus universellement connu et dont les surnoms sont encore : l'homme du désir, le séducteur prodigieux et surhumain, l'amant éternel...

Appuyée au rebord de la haute fenêtre, la reine Isabelle laisse errer son regard devant elle; un tapis épais adoucit sous son bras le dur et le froid de la pierre.

Accompagnée du capitaine des gardes, Gonzalo de Cordova, elle est montée sur la tour qui domine la ville ; elle admire le spectacle que forment devant elle les maisons, les rues, les places, les monuments, les jardins, les églises, la cathédrale aux multiples clochers ajourés, dorés par le soleil qui commence à descendre, toutes ces choses admirables qui font dire que « qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille » ; et, plus loin, la campagne espagnole, un peu aride, d'un caractère un peu âpre, mais d'une poésie si fière et presque farouche.

Soudain elle aperçoit, traversant la grande place qui mène au palais royal, un cavalier monté sur un beau cheval blanc. Ce cavalier a grande

allure ; il se tient redressé sur sa selle, sans raideur cependant ; son costume et son équipement sont somptueux; son visage dont elle ne distingue pas les traits à cause de la distance a certainement une expression de fière gravité ; son regard reste fixé droit devant lui et il est, au moins en apparence, insensible à ce qui se passe autour de lui.

Ce qui se passe autour de lui est cependant assez étrange : une foule innombrable l'escorte, agitée de sentiments divers ; les uns, parmi tous ces hommes, l'acclament et crient sa louange; les autres l'injurient et même le menacent.

La reine, impressionnée, veut savoir qui est ce cavalier et pourquoi se manifestent autour de lui ces sentiments opposés.

Elle descend le large escalier de pierre; elle rencontre don Jorge Tenorio et lui ordonne d'aller s'enquérir.

Don Jorge se précipite; la reine donne encore quelques instants à ce singulier spectacle; puis elle continue à descendre. Elle entre dans la grande salle où se trouve le roi, entouré de conseillers et de courtisans. Son messager y arrive en même temps qu'elle; il annonce que ce cavalier est don Juan Gomelés.

Le roi Ferdinand fronce le sourcil. Don Juan Gomelés est un Maure; le dernier qui ait résisté à la domination espagnole. Il s'est défendu et il a défendu les siens contre le roi avec une âpre ténacité; mais, mal secondé, il a été contraint d'abandonner la ville et la lutte.

Jugeant désormais la résistance inutile, impossible, il a fait sa soumission; il a renié la foi de ses pères, il s'est fait chrétien.

Depuis, il vit à l'écart dans son grand domaine; il ne vient jamais à la cour, il ne va jamais à l'église; il vit tranquille, loyalement, au grand jour; il ne cherche point à faire de l'agitation ni à reconquérir la grandeur et la puissance d'autrefois.

Voilà pourquoi, dans la foule, ceux auxquels il s'est uni par sa soumission et sa conversion l'acclament; et ses anciens compagnons de lutte, qui se jugent abandonnés et trahis, l'injurient.

Cependant, il reste toujours puissant et redoutable; et s'il voulait reprendre les armes et se soulever contre la domination espagnole, ceux qui l'injurient aujourd'hui le suivraient aveuglement demain. Le roi le sait; il se souvient de la lutte dure et implacable que le Maure a soutenue contre lui; qui sait si un jour il ne lui prendra pas envie d'entrer de nouveau en rebellion et de rallumer la guerre? Peut-être n'attend-il qu'une occasion favorable!

Aussi, puisqu'il vient au Palais, puisqu'on va l'avoir sous la main, ne serait-il pas habile de le faire arrêter et de s'en débarrasser définitivement? Puisqu'il ne va jamais à l'église, il serait si simple de le livrer à l'Inquisition!

Mais la reine s'élève contre cette pensée! S'il ne va pas à l'église, peut-être prie-t-il chez lui, en secret. Serait-il juste, serait-il politique de le faire arrêter tant qu'il ne donne pas sujet d'inquiétude?

Serait-ce prudent ? Cette arrestation ne serait-

elle pas, au contraire, la cause et le signal de cette rébellion que l'on redoute? Il ne faut pas troubler le lion dans son repos; l'attaquer, c'est le forcer à se défendre.

Ne serait-il pas, par surcroît, odieux et indigne de l'avoir ainsi par surprise, par trahison?...

Le capitaine des gardes est de l'avis de la reine.

Alors le roi se lève et sort. Il préfère ne pas voir son ancien ennemi. Que la reine le reçoive, l'écoute; s'il vient demander une grâce, qu'elle la refuse ou qu'elle l'accorde puisqu'elle vient d'intervenir en sa faveur.

La reine envoie le capitaine Gonzalo de Cordova et Don Jorge le recevoir et le saluer; c'est au vainqueur à faire au vaincu les honneurs de la place. Les courtisans se pressent pour voir don Juan Gomelés.

Il entre ; il est très beau : un visage mat, pas trop bistré, une grande barbe noire et soigneusement lustrée et de grands yeux sombres, profonds et pensifs, qui lui donnent une expression de fière et sereine gravité.

Il s'incline lentement devant la reine et reste une minute prosterné, les mains jointes sur sa poitrine.

Lorsqu'il relève le regard vers elle, elle le fait asseoir, ce qui était un grand honneur, et lui fait signe de parler. Il remercie en s'inclinant de nouveau et expose sa requête : il est presque voisin de don Rodriguez Tenorio. Il y a seulement entre leur deux domaines, un autre domaine celui de Mañara, que tous les deux se disputent. Cette com-

pétition est pénible, elle se prolonge; elle entretient un état de rivalité, de lutte entre deux familles qui ne devraient avoir que des rapports de bon voisinage. Et quel que soit celui qui l'emportera, il n'y aura jamais sympathie, ni paix complète entre les deux familles voisines.

Alors, lui, don Juan Gomelés, il a trouvé une solution, qui, si elle est acceptée, comme il l'espère, permettra les rapports de bon voisinage sans froisser, ni léser personne; et il vient, en toute confiance, l'exposer au roi, à la reine, pour qu'ils donnent à son offre l'appui de leur approbation.

La femme de don Rodriguez Tenorio, doña Clara, va avoir un enfant. Qu'on donne le domaine contesté à l'enfant qui va naître; lui, don Juan Gomelés, sera son parrain et il administrera le domaine au nom de son filleul jusqu'à sa majorité. Ainsi les deux familles au lieu de vivre en rivalité haineuse, vivront unies par des liens d'amitié.

La reine remercie don Juan Gomelés de cette offre ingénieuse et désintéressée; elle y souscrit pour sa part d'autant plus volontiers que doña Clara est une de ses anciennes suivantes qu'elle aimait beaucoup.

Précisément, se trouve là don Jorge Tenorio qu'elle a envoyé à sa rencontre et qui est le frère de don Rodriguez Tenorio. Il vient d'entendre l'offre de don Juan Gomelés; qu'il veuille bien partir; il verra son frère et lui transmettra cette offre qu'elle appuie.

Don Juan Gomelés se lève, remercie la reine et

gravement se retire suivi des regards curieux des courtisans.

Cependant don Jorge, heureux de la bonne nouvelle qu'il porte, se prépare à partir.

Le chemin n'était pas très long jusqu'au domaine de son frère et Don Jorge y venait souvent voir sa famille, surtout depuis que l'état de sa belle-sœur Clara la contraignait à y rester; son mari y restait avec elle, car elle était de santé délicate et son état, sans inspirer d'inquiétude, demandait cependant des ménagements et des soins.

Don Jorge trouva sa famille à table; il y prit place après avoir rapidement secoué la poussière de la route; il se trouva entre son frère Rodriguez et sa belle-sœur Clara; devant lui était assis leur autre frère, Eusebio, un moine farouche et sinistre, impitoyable à autrui comme à lui-même; et sur l'autre côté de la table, le chapelain Josef Bénitez, bon vivant au contraire, frais et dodu, mangeant et buvant bien.

A peine eut-il calmé sa faim et sa soif, don Jorge prit la parole et exposa l'offre de don Juan Gomelés touchant le domaine de Mañara.

Rodriguez l'écoutait, souriant et sérieux à la fois et regardait sa femme comme pour lire dans ses yeux ce qu'il fallait en penser; et déjà il donnait des signes d'approbation. Mais dès que don Jorge eut dit que don Juan Gomelés demandait à être parrain de l'enfant, Eusebio se leva; il promena autour de lui son regard dur et dit que jamais il n'accepterait pour son futur neveu un

parrain comme don Juan Gomelés, morisque et mauvais chrétien qui n'allait jamais à l'église.

Don Jorge prit d'abord en riant l'explosion de fanatisme de son frère; il lui dit que la religion était moins affaire de cérémonies que de sentiments, et Gomelés pratiquait la justice et la charité.

— Les œuvres ne sont rien sans la foi, répliqua le moine, il ne prie pas.

— En public peut-être, mais il a une chapelle à son château. On peut être chrétien sans porter la robe. Je porte l'épée : qu'on nous mette en face des Turcs et on verra qui de nous deux est meilleur chrétien.

Don Rodriguez fit cesser la dispute et demanda à sa femme ce qu'elle en pensait; mais doña Clara dit qu'elle était souffrante et, ajoutant qu'elle s'en remettait à la sagesse de son mari, elle monta dans ses appartements.

Don Rodriguez détailla la question : pour l'intérêt, elle était avantageuse puisque le domaine convoité reviendrait à leur famille sous le nom de l'enfant qui allait naître; pour la paix avec le voisin, elle l'assurait, tandis qu'un refus ne pouvait que les brouiller; d'ailleurs ce refus était à peu près impossible car il serait en même temps une désobéissance à la reine qui approuvait l'offre de Gomelés.

Certes, celui-ci avait été un ennemi et il avait été musulman; mais rien ne pouvait justifier l'injure qu'on lui ferait en pensant qu'il n'était pas devenu un bon sujet du roi et un bon chrétien.

D'ailleurs, si Eusebio désapprouvait, le chapelain ne désapprouvait pas.

Le chapelain n'avait pas encore dit un mot, au lieu de prendre part à cette discussion qui n'avait pour lui que peu d'intérêt, il préférait remplir et vider alternativement son assiette et son verre ; sensuel et débonnaire, aimant la vie, il vivait du mieux possible en attendant le jugement dernier.

Interpellé et mis en cause par le maître de la maison, il leva vers lui son regard placide et fit un geste d'acquiescement, ne pouvant pas parler à cause de sa bouche trop pleine.

Rodriguez s'en contenta et déclara qu'il était impossible de ne pas accepter. Alors, Eusebio, qui s'était rassis pour écouter son frère, se leva de nouveau et, malgré ses supplications, fit un pas pour se retirer; il se retourna pour lancer au chapelain, qui ne l'avait pas soutenu, un regard qui fit frémir celui-ci et faillit le faire avaler de travers.

— Tu ne pactiseras pas avec l'impie, prononça-t-il d'une voix caverneuse.

Et il sortit en annonçant ruine et malédiction.

Ses frères firent un geste d'impuissance : être sombre et farouche, esprit mort à toutes les pensées, âme morte à tous les sentiments, il ne restait plus en lui qu'un instinct : le fanatisme.

Il y eut un moment pénible pendant lequel on n'entendit plus que le chapelain qui s'était remis au travail après cette minute d'émotion.

Puis Rodriguez parla de nouveau : il fallait aller se reposer; dès demain, Jorge repartirait pour

remercier la reine et lui-même irait remercier don Juan Gomelés.

*
* *

Quelque temps après doña Clara donna à son époux un fils dont le parrain fut, comme il était convenu don Juan Gomelés, qui lui donna son nom, comme il lui avait donné le domaine qui s'étendait entre le sien et celui de ses parents. Et ainsi l'enfant s'appela don Juan Tenorio de Mañara.

Don Juan !

Don Juan ! Un être si grand et si vivace que la Légende et l'Histoire ont été obligées de s'unir pour en dresser la silhouette, la physionomie, le caractère prodigieux, puissant, inquiétant. Si grand que son ombre s'étend sur la plus grande partie de la pensée humaine, si vivace qu'on le retrouve à toutes les époques, son caractère éternel ne subissant que les modifications propres à chacune de ces époques.

Don Juan est la personnification du désir inquiet, curieux, aventureux, passionné; il a l'amour du merveilleux, le goût de l'aventure, la passion de l'inconnu, la soif de l'infini.

Il interroge Dieu par la prière, par le blasphème; mais Dieu ne lui répond pas. Il interroge le Diable, mais le Diable ne lui répond pas. S'il apparait à Faust dans la brumeuse Allemagne, il ne consent pas à se montrer dans l'Espagne éclatante de soleil.

Alors il est bien obligé de se contenter de ce que peut lui donner la terre. Au bout de ses études

et de ses méditations, Faust trouve le néant; elles le conduisent devant un mur opaque et infranchissable; elles ne veulent pas lui livrer le secret des grands mystères; Don Juan, lui aussi, cherche le mot du grand mystère de la vie et de l'amour; il cherche et il ne trouve pas; alors, il cherche toujours; combien de fois a-t-il cru trouver enfin le contentement définitif de son cœur inquiet, l'apaisement de sa soif d'aventure, d'inconnu, d'infini; combien de fois a-t-il cru trouver le mot du mystère, car tout est mystère chez la femme, l'âme, le cœur, le corps, le vêtement même...

Mais il avait beau scruter cette âme, sonder ce cœur et posséder ce corps, il n'y trouvait pas le mot du mystère.

Alors, qui sait, peut-être une autre le lui donnerait-elle ! Et il repart, et il ajoute les unes aux autres, il accumule en un amoncellement formidable les aventures, les entreprises, les passions, les intrigues, les voyages, les combats, les fortunes diverses et les amours innombrables.

Il ajoute les unes aux autres, il superpose, il entrecroise les intrigues tumultueuses, les joies enivrantes, les sensations variées, les douleurs poignantes, les espérances folles, toujours attiré par la recherche perpétuelle de l'impossible, poussé à la poursuite furieuse d'une chimère altérée de larmes et de sang.

Il est né en Espagne, dans un pays où se mèlent étrangement le mysticisme et la sensualité. Et il y est né à une époque où le goût des aventures et

des conquêtes emportait le pays à la découverte de Mondes nouveaux.

C'est l'époque où Christophe Colomb s'aventure sur des mers inconnues avec les vaisseaux de la reine Isabelle, où Magellan entreprend de faire le tour du monde, où Fernand Cortès s'élance à la conquête du Mexique, ou Vasco de Gama explorant le Mozambique et les Indes donne au Camoëns les sujets de ses descriptions éclatantes et colorées.

Don Juan aurait pu, lui aussi, partir sur de blanches caravelles, avec tant d'autres de ses compatriotes pour les découvertes lointaines.

Mais le cœur de la femme n'est-il pas plus lointain, plus mystérieux et plus inaccessible que les terres d'outremer ? Et sa conquête ne donne-t-elle pas des joies plus âpres parfois, plus douces souvent, plus émouvantes toujours ?

Don Juan laissa aux autres la conquête des mondes nouveaux et ne voulut pour lui que la conquête de la Femme. Il s'y tailla un rôle formidable et dressa une figure de conquistador qui domine encore le monde. Chacun y voit son rêve, l'interprète à sa façon, le façonne à sa fantaisie; les hommes y pensent avec une secrète envie, et s'il se mêle à leur pensée une pointe de mépris, elle n'est que jalousie déformée ou impuissance inavouée. Quant aux femmes, n'est-ce pas à lui qu'elles pensent chaque fois qu'elles se penchent à leur fenêtre; chaque fois que, sans savoir pourquoi, elles tremblent d'un frisson subit qui leur fait monter les larmes aux yeux; chaque fois que le

vent du soir caresse leurs cheveux et que le bruissement des feuilles, le chant des oiseaux, le murmure de la nuit arrivent à leurs oreilles en paroles d'amour; chaque fois qu'une main nerveuse serre leur main défaillante, chaque fois qu'un regard ardent plonge dans leurs yeux troublés et que des lèvres, dont elles ignorent encore le goût, s'approchent de leurs lèvres frémissantes.

Hommes ou femmes, tous ceux dont le cœur n'est pas encore mort palpitent d'enthouisasme à la légende merveilleuse.

CHAPITRE II.

A l'âge où les petits garçons jouent au cerceau et aux billes, don Juan préfère la compagnie de Maria. Déjà, il se plait à demeurer au quartier des femmes, où il amuse les servantes de sa mère par des questions qui décèlent son désir de s'instruire, et des caresses à la fois naïves et audacieuses. Rosa ou une bonne leçon qui ne sera pas perdue.

L'enfance de don Juan fut assez semblable à celle des autres enfants; cependant on remarqua en lui un contraste, assez frappant, entre une activité enfantine, assez vive, et un goût marqué pour la méditation silencieuse.

On a gardé de lui quelques faits assez étranges qui révèlent une curiosité précoce et une volonté ferme pour la satisfaire. Il voulait tout voir et tout connaître. Comme les autres enfants, il cassait ses jouets pour voir ce qu'il y avait dedans; un soir, il se jeta dans une pièce d'eau pour attraper la

lune; il voit un serpent entrer dans un trou de mur, il le saisit par la queue et tire. Il voulut savoir comment il était venu au monde; on lui dit qu'un ange l'avait apporté dans un panier; il fallut lui montrer le panier; il voulut aussi voir l'ange; on lui promit de lui en montrer un à la première occasion.

Un jour, son père le menace d'une baguette, uniquement pour lui faire peur, car il ne le frappait jamais; l'enfant se jette sur la baguette et la casse. Puis, effrayé, il court se réfugier auprès de sa mère qui demande grâce pour lui : il est espiègle, mais pas méchant; et il est si drôle, si vif et si beau que le père pardonne plus enchanté que fâché, de cette marque de caractère. Juan promettait d'être sage et recommençait.

Une autre fois, il voit sur un buisson un oiseau qui lui parut si beau qu'il voulut l'attraper; l'oiseau fuit devant lui, doucement, de branche en branche; don Juan le suivit ainsi loin, très loin, si loin qu'il finit par tomber épuisé au pied d'un arbre.

Heureusement, son parrain passa par là, il le vit, le hissa sur son cheval et l'emmena chez lui; il envoya prévenir ses parents et garda l'enfant qui avait besoin d'un long repos. Sa fille Myriem le soigna : une pure beauté, de père et de mère arabe, élancée, droite, souple, fine, une flamme voilée dans le regard; un caractère grave, contemplatif, mais qui cachait sous ces dehors calmes une grande vivacité, une violence de passion extraordinaire pour son âge. Cette similitude de caractère avait établi entre la jeune fille et l'enfant

une tendre sympathie, et, jointe à la beauté de la première, éveillait chez le second un sentiment confus qui le faisait trembler et rougir; il restait de longs instants en contemplation devant elle et, brusquement, se serrait contre elle comme pour se mettre à l'abri de quelque danger. Mais Myriem, comme si elle eût été émue elle-même, ne prolongeait jamais ces moments d'attendrissement. Peut-être craignait-elle aussi de voir s'éveiller trop tôt ce cœur d'enfant.

Il est vrai que don Juan montrait un goût précoce pour tout ce qui était féminin. Quand Myriem l'éloignait d'elle, il montrait une humeur farouche et se mettait en colère, disant que sa petite amie Maria était plus gentille.

Maria était la fille d'un parent éloigné et pauvre qui servait sur mer. Sa femme était morte; il avait un fils qu'il pouvait emmener avec lui; mais il ne savait que faire de cette enfant pendant qu'il naviguait. La mère de don Juan la prit et les deux enfants vécurent ensemble; ils avaient à peu près le même âge; il l'entrainait dans ses jeux turbulents; mais les vêtements raides et volumineux de la fillette la gênaient beaucoup; alors, il l'aidait à les quitter; il cherchait, lui-même, les agrafes et dénouait les lacets.

Puis, quand ils avaient assez joué et qu'elle était lasse, ils s'asseyaient l'un près de l'autre; il caressait ses bras nus et son cou mince :

— Comme ta peau est douce et blanche, disait-il.

Maria souriait et le laissait faire; c'était un petit

être de bonté, de douceur, de tendresse, de grâce, de faiblesse.

— Tu m'aimes, Juan, demandait-elle ?

— Je t'aime tant que je veux que tu sois ma femme et je t'aimerai toujours.

Combien de fois, à combien de femmes devait-il murmurer ce serment ?

Quand il fallut se préparer à la première communion, son oncle Eusebio se chargea de son instruction religieuse. Malheureusement, le caractère étroit et farouche du prêtre s'attachait surtout à ce qu'il y a de rigide, de froid, de formaliste et d'inexorable dans le culte catholique; à chaque faute de son élève, il le menaçait de l'enfer lui et sa famille; au contraire, l'enfant accueillait avec élan tous les préceptes, tous les exemples de pitié et d'amour; il aimait les paraboles où quelque femme avait un rôle; il vouait à la Sainte Vierge un culte fervent; il adorait volontiers cette femme, reine du ciel qui se souvenait de la terre, qui était si richement parée, qui était aussi belle que sa mère et qui s'appelait comme sa petite amie.

La cérémonie frappa son imagination; sensible comme une femme à tout ce qui impressionne les sens, il devait être profondément attendri et troublé par la multitude des lumières, la pompe ordonnée et la splendeur de la cérémonie, les parfums et l'enivrement mystérieux de la musique.

Ce fut à ce moment-là que Maria quitta le château; son père était mort en mer et son frère aîné qui naviguait aussi vint la chercher pour la con-

duire dans un couvent où elle devait faire son éducation. Juan en resta assez longtemps désemparé. Il errait comme une âme en peine. Il ne voulait pas jouer avec les petits garçons de son âge; il aimait mieux rester seul dans les grandes salles fraîches et sombres; et surtout dans celles où se trouvaient des femmes; où tout au moins il pouvait voir et toucher ce qui leur appartenait. Il aimait la grâce de leurs mouvements, leur parfum, le son de leur voix; il aimait frôler ce qui leur appartenait, leur linge, leurs robes, leurs écharpes où elles avaient laissé un peu d'elles-mêmes.

Souvent, il s'en allait rôder dans l'appartement des femmes; vivaient là des esclaves moresques ou grecques; elles s'amusaient de lui, de ses curiosités, de ses naïvetés; il était si jeune encore qu'elles ne se gênaient pas devant lui et se comportaient comme s'il n'avait pas été là. Alors, il leur posait des questions sur les particularités de leur corps et tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il devinait.

Elles riaient et ne répondaient pas; alors il se mettait en colère, frappait du pied et levait la main sur elles. L'une d'elles, alors, l'attirait, le serrait contre sa poitrine, inclinait sa tête sur son épaule, le cachait dans sa chevelure dénouée. Il se calmait tout d'un coup et restait là, blotti, immobile. Elle l'embrassait et il lui rendait ses baisers avec une vivacité à la fois gauche et hardie qui la faisait sourire et rougir.

Il y avait au milieu de la cour intérieure un bassin à fleur de terre; elles s'y baignaient et s'y ébattaient joyeusement; Juan les regardait; elles sor-

taient de l'eau, ruisselantes, dorées par la lumière; il se mêlait à elles; et lorsqu'elles s'allongeaient sur l'herbe pour se reposer et se sécher, il s'allongeait lui aussi à côté d'elles, se serrait contre l'une d'elles et de ses doigts lents et légers suivait les contours délicats et onduleux de ses bras, de ses hanches, de ses seins.

Mais peut-être n'était-il pas aussi jeune et aussi simple qu'elles le croyaient. Ou du moins cette fréquentation des femmes, ces regards, ces caresses naïves lui donnaient-elles l'envie curieuse de les continuer, de les approfondir, le désir de tous les « et puis après » qui se posent à l'esprit de l'enfant qui devient jeune homme; et éveillaient-elles en lui une sensualité précoce et ce goût de la femme qui fut sa raison de vivre.

Il y eut un jour grande fête au château; toute la journée, la compagnie se promena à l'ombre du parc ou se reposa dans la fraîcheur des salons. Juan fut l'amusement des dames; trop jeune encore pour l'envoyer avec les hommes, elles le gardèrent auprès d'elles; elles le cajolaient, l'embrassaient, le faisaient parler en lui posant mille questions et riaient de ses réparties naïves ou audacieuses. Il avait un habit de cavalier avec le poignard au côté et, se prenant au sérieux, jouait au petit homme.

Mais le soir, on ne lui permit pas de paraître au repas; il fut obligé de dîner à l'office et d'aller se coucher de bonne heure. Cependant il ne dormit pas; cette journée de plaisirs l'avait surexcité;

par instants, le murmure de la musique arrivait jusqu'à lui; il tremblait dans son lit, de fièvre, de désir, de rage.

Enfin, il n'y tient plus; il se lève, sort de sa chambre, et, doucement, se dirige vers les salons où la fête brille et s'agite. Il ne se hasarde pas à descendre l'escalier; mais on danse dans une grande salle, coupée à mi-hauteur par une galerie; c'est là que Juan se réfugie; blotti à l'ombre d'un pilier, il regarde cette salle éclatante de lumière, où les couples tournent, glissent, évoluent avec grâce au son d'une musique capiteuse.

Combien de temps l'enfant resta-t-il là, émerveillé, fasciné...

Mais la salle se vide; c'est l'heure du souper qui est servi dehors, dans le parc, au clair de lune; escortées de domestiques portant des flambeaux, les dames sortent au bras de leur cavalier. Seul, un couple reste le dernier; arrivé à la porte, le cavalier retient la dame; ils s'arrêtent; ils laissent s'éloigner les autres et ne les suivent pas; ils retraversent la salle, maintenant à demi obscure, et viennent s'asseoir, l'un près de l'autre, dans le coin écarté, juste au-dessous du petit Juan.

D'un coup d'œil, le cavalier s'assure qu'ils sont bien seuls; alors, il prend la dame entre ses bras et la serre tendrement; son bras gauche passé autour des épaules à demi nues la soutient; sa main droite incline doucement la tête charmante vers lui; la dame cède à cette douce pression; elle s'incline vers son amoureux; leurs lèvres se rejoignent en

un long baiser et ils se serrent plus étroitement encore.

Juan regarde avidement ce spectacle aimable, troublant et... si instructif pour lui; il voit tout, les blanches épaules de la dame, ses seins qui palpitent sous les caresses de son amant; et il ne perd rien de ses gestes qui les découvrent, les cajole de ses doigts légers, les étreint doucement avant de s'incliner vers eux pour les baiser. Palpitante, à demi-pâmée, la dame accepte la caresse.

Frissonnant, les yeux grands ouverts, Juan suit avec une émotion croissante les gestes de l'homme qui deviennent plus audacieux.

Mais, brusquement, une porte bat et des pas glissent derrière lui. Entendant du bruit, le couple surpris, se rajuste et se sauve; et Juan se retourne furieux vers l'importun qui vient malencontreusement interrompre un spectacle si suggestif.

C'est une servante; elle allait se coucher; elle est à demi dévêtue; passant par la chambre de Juan, elle a vu le lit vide; elle l'a cherché et elle le trouve. Il s'élance vers elle la main levée. Mais il aperçoit la chair blanche comme celle de la dame; la servante aussi a l'épaule nue et le sein à demi découvert. La fureur de Juan tombe et fait place à une ardeur délirante; il se jette sur la servante, mais pour la prendre dans ses bras, lui aussi; sa main levée pour frapper retombe, mais pour caresser.

Surprise, la jeune fille se défend mal tout d'abord; Juan en profite pour couvrir de baisers tout ce qui s'offre de chair au bord des vête-

ments; il les écarte même, ces vêtements qui arrêtent ses transports. N'est-ce pas ainsi qu'en usait le cavalier tout à l'heure ?

Il est même plus audacieux que le cavalier, ou du moins, il a le jeu plus facile; il ne craint pas de surprise et la femme qu'il a entre les bras est à demi-nue.

Mais soudain, elle se ressaisit et se dégage; la surprise du premier choc passée, le sens de la réalité lui revient; si elle était libre, si elle n'avait rien à craindre, peut-être lui serait-il agréable de s'abandonner aux caresses si naïves, si douces, si inattendues de cet enfant qui s'avance vers la connaissance mystérieuse avec une impatience fébrile et une ardeur bientôt triomphante.

Mais si jamais les maîtres savaient !...

Alors, dégrisée, elle s'échappe; elle serre contre elle le peu de vêtements qui la couvre, et, devenue la plus forte, elle pousse Juan vers sa chambre en riant d'un petit rire sec et nerveux. Il se débat, il piétine, il enrage en serrant les poings, il essaie de résister, de la ressaisir; mais elle est sur ses gardes maintenant; elle se défend avec succès; il comprend que c'est fini; il se laisse conduire jusqu'à son lit et il se couche; il enfonce avec rage sa tête dans l'oreiller et éclate en sanglots, tandis que la servante s'éloigne avec un rire sarcastique qui lui déchire le cœur.

La fatigue eut raison de lui; il s'endormit d'un sommeil agité de songes déchaînés, où passaient des femmes blondes ou brunes, graves ou souriantes, qui s'avançaient tour à tour vers lui, et lui

tendaient la tentation de leurs épaules nues, de leur poitrine frissonnante, de leurs lèvres vermeilles; et il avançait vers elles ses mains avides et ses lèvres gourmandes; mais, au moment où il allait les atteindre, elles s'éloignaient brusquement en se moquant de lui, parce qu'il n'était qu'un enfant et voulait se comporter comme un homme.

C'est vers cette époque que son père jugea qu'il était temps de lui faire donner l'éducation qui convenait à un gentilhomme.

On ne lui fit perdre que peu de temps pour apprendre à lire, à écrire et à compter. On en consacra davantage à lui apprendre à chanter et à toucher du luth; et aussi à danser et à faire la révérence. Mais un gentilhomme devait surtout monter à cheval et manier les armes. On lui donna des maîtres habiles dans ces deux arts essentiels. Pendant les moments de repos, son père lui faisait le récit des affaires où il s'était trouvé, des durs combats qu'il avait soutenus contre les Morisques. Il lui racontait ses exploits, tout en lui montrant dans la salle d'armes les épées, les haches, les lances et les masses qui avaient fait merveille entre ses mains au grand dam des infidèles.

L'enfant montrait à tous ces exercices et à ces récits un enthousiasme juvénile, qui réjouissait son père; il lui tardait d'être grand pour partir à son tour à la guerre et y recueillir, après l'âpre et enivrante exaltation des combats, des honneurs, des trésors et de belles esclaves.

Aussi, devint-il rapidement très fort et très

adroit dans le maniement de l'épée et du cheval.

Un jour, son père le mena chez son parrain don Juan Gomelés. Celui-ci montra au jeune homme sa collection d'armes qui était nombreuse, variée, riche; et voulant l'éprouver lui-même, il lui mit entre les mains une épée magnifique; Juan se montra si habile que son parrain lui donna l'épée et ajouta une armure de grand prix et de toute beauté.

Revenus dans la cour, il fait amener un cheval, un arabe admirable, très pur mais très difficile; ses jambes frémissantes semblaient ne pas toucher terre, ses naseaux fumaient; Juan sauta lestement sur son dos; le cheval rue et se cabre; mais Juan se maintient en selle et finit par le dompter. Ravi, heureux d'avoir un filleul aussi fort et aussi habile, Gomelés le lui donna aussi.

Son père et son parrain n'étaient pas les seuls à être fiers du jeune Juan; son oncle Jorge s'était aussi attaché à lui par une affection solide; il était sensiblement plus jeune que les deux premiers, c'est-à-dire plus près du jeune homme; il n'était que l'oncle, un oncle jeune, gai, hardi, aimant la vie et ses joies; il suivait avec intérêt le développement, la formation de son neveu, l'éveil à la vie de cet être qui pousse, qui s'étonne souvent et s'indigne parfois; qui parfois ose et souvent hésite devant les choses nouvelles pour lui. Il pouvait donc le traiter en camarade et parler avec lui de choses que d'autres considéraient comme défendues.

Don Jorge vivait auprès de la cour, mais il

venait souvent chez son frère; plus souvent depuis que son neveu Juan grandissait.

Lorsque son oncle n'était pas là, le jeune homme restait souvent seul. Il n'avait pas perdu ce goût de la solitude qu'il avait déjà étant encore enfant; au contraire, adolescent, il l'avait plus encore; il osait moins qu'autrefois rôder au quartier des femmes; elles étaient moins libres maintenant et moins caressantes avec lui; aussi, il s'enfuyait seul dans le parc; il s'abandonnait au trouble charmant de l'adolescence; il sentait monter en lui une tristesse dont il ne savait pas la cause, des désirs dont il ne discernait pas distinctement l'objet.

La nature murmurait à son oreille des paroles mystérieuses; il les entendait dans le chant des oiseaux et le battement de leurs ailes, dans le murmure des ruisseaux, dans le frémissement du feuillage. Il s'allongeait sur l'herbe, à l'ombre, ou bien il marchait, la poitrine agitée, le cœur battant et retenant mal l'envie de crier « je t'aime » à tout, à rien, aux nuages, au ciel, au vent qui passe.

Parfois, il rencontrait Rosa, la fille du jardinier; il lui souriait de loin; il s'arrêtait et lui disait quelques mots, puis s'éloignait; elle restait là un instant, et s'en allait aussi en se retournant pour le voir encore. Mais, Rosa, ce n'était point comme les esclaves de sa mère, qui vivaient entre elles autrefois comme s'il n'avait pas été là. Avec elle, il n'osait pas et cependant, à chaque rencontre, son cœur battait plus fort; il venait exprès aux mêmes heures aux endroits où il espérait la trou-

ver et il la trouvait en effet; il aurait pu croire, s'il y avait pensé, qu'elle venait aussi exprès pour le voir.

Cependant, il s'enhardissait; il la prenait par la main et la conduisait dans un coin du parc où ils étaient seuls; ils s'asseyaient l'un auprès de l'autre; il la serrait contre lui et la caressait doucement, comme il avait vu faire par le cavalier à sa dame; elle s'abandonnait et, toute souriante, se penchait vers lui; alors il l'embrassait. Mais il hésitait et n'osait pas davantage.

Elle restait là, la tête sur son épaule; il osa glisser la main dans son corsage et caresser de sa main tremblante ses seins fermes et menus; toute frissonnante, elle se rapprochait de lui, espérant, sans doute, des caresses plus profondes, auxquelles il ne se décidait pas; un jour cependant, il fut plus audacieux ; il l'avait conduite dans un fourré touffu; ils s'étaient assis sur l'herbe épaisse et peu à peu, se cajolant et s'embrassant, ils avaient glissé et se trouvaient maintenant allongés l'un contre l'autre; une chaleur énervante exaltait l'imagination et les sens; leurs caresses coutumières ne suffisaient plus à leur désir; déjà, de ses mains nerveuses, fébriles, Juan impatient mettait en déroute les vêtements légers de sa jeune amie; d'autant plus impatient et anxieux que ce qu'il touchait, ce qu'il allait découvrir, ce n'était pas seulement pour lui les charmes d'une jolie fille, c'était surtout le secret du grand mystère : il allait avoir le mot de l'énigme; enfin il touchait à l'acte final, le plus secret, le plus affolant de cet amour dont

il voyait depuis si longtemps fleurir autour de lui les délicieux préliminaires.

La petite, après une molle résistance, juste ce qu'il fallait pour aiguillonner le désir du jeune homme, s'abandonnait toute. Mais soudain, comme si elle eût voulu dégager sa volonté de sa faute et lui donner l'excuse de la faiblesse ou du non-consentement, elle se renverse en arrière, elle ferme les yeux, elle se raidit et reste immobile. Juan qui s'approchait d'elle et touchait au but, prend peur; dans son inexpérience, il croit l'avoir blessée; il se relève, pâle, soudain dégrisé et s'enfuit comme un fou; en approchant du château, il voit son oncle Jorge, il l'appelle, le prend par la main et l'entraîne rapidement vers le fourré où la jeune fille git, évanouie, blessée, à demi-morte peut-être...

Tout en courant, il lui raconte en trois mots toute l'histoire; ils arrivent à la place où les deux amoureux étaient couchés tout à l'heure; l'herbe foulée dessine encore leurs deux corps étendus; mais la petite n'est plus là.

L'oncle Jorge regarde son neveu avec un drôle de sourire; Juan stupéfait n'en croit pas ses yeux; il y a trois minutes à peine elle était là, inerte, évanouie... et elle a disparu.

L'oncle et le neveu n'ont plus qu'à s'en aller; c'est ce qu'il font; par moments, leurs regards se croisent; don Jorge a toujours son drôle de petit sourire; ce sourire agace Juan; il essaie de deviner ce que son oncle peut penser; se moquerait-il de son neveu ?

Les jours suivants, Juan chercha à rejoindre Rosa; mais ne put la voir nulle part; en vain revint-il aux endroits où ils se rencontraient auparavant; avait-elle peur d'une explication ou bien lui tenait-elle rancune de s'être enfui au moment où elle attendait de lui un plaisir dont il l'avait frustrée.

Une fois, il la vit de loin; il se précipita; mais lorsqu'il arriva au point où il pensait la trouver, elle avait disparu. En revanche, il lui arrivait souvent de rencontrer son oncle Jorge, qui se reposait quelques jours au château. Si Juan avait pu en avoir l'idée, il aurait pensé que son oncle s'était donné pour tâche de ne pas le perdre de vue, moins pour le surveiller que pour le guider et le conseiller.

Naturellement, par cet esprit de contre-partie, qui n'est pas le propre des femmes, moins il trouvait Rosa et plus il la cherchait. Le soir, après le dîner, il s'avançait près de sa maison, sous l'ombre des grands arbres; il regardait sa fenêtre éclairée et restait encore après que la lumière était éteinte.

Sûr d'être seul, il osait alors s'avancer dans l'obscurité; puis il reculait, s'avançait de nouveau et reculait encore; qu'est ce qu'il attendait pour forcer cette porte qui n'aurait sans doute pas résisté beaucoup; un instinct irrésistible l'y poussait; elle était là; et pourtant, il hésitait toujours.

Une nuit, assez tard, il était encore sous la fenêtre de la belle et, une fois encore, il n'avait pas osé entrer chez elle; il allait se retirer, quitte à le

regretter aussitôt rentré chez lui, quand un éclat de rire retentit derrière lui.

Son oncle Jorge est là. Furieux d'être surpris, Juan a un mouvement de colère. Mais son oncle l'a saisi par le bras :

— Benêt, lui dit-il, tu en as envie, prends-là...

Et il le pousse vers la porte.

Il n'en fallut pas davantage pour donner au jeune homme l'audace qui lui manquait; il bondit, il fonce sur la porte qui en effet ne résiste guère, il pénètre d'un trait dans la chambre de la jeune fille; mais il en ressort aussitôt et plus vite encore avec un cri de bête blessée.

Don Jorge se précipite à son tour; un homme file devant lui et cherche à s'échapper; il le happe au passage; c'est un jeune domestique de la ferme; don Jorge le renvoie d'un coup de pied; puis il entre, la petite pleure; pour la consoler, il lui donne sa bourse et aussi pour la remercier de la leçon qu'elle a donné à Juan.

Il retrouva son neveu dehors, tout pantelant d'indignation et de colère. Et il l'emmena en lui disant :

— Qu'en penses-tu?... C'est ta faute. Tu hésitais, tu faisais traîner l'affaire en longueur, tu poussais des soupirs à la lune, au lieu d'agir et de donner à la petite ce qu'elle attendait de toi... Alors, un autre a pris la place. C'est ta faute. Désormais, n'hésite pas. Profite de ta jeunesse; elle passe vite. Ne manque jamais l'occasion. Tu as eu tort d'hésiter; lasse de t'attendre, elle a pris un valet. Tu viens d'avoir une leçon. Ce soir, tu

es furieux et vexé : tu t'en souviendras. Ne te sauve plus quand les femmes s'évanouissent et paie d'audace.

Don Juan devait avoir au cours de sa longue et aventureuse existence d'amant aux innombrables conquêtes, des nuits d'amour tour à tour douces et tendres, ardentes et passionnées. Sans doute le souvenir de l'une chassait le souvenir de l'autre et il ne songeait souvent qu'à la dernière quand ce n'était pas à la prochaine.

Mais il n'oublia jamais cette nuit blanche si singulièrement décevante, ni la leçon qu'elle lui donnait, ni les conseils de son oncle Jorge; et aucune, peut-être, ne lui fut plus profitable pour la connaissance du cœur féminin.

CHAPITRE III.

... Aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

A sa première soirée dans le monde, s'entend dans ce monde qui ne se réunit que pour s'amuser en toute liberté, don Juan rencontre Niceto, la Pandora, la Soledad : un duel, une maîtresse, deux s'il l'avait voulu — et l'amertume, la tristesse même, qui ne manque pas de suivre les soirs de triomphe et les nuits d'amour.

A partir de ce moment, don Jorge fut plus camarade encore avec son neveu don Juan. Il faisait volontiers des armes avec lui; ils montaient à

cheval ensemble et allaient faire de longues promenades.

Il lui enseignait les lois de l'honneur entre gentilshommes et les manières galantes de se comporter avec les dames; non point des servantes comme il en voyait chez son père ou des petites comme cette Rosa, mais de vraies dames comme il en verrait bientôt à la ville et plus tard à la cour.

Il l'instruisait des mœurs de la ville et lui racontait des histoires de la cour. Juan écoutait émerveillé. Quand donc sera-t-il assez grand pour mener comme son oncle Jorge cette belle vie indépendante, pour voir tous les jours de belles dames comme il en vient parfois chez sa mère, pour leur parler, pour s'en faire écouter, pour ne plus avoir ce sentiment pénible qu'elles vous regardent comme un enfant et vous parlent en vous tapotant la joue?

Quand donc? Bientôt!

Seule doña Julia ne le traite plus en enfant; c'est une très jeune amie de la famille; à peine a-t-elle cinq ou six ans de plus que Juan. Elle vient d'épouser un seigneur déjà âgé car il a bien près de la cinquantaine. Juan qui ne connaît pas encore les obligations parfois désolantes de la vie, considère cela comme une profanation; il en a été bouleversé. La dernière fois qu'elle est venue voir sa mère, il lui a serré la main comme pour la plaindre et il l'a longuement regardée; elle-même a fixé sur lui le regard profond de ses grands yeux noirs; si Juan avait eu déjà l'expérience des femmes, il n'eût pas manqué de s'apercevoir qu'elle

était émue; mais quand elle prit congé, il se contenta de regretter qu'elle partît si vite.

Bientôt!

Déjà, à diverses occasions, don Jorge a emmené son neveu à Séville, pour lui faire connaître des amis ou le faire assister à une cérémonie, à un tournoi, à des joutes sur le Guadalquivir.

Maintenant, c'est presqu'un homme; déjà une ombre légère marque sa lèvre supérieure; il a plus d'assurance dans la démarche, dans le geste, dans le regard; il est devenu une épée de première force. Il trouverait indigne de lui maintenant d'aller rôder comme autrefois au quartier des esclaves ou même de s'attarder auprès d'une fille comme cette Rosa qui lui a donné sa première désespérance d'amour.

Ce n'est pas qu'il ne pense plus aux femmes; au contraire, il les regarde plus que jamais avec des yeux d'ardeur et de convoitise. Il ne peut pourtant pas s'attaquer aux belles amies de sa mère; c'est cette si délicieuse Julia qui lui ferait le moins peur, mais trop encore.

Alors, aux heures où il laissait son imagination suivre son désir, il se forgeait des aventures fabuleuses avec des princesses de beauté pure et de haute vertu comme celles en l'honneur de qui les chevaliers lançaient des défis au monde entier.

Ce fut son oncle qui le ramena du rêve à la réalité.

— Mon neveu, lui dit-il un jour, tu es un charmant garçon, tu es un excellent cavalier, tu es un escrimeur de première force; mais tu n'es pas tout

à fait un homme; la galanterie et la bravoure doivent aller ensemble; tu as vécu jusqu'à maintenant dans ce domaine; certes, il est agréable et suffisant pour des vieillards, des femmes et des enfants; mais pas pour un homme et surtout un gentilhomme; on n'y apprend ni la vie, ni le monde; il est temps que tu en sortes un peu. Demain soir, je dîne chez mon ami Christoval; je t'ai fait inviter, je t'emmène.

Juan, ne contenant pas sa joie, sauta au cou de don Jorge.

— Mon bon oncle, que je suis content.

L'oncle coupa les effusions et les remerciements :

— Allons, tu n'es plus un enfant. Nous partirons demain ensemble, ajouta-t-il; d'ici là, je te donnerai des détails et des explications pour que tu te comportes aussi bien que possible et que tu me fasses honneur.

— Je tâcherai, mon oncle.

— Souviens-toi du nom de notre hôte don José Christoval; c'est mon ami. Il y aura là, naturellement, sa maîtresse, la Soledad, une blonde pas très grande mais les yeux langoureux, la peau blanche et douce, replète et dodue comme une caillette à point. Tu y verras sans doute don Niceto avec sa maîtresse aussi, car ils ne se quittent guère. C'est la Pandora : une grande brune nerveuse et vibrante, un teint mat et bistré et des yeux de flamme; elle est, paraît-il, capricieuse et habile et ardente en amour. J'amènerai la mienne aussi. C'est pour l'instant la Malaguena; elle est

tour à tour langoureuse et pétillante, naïve et rouée; mais elle ne te conviendrait pas car elle n'a que seize ans. L'amour se plaît aux contrastes. Moi qui commence à me faire vieux, je me retourne vers la jeunesse. Toi qui sors à peine de l'adolescence, tu préféreras des beautés plus formées jusqu'à ce que, l'âge venant, ton tour arrive de faire volte-face.

Don Juan écoutait son oncle et buvait ses paroles comme si, mourant de soif, on lui eût tendu dans une coupe dorée un breuvage délicieux de longtemps attendu. Enfin il n'était plus un enfant, plus même un adolescent. Ce soir, il faisait un premier pas, hors de la tutelle de ses parents, dans un monde encore inconnu. Il allait dîner avec de vrais cavaliers et en compagnie de femmes autres que les servantes ou les amies de sa mère. Ce soir, il brisait le cadre étroit où il avait vécu jusqu'ici. Comment n'aurait-il pas bondi de joie et trépigné d'impatience : la Soledad, la Pandora... Et son oncle qui le mettait dans le secret de ses amours, qui le traitait en vrai camarade en lui faisant connaître sa maîtresse.

Don Jorge continuait :

— Don José Christoval habite une maison spacieuse entourée d'un grand jardin; on y fait d'habitude bonne chère et les vins généreux coulent largement; ne te laisse pas surprendre par leurs fumées; le plaisir de la table doit être modéré pour rester un plaisir et un gentilhomme doit toujours rester maître de ses pensées et de ses actions.

Si la nuit est belle, après le souper, la compa-

gnie se répand parfois dans le jardin pour prendre l'air et se secouer un peu; les couples se promènent dans les allées et s'embrassent sous les tonnelles; les plaisirs de la table doivent être suivis des plaisirs de l'amour et ils s'y préparent aussitôt le souper fini.

Sans doute, tu verras encore d'autres cavaliers et d'autres dames que ceux que je t'ai nommés. Tâche de te montrer à ton avantage. Sois spirituel et galant; adresse-leur des compliments flatteurs, même si tu ne les penses pas tout à fait, même si elles ne les méritent pas entièrement; cela ne coûte rien et leur fait tant de plaisir; et elles te regarderont d'un œil plus favorable; si celle à qui tu parles te trouve bien, sa voisine te trouvera charmant et t'aimera.

Sois bien vêtu. Tu choisiras ton habit de cavalier qui te sied le mieux et tu prendras cette épée; elle est fine et légère comme une épée de cour et cependant assez bien trempée pour soutenir les plus rudes combats.

Et il ajouta pour lui tout seul :

— On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Un peu plus tard, tous les deux chevauchant côte à côte, l'oncle était obligé de contenir son neveu qui pressait l'allure comme si le temps avait dû marcher au même rythme que son cheval.

Quand don Jorge parut parmi les convives et qu'il leur présenta don Juan, tous les yeux, ceux des femmes surtout, s'attachèrent sur ce dernier. Ceux des hommes ne reflétaient pas encore un sentiment d'envie et de crainte envers ce convive

si jeune et si beau ; mais les femmes dont le cœur est plus prompt cachaient mal l'admiration et l'attirance que, dès la première minute, son apparition exerçait sur elles.

Ses épaules larges, sa poitrine déjà développée, sa taille mince et cambrée, ses attaches fines et fortes donnaient à la fois une impression de souplesse et de force. La blancheur transparente de la peau, l'incarnat des lèvres et, d'autre part, le dessin ferme du nez et de la mâchoire légèrement saillante lui donnaient l'expression d'un enfant qui serait devenu subitement un homme. Ses grands yeux sombres ombragés de longs cils noirs, son regard doux et fier, son front haut et pur sous la masse ténébreuse de sa chevelure lui donnaient la double fascination de l'intelligence et de l'audace. Le cou rond et blanc se dégageait d'une chemise de toile fine dont le col de dentelle se répandait sur un pourpoint de soie verte bordé d'une ganse verte aussi.

Si les femmes le regardaient, lui aussi regardait les femmes ; puis subitement rougissait, détournait ses regards, mais bientôt les ramenait vers elles comme vers les sources de la lumière, de la joie, et l'objet de ses désirs.

Avec une gracieuse aisance où se démélaient à la fois de la fierté et de la timidité, il salua l'hôte et ses amis et il fit son compliment à ces dames qui s'en montrèrent ravies.

Il se trouva à table entre la Pandora et la Soledad ; pendant le repas, il fut galant envers elles avec une discrétion mélée avec juste mesure d'au-

dace qui leur donna de lui la plus haute estime; il prit part à la conversation avec le tact qu'il devait étant le plus jeune de la compagnie et le nouveau venu; et il eut quelques réparties justes et pleines d'esprit.

Son oncle Jorge à qui on en faisait compliment, le mit dans un certain embarras en racontant son aventure malchanceuse avec la petite Rosa. On rit beaucoup; mais Juan se rallia les rieurs en déclarant qu'une fois suffisait, que la leçon était bonne et que désormais il ne laisserait plus échapper les femmes qui passeraient à portée de sa main et dont il aurait envie.

Cette déclaration faite en rougissant, ce qui le rendait plus charmant encore, mais d'une voix ferme, le fit applaudir par les hommes et approuver par les femmes. En la faisant, il avait regardé par deux fois la Pandora, sans doute par hasard et sans intention aucune; mais peut-être le crut-elle, car elle se pencha vers lui comme si elle eut voulu l'assurer qu'elle avait compris, et, certainement, elle serait allée au bout de son geste s'ils n'avaient pas été en compagnie.

Mais comme elle ne pouvait tout de même pas l'embrasser en public et devant son amant Niceto, elle se contenta de lui faire mille agaceries. De l'autre côté, la Soledad aurait bien voulu attirer l'attention du jeune homme et en usait de même manière. Entre les deux, don Juan ne savait à laquelle répondre, car dès qu'il se tournait vers l'une, l'autre le tirait à elle; et s'il se retournait

pour répondre à la seconde, la première le sollicitait de nouveau.

Don Christoval et don Jorge qui étaient d'un certain âge et de sens rassis, sans en avoir l'air, observaient ce manège et s'en amusaient fort. Don Christoval pensait bien que ce n'était pour sa maîtresse qu'un jeu pour le moment. Quant à don Jorge, il n'était pas directement intéressé puisque ce n'était pas sa Malaguena qui était auprès de son neveu; d'ailleurs, aurait-il fallu la lui abandonner pour leur plaisir à tous les deux qu'il aurait fait ce sacrifice volontiers, d'abord parce qu'il était lui-même d'humeur accommodante et changeante; et surtout parce qu'il était fier du succès de son neveu.

Mais il n'en était pas de même de don Niceto; il avait vingt-cinq ans, l'âge où on est particulièrement chatouilleux sur les questions d'honneur ou plus exactement, de vanité, de gloriole qui entourent la conquête et la possession d'une femme. Il tenait à la Pandora par amour peut-être, et plus encore par amour-propre, parce qu'il l'avait lui-même enlevée à un ami et qu'elle lui coûtait fort cher.

D'ailleurs, eût-il même été très heureux de s'en débarrasser, le point d'honneur lui interdisait de se la laisser ainsi enlever à son nez et à sa barbe et devant tout le monde.

Aussi serrait-il les mâchoires et roulait-il des yeux furieux dont les regards fixés sur les deux coupables les auraient réduits en cendres s'ils avaient été assez ardents. Il voyait arriver avec

satisfaction la fin du repas et se promettait bien d'emmener sa maîtresse dès que la bienséance lui permettrait de se retirer sans manquer à ce qu'il devait à leur hôte.

Ce moment arrivait. La bonne chère avait fait monter le ton de la gaieté; les vins capiteux coulaient encore généreusement; don Juan avait l'esprit et les sens légèrement émoustillés; mais il avait suivi le conseil de son oncle et s'il était un peu échauffé et enhardi, il gardait cependant toute sa lucidité. D'ailleurs, les agaceries de ces dames en étaient cause au moins autant que le vin qu'il avait bu.

Une aimable liberté régnait; chacun lutinait sa voisine; la Pandora gardait encore moins de retenue envers don Juan; les regards de Niceto se faisaient menaçants; elle s'en aperçut; mais cette menace, au lieu de la retenir, ne faisait que l'exciter encore et elle prenait un malin plaisir à exacerber la jalousie de son amant et à le rendre furieux.

Et en effet, il était furieux et d'autant plus furieux qu'il était obligé de contenir sa fureur et de faire en apparence contre mauvaise fortune bon cœur.

Un convive mit en train un jeu connu; il embrasse sa voisine en disant :

— Passez au suivant.

Et le baiser, ainsi parti doit faire le tour de la table et revenir de l'autre côté à celui qui l'a donné le premier. C'est inoffensif et cela peut être amusant.

Donc, le baiser, cheminant doucement de l'un à l'autre, arrivait à la Pandora par son voisin de gauche et elle se tournait vers son voisin de droite qui était don Juan pour le lui passer à son tour. Mais au lieu de lui donner bien sagement un baiser sur la joue comme il convenait et comme avaient fait les autres, un baiser de bonne compagnie, voilà qu'elle chercha sa bouche et qu'elle lui donna un baiser ardent, passionné, un long baiser d'amour.

Niceto qui la regardait étouffe un cri de rage et se lève à demi sur son siège.

Don Juan se dégage, étonné mais ravi, un peu abasourdi par la chaleur de cette caresse inattendue. Et, ayant reçu le baiser — et quel baiser! par sa voisine de gauche, il se tourne vers sa voisine de droite qui était donc la Soledad pour le lui transmettre à son tour.

Déjà la Soledad approchait son visage, mais la Pandora devança le mouvement de don Juan qui se penchait vers elle. Elle saisit le jeune homme par le bras et le tira vivement à elle :

— Je ne veux pas, s'écria-t-elle avec une animation impétueuse et courroucée, je ne veux pas que tu donnes ce baiser à cette femme; c'est moi qui te l'ai donné, c'est à moi que tu dois le rendre.

Stupéfaction générale. La Soledad réclame son dû; mais la Pandora tient toujours don Juan et l'empêche de se tourner vers l'autre. D'ailleurs, le jeune homme, entre les deux femmes, ne sait trop que faire; elles ont chacune un charme différent; il s'accommoderait bien de l'une ou de l'au-

tre, de l'une et de l'autre, mais il n'est pas attiré par l'une plutôt que par l'autre.

Une seconde, il cherche le moyen de se tirer de cet embarras le plus galamment possible, c'est-à-dire en donnant satisfaction à tout le monde et à lui-même; il va rendre son baiser à la Pandora; ensuite, il embrassera de même la Soledad; ainsi elles seront contentes toutes les deux et ce sera tout profit pour lui.

Mais il n'en a pas le temps. Livide et tremblant de colère, don Niceto s'est levé; il s'avance vers sa maîtresse, la prend par le poignet et la tire violemment :

— Garce, s'écrie-t-il, marche devant; je ne sais ce qui me retient de t'administrer ici, devant tous, la correction que méritent tes manières de catin. Voilà une heure que je me retiens; mais tu ne perdras rien pour attendre. Ces dernières grimaces ont fait déborder la mesure. Marche, marche droit et marche vite si tu ne veux pas sentir entre tes épaules la pointe de ma dague.

Don Juan, debout, blême lui aussi et frémissant, regarde et écoute; il est indigné de ces paroles et de cette violence envers une femme; et il se demande s'il ne doit pas intervenir. Tous les convives se sont levés et gardent le silence; à peine un murmure d'indignation...

La Pandora, courbée et la tête basse, se laisse docilement entraîner par Niceto. Mais ce n'est qu'une feinte. En arrivant à la porte, elle se libère d'un mouvement brusque, se baisse et fait un écart pour ne pas être ressaisie; elle retraverse la

salle en courant et vole vers don Juan avec un rire strident :

— Défends-moi...

Instinctivement, don Juan a ouvert ses bras; elle s'y jette, elle s'y blottit :

— Défends-moi, répète-t-elle, tu es brave comme tu es beau...

Elle est toute tremblante; a-t-elle eu peur vraiment que son amant lui fasse expier par quelque violence les vexations dont elle l'a abreuvé ce soir; ou bien a-t-elle eu pour don Juan un entraînement subit qui lui faisait une douleur de le quitter; ou bien a-t-elle plus simplement agi en cédant à une impulsion irréfléchie sans considérer les conséquences de ses actes?....

Elle se blottit dans les bras de don Juan et se rassure peu à peu. Elle se serre étroitement contre lui; il est jeune, il doit être impressionnable; en une seconde, elle déploie toutes ses câlineries, toutes ses roueries; elle l'enveloppe tout entier dans la chaude caresse qui se dégage du corps souple qui double le sien.

Niceto s'avance :

— Monsieur, dit-il à don Juan, lâchez cette femme, éloignez-la de vous... si vous ne voulez pas sentir la pointe de mon épée poussée de toute la vigueur de mon bras.

Tout à l'heure, don Juan était encore bien embarrassé; cet homme, cette femme qu'il ne connaissait pas; cet homme qui avait quelque droit de se fâcher; cette femme qui lui demandait protection alors qu'elle n'était peut-être pas en

danger; elle le mettait dans une situation qui frisait le ridicule.

Si Niceto eût simplement demandé de la repousser, son embarras eut redoublé; mais il ajoutait la menace et cette menace changeait tout.

Don Juan se redressa :

— La pointe de votre épée, Monsieur! La pointe de votre épée pour moi; tout à l'heure c'était la pointe de votre dague pour madame : c'est une manie...

— Monsieur, je ne plaisante pas.

— Moi non plus.

— Et si vous ne m'obéissez pas tout de suite...

Le mot cingla le jeune homme comme une injure et il allait le relever vertement; mais les paroles n'auraient peut-être pas suffi et il trouva une réponse à la fois plus nette et plus spirituelle.

Sans rien dire, il serra plus étroitement encore la femme qui s'était refugiée dans ses bras et, s'inclinant vers elle, l'embrassa longuement; non point un baiser de bonne compagnie, un baiser de convention, mais un baiser d'amour, long et soutenu, comme celui qu'elle lui avait donné tout à l'heure. Elle frissonna sous la caresse et s'enlaça à lui.

Dès le début de l'algarade, tous les convives s'étaient levés et en suivaient les péripéties. Don Jorge suivait passionnément les faits et gestes de son neveu, avide de voir s'il s'en tirerait à son honneur; jusqu'à présent cela n'allait pas mal et pour la première fois il montrait assez de cran et d'à propos.

Cependant il éprouva quelque inquiétude car, maintenant, l'affaire ne pouvait pas en rester là. En effet, Niceto, écumant de rage, semblait prêt à s'élancer sur le groupe que formait sa maîtresse aux bras de don Juan; et il l'aurait, sans doute fait si ce geste n'eût pas été indigne d'un homme portant une épée. Il se contenta donc de faire un pas en avant et, la fureur faisant trembler sa voix et l'empêchant de mesurer ses mots, la main sur la garde de son épée, il s'écria :

— Vous en voulez donc tâter à tout prix... soit, et si vous n'êtes pas un couard...

Don Juan blémit; il lâcha la Pandora et la fit passer derrière lui.

— Lui d'abord, continuait Niceto, en s'adressant à la femme, lui d'abord; et nous réglerons notre compte après.

— Après, releva don Juan avec un ricanement, vous oubliez que j'ai moi aussi une épée !

Et se retournant vers la Pandora, il ajouta par bravade :

— A tout à l'heure.

Don Jorge s'était rapproché de son neveu; il était à la fois heureux, fier et inquiet. Don Juan s'était bien comporté; il avait été galant et brave avec une désinvolture qui lui valait l'attention amoureuse des femmes et l'admiration des hommes. Don Jorge n'était cependant pas très tranquille : Juan était si jeune et c'était sa première affaire. Mais bah ! il était de première force à l'épée et il venait de prouver qu'il n'avait pas peur. Et puis, il fallait bien qu'il eût un jour une

première affaire à une époque et dans un monde où tout se réglait à coups d'épée. Il serra la main à son neveu et s'assura que cette main ne tremblait pas. Il lui dit simplement :

— Du calme.

Juan lui répondit par un sourire tranquille : quel succès pour un premier soir ! Une femme qui se jette dans ses bras, une seconde femme qui le dispute à la première, un duel...

Il y avait au milieu du jardin de don Christoval une pelouse carrée, qui semblait faite exprès pour servir de champ d'honneur. On plaça aux quatre coins des valets portant des flambeaux; les témoins se rangèrent des deux côtés; les adversaires se placèrent l'un en face de l'autre et, sous le regard froid des étoiles, le combat commença.

Tout de suite, Niceto fondit sur Juan avec l'assurance d'un homme certain d'étendre dès la première passe son adversaire sur le champ; mais celui-ci était sur ses gardes; il para et risposta; pendant un moment Juan se contenta de se défendre pour tâter son adversaire et le fatiguer. C'était une excellente tactique; elle devait d'autant mieux réussir en la circonstance que Niceto furieux, chargeait avec une rage folle et presque désordonnée. Juan, au contraire, restait calme et n'avait pas de peine à se défendre.

Les assistants suivaient les péripéties du combat, haletants, don Jorge surtout. Mais peu à peu son inquiétude se dissipait remplacée par un sentiment d'admiration et de fierté pour ce neveu qui se comportait, tout à la fois, si adroitement et si

bravement. Quoi qu'il arrivât maintenant, l'honneur était sauf, car don Niceto était un digne adversaire.

Il continuait à attaquer avec fougue; sa fureur, au lieu de se calmer, montait de plus en plus en face de la défense calme de don Juan, dont il espérait venir rapidement à bout. Il commençait à se fatiguer, tandis que Juan s'échauffait peu à peu.

Devant ces deux adversaires de bonne force tous les deux, on se demandait comment cela allait finir.

Le spectacle avait quelque chose de fantasmagorique; les flambeaux tenus haut par les valets impassibles jetaient des clartés dramatiques; leur flamme vacillant au vent de la nuit, déplaçait les ombres difformes qui s'allongeaient au loin; les témoins, dans la demi-obscurité semblaient des spectres figés dans une immobilité, qui contrastait avec l'agitation des deux combattants ; le caprice incertain de la lumière dansante, par des oppositions rapides d'ombre et de clarté, donnait à leur visage une apparence macabre et à leurs mouvements une allure brusque et saccadée que rendaient plus tragique encore le cliquetis des épées et les éclairs rapides qu'elles traçaient dans l'air.

Un temps d'arrêt : les deux adversaires s'observent un moment, le fer croisé; Niceto préparait une botte finale et Juan se tenait sur ses gardes; ... brusquement, Niceto se fend : feinte, attaque, coup de pointe, parade et riposte.

Niceto lâche son épée, bat l'air de ses deux

mains ouvertes et tombe dans les bras de don Christoval qui s'est précipité.

Don Jorge s'élançait vers son neveu qui restait immobile, pâle, le serrait dans ses bras, et l'entraînait, pendant que Christoval faisait transporter le blessé dans une chambre basse.

Là-haut, dans la salle du festin, dès que les hommes en furent sortis, la Pandora s'était agenouillée dans un coin et s'était mise en prière.

— Tu pries pour que Niceto soit vainqueur et te pardonne, lui dit la Soledad avec un ricanement ?

— Je prie pour que don Juan m'aime.

— Toi ? Et pourquoi pas moi ?

La Pandora eut pour sa rivale un regard de pitié et reprit la suite interrompue de ses patenôtres.

— Oui, pourquoi pas, poursuivait la Soledad ? En somme, il t'a embrassée parce que tu le lui as demandé ; il n'a pas voulu te faire de la peine ; il t'a prise dans ses bras parce que tu t'y es jetée toi-même.

— C'est pour moi qu'il se bat, répliqua fièrement la Pandora.

— Sans doute, mais toujours pour la même raison ; il y a été poussé par la suite des événements, mais pas par un libre choix. Et s'il pouvait vraiment choisir après un examen sérieux et sincère, je ne vois pas pourquoi il te préfèrerait à moi ?

— Parce que je suis plus belle, dit la Pandora en se relevant.

Et vraiment, à ce moment elle était belle; fièrement redressée, elle prenait une attitude assez noble qui faisait valoir sa poitrine que les amours n'avaient pas encore trop alourdie, ses hanches assez amples et ses jambes que l'on devinait longues et nerveuses sous la robe tendue; son visage s'animait et ses yeux avaient des lueurs agressives à la pensée qu'une autre pouvait lui disputer don Juan et soutenir qu'il ne l'avait pas choisie en toute liberté.

La Soledad répondit d'un ton méprisant :

— Plus belle que moi !

Ainsi, pendant que les épées cliquetaient au dehors, là, les prières marmotées à voix basse alternaient avec les propos acerbes de ces femmes qui se disputaient le vainqueur.

— Parbleu, bien sûr, plus belle que toi, dit la Pandora, répondant au défi de la Soledad, oui, plus belle que toi...

Elle s'approchait de sa rivale à la toucher et se dressait contre elle en la poussant. La Soledad n'était pas d'humeur à se laisser faire; elle résista. Pendant une minute, elles se défièrent ainsi; ni l'une ni l'autre ne cédait; elles ne parlaient plus; mais cette rivalité qui se heurtait montait peu à peu leur colère. La Soledad était assez solide et elle résistait assez bien; mais la Pandora avait l'avantage de la taille; pourquoi n'en profiterait-elle pas ? Elle était d'humeur peu endurante : il fallait marquer sa supériorité : elle fit face; ses deux mains s'abattirent sur la tête de sa rivale et agrippèrent les cheveux et quelque peu les oreilles.

En même temps, elle la poussait dans un coin de la pièce :

— Répète-le que tu es plus belle que moi...

L'autre se débattait, criait des injures et lui donnait des coups de pieds. La Pandora semblait ne pas les sentir et la cognait dans son coin :

— Répète-le que tu es plus belle que moi...

Lorsque don Juan parut, la Pandora, lâchant sa rivale, se jeta sur lui et l'embrassa étroitement :

— Toi, toi, s'écriait-elle, je savais bien que tu serais vainqueur, je savais bien que tu voudrais me défendre et me conquérir... Ah ! tu es aussi brave que beau... Je t'aime... Si Niceto t'avait blessé, je l'aurais étranglé de mes propres mains...

Don Juan la laissait faire; malgré l'honneur et la joie de la victoire, malgré les caresses dont l'accablait cette femme, il restait froid et comme lointain. C'était son premier duel; il n'était pas endurci encore et il ne pouvait s'empêcher de penser à ce jeune homme plein de vie tout à l'heure, et maintenant...

— Allons, reconduis-moi chez moi...

Elle alla prendre le manteau de don Juan, le lui mit, elle-même, sur les épaules et l'entraîna.

A sa porte, il la salua et voulut partir; mais elle ne l'entendit pas ainsi.

Dans la chambre, elle s'occupa d'abord de lui comme aurait pu faire une servante; elle dénoua son pourpoint et s'agenouilla devant lui pour le déchausser; et à chaque minute, elle s'interrompait pour l'embrasser et pour louer les perfections de cet amant doublement nouveau; elle célébrait

ainsi par la parole et par le toucher la douceur de sa peau, le parfum et l'abondance de ses cheveux, l'ampleur de sa poitrine, la fermeté de ses cuisses. Et, femme, elle donnait à cet homme les louanges que d'habitude les hommes donnent aux femmes.

Lorsqu'il fut couché, elle vint se déshabiller devant lui, lentement, savamment, avec des gestes qui déplaçaient ses lignes sans en détruire l'harmonie; elle découvrait peu à peu sa chair blanche, et présentait tantôt son dos et tantôt sa poitrine qui se soulevait sur un rythme rapide; elle se baissait, se relevait, allongeait les bras pour en faire admirer le dessin; et, sans en avoir l'air, surveillait Juan du coin de l'œil.

Il lui avait paru peu enthousiaste et cela ne faisait pas son affaire. Pensait-il donc à Niceto plus qu'à elle, et se laissait-il absorber par ce que cette histoire pouvait avoir de fâcheux au point de méconnaître ce qu'elle avait de passionnant ?

Son manège réussit; elle eut la joie de voir don Juan s'animer peu à peu; il s'agitait, ses joues se coloraient et ses prunelles s'enflammaient ; alors elle joua le coup final; elle lâcha les vêtements qui la voilaient encore et apparut telle Vénus sortant de l'onde. Lentement, elle fit un tour complet sur elle-même, afin qu'il n'ignorât rien de sa beauté; se soulevant à demi, il tendit les bras vers elle; elle s'y précipita.

Il se laissa caresser et posséder par elle; ce fut elle qui l'aima avec un élan, une fougue, une ardeur que doublait encore la pensée perverse que ce lit

était celui de Niceto et que, sans cette histoire, c'est lui qui l'aurait tenue dans ses bras.

Surpris, étourdi par cette avidité, ne connaissant pas encore les femmes, don Juan lui répondit cependant avec une intuition qui lui tenait lieu d'expérience.

Il fut stupéfié et presque déçu par cette révélation.

Il le connaissait enfin le grand mystère, auquel il songeait depuis les jeunes années où il voyait les servantes de sa mère se baigner dans le bassin de marbre; elle s'était donc révélée à lui, la divinité inconnue, objet de si longues et si nombreuses adorations; le voilà donc ce bonheur suprême, ineffables et terribles voluptés...

Elles le laissaient pantelant, les membres brisés, la bouche amère et la tête à la fois lourde et vide où s'agitaient de mornes et accablantes pensées.

C'est pour cela qu'il avait blessé et peut-être tué un homme !

Mais non, ce n'était pas cela l'amour; ce n'était pas cette brève minute d'égarement, suivie d'une morne lassitude; l'amour était un sentiment joyeux, enthousiaste, infini, c'était l'enlacement sublime de deux corps et de deux âmes, unies pour les plus pathétiques et les plus divines ardeurs.

Et s'il ne l'avait pas trouvé dans les bras de cette femme, c'était sa faute à elle; mais une autre le lui donnerait; et si la seconde en était aussi incapable que la première, il en chercherait une troisième, une quatrième s'il le fallait, plus encore si c'était nécessaire jusqu'à ce qu'il ait trouvé celle

qui lui donnerait non point l'illusion, les grimaces, les gestes seulement de l'amour, mais l'amour vrai, l'amour infini, l'amour sans désillusion et sans amertume; celle qui portera un baiser qui restera divin.

Don Juan s'enfuit.

Comme il s'en allait par les rues, il passe devant une maison drapée de tentures noires. Selon la coutume espagnole, le mort est exposé à la porte. C'est Niceto.

Don Juan tressaille. Ainsi, pendant qu'il s'abandonnait à l'amour dans les bras de sa maîtresse, Niceto mourait de sa blessure.

Le clergé arrive et se met en prière; don Juan voudrait s'enfuir; mais malgré lui, il s'agenouille aussi, le visage dans ses mains. Un vieillard apparait et se précipite vers le cadavre :

— Mon fils !...

Deux jeunes gens le retiennent :

— Nous le vengerons.

— Est-ce que la vengeance me le rendra ?...

Et il continue ses lamentations. Don Juan est profondément secoué, non par les menaces des jeunes hommes, mais par la douleur du père.

Derrière les tentures, on aperçoit le visage ravagé d'une femme sinistrement éclairé par les cierges...

Don Juan, éperdu, se sauve.

Il erra longtemps; pénétré de douleur, il ne mangea pas, ne dormit pas; il voyait le visage incolore de Niceto, les yeux fermés; il entendait les plaintes déchirantes du père, les sanglots de la

mère pleurant ce fils qu'il avait tué. Et pourquoi ! Pour une heure de nuit avec une courtisane !

Aussitôt la pierre posée, don Juan s'en alla au cimetière. Caché, il regardait cette tombe d'un jeune homme qui aurait pu être son ami s'ils avaient été sages.

Deux jeunes gens passèrent et regardèrent la pierre :

— C'est Niceto, dit l'un.

— Oui. Après avoir tué quelques rivaux, il a été tué à son tour par don Juan Tenorio.

— Ils se sont battus pour la Pandora; il l'a eue le soir même.

— Heureux gaillard !

Don Juan eut un sourire amer.

Les deux jeunes gens s'étaient à peine éloignés que deux jeunes femmes survinrent et, à leur tour, regardèrent la tombe.

— C'est Niceto, dit l'une, tué par don Juan Tenorio.

— Niceto était un beau cavalier.

— Don Juan est plus beau encore et il s'est bien battu.

— Quel dommage que ce soit pour une fille.

Don Juan ne put retenir une larme et s'éloigna lentement.

CHAPITRE IV.

Coup double. Deux sœurs, Béatrice et Lucrezia, qui toutes les deux aiment don Juan, au lieu de se dresser en rivales l'une contre l'autre, préfèrent partager fraternelle-

ment les caresses qu'il leur prodigue avec une impartiale ardeur en les serrant toutes les deux dans ses bras. Il n'est que de s'entendre. Ce qui ne l'empèche pas de se défendre vaillamment contre une double attaque.

C'est quelques jours après que don Juan traversant un faubourg de Séville, en venant voir son oncle Jorge, passa devant une maison d'assez belle apparence. A la fenêtre, il y avait deux femmes, deux sœurs sans doute, l'une doit être une femme toute jeune encore et l'autre une jeune fille; une fleur à peine éclose et un bouton sur le point de s'ouvrir.

Elles voient don Juan; elles fixent sur lui un long regard qui les fait palpiter et rougir.

Don Juan, lui aussi, les voit; une émotion semblable fait battre son cœur; il sourit; il les salue en enlevant, d'un geste large, son feutre empanaché; il fait caracoler son cheval pour se montrer dans tous ses avantages; alors la jeune femme prend le bouquet qu'elle portait à son corsage et le lui lance; d'un bond, don Juan est à terre, ramasse le bouquet et, ressautant en selle, le presse sur ses lèvres et le met sur son cœur.

La jeune fille a disparu.

Sur le côté de la maison, il y a un haut jardin, bordé d'un mur. En s'éloignant, don Juan longe ce mur; là-bas, la jeune fille surgît; en courant, elle a ravagé le jardin; essoufflée, toute palpitante d'émoi, elle arrive au bout du mur en même temps que don Juan; elle porte une brassée de fleurs et jette sa moisson odorante sur le beau cavalier. Il

les saisit au vol, il recueille celles qui sont tombées sur lui, sur son cheval et tout en s'éloignant, il se retourne et fait aux femmes des signes d'adieu. A laquelle, à la jeune femme, à la jeune fille ? Il n'en sait rien. Elles sont toutes les deux au bout de son regard, et comme il n'a pas à choisir, ou du moins pas encore, son regard, son geste, son désir vont à l'une et à l'autre.

Il resta troublé de cette aventure et, le lendemain, comme s'il n'eût pas pu faire autrement, il vint passer devant la maison à la même heure. Il revit les deux femmes à la fenêtre; l'une d'elles lui fit signe; il s'approcha et quand il fut devant la porte, elle s'ouvrit devant lui : il entra.

Une servante le mena dans une salle basse et fraîche; les deux femmes y arrivèrent en même temps que lui; il leur fit compliment et elles le firent asseoir entre elles deux.

Cependant, tout en causant, il les regardait et ne se décidait pas à trouver laquelle était la plus jolie. Elles se ressemblent un peu, la plus jeune ayant les cheveux un peu moins foncés, plus de candeur juvénile dans le regard, plus de fraîcheur virginale sur le visage et le corps un peu moins formé, avec toutes les grâces d'une adolescence qui finit. Son aînée, qui devait l'être à peine, avait une chevelure plus sombre, le regard plus assuré et tous les charmes d'une femme qui s'éveille à la vie. La jeune s'appelait Béatrice, l'aînée Lucrezia.

Vraiment, don Juan, en les regardant toutes les deux, n'arrivait pas à marquer une préférence.

Aussi, s'en remettait-il au destin pour donner une suite à cette belle histoire.

Celui-ci s'en chargea presqu'aussitôt : l'aînée demanda à sa sœur d'aller dire aux servantes d'apporter des fruits et des boissons fraîches. Dès que Béatrice fut sortie, don Juan s'approcha de Lucrezia et lui murmura les mots magiques, toujours les mêmes, qui montent l'imagination des femmes et font vibrer leurs sens et battre leur cœur, même quand elles n'y croient pas. Don Juan mêlait, adroitement, les louanges aux grâces et à la beauté de la jeune femme à ses serments d'amour éternel.

Elle rougissait, visiblement heureuse; aussi le jeune homme s'enhardit et, ayant pris la main de la jeune femme, il l'attira à lui et l'embrassa.

Béatrice rentrait : avait-elle vu le baiser ? Elle rougit et il sembla que son joli visage prit un air de dépit. Elle ne sortit plus. On apporta des bassins de grenades, d'oranges, et des boissons glacées.

Don Juan resta une heure encore avec elles, les lutinant toutes les deux, en riant, sans que l'une put se fâcher des menues privautés qu'il prenait avec l'autre; mais devenant plus audacieux avec chacune quand l'autre ne les voyait pas.

Il partit doublement enflammé et en promettant de revenir le lendemain.

Il revint plus tôt que la veille. Ce fut Béatrice qui le reçut; Lucrézia faisait la sieste et elle se garda bien d'aller la réveiller. Don Juan fut heureux de cette circonstance et il se comporta avec

la jeune, comme il avait fait la veille avec l'aînée. Il poussa même un peu plus loin les cajoleries préliminaires, et le joli petit visage frais, ne suffisant plus à ses baisers, il étendit le champ de ses conquêtes, en découvrant l'épaule blanche, la gorge jusqu'à la naissance des seins qui palpitaient sous ses lèvres ardentes. La petite le laissait faire, renversée en arrière, soutenue par son bras, les yeux mi-clos, les lèvres humides entr'ouvertes sur ses dents éclatantes, à demi-pâmée. Ils étaient si fort occupés l'un et l'autre qu'ils n'entendirent pas venir Lucrézia.

Béatrice se redresse et se rajuste; mais don Juan au lieu de se laisser aller à la confusion, s'avance, et avec autant de bonheur que d'audace, embrasse Lucrézia qui, stupéfaite, le laisse faire. Il la garde une minute serrée contre sa poitrine et lui murmure les mêmes paroles d'amour qu'il disait, tout à l'heure, à Béatrice.

Puis, la menant par la main près de sa sœur :

— Je suis persuadé, lui dit-il, que vous avez l'épaule aussi blanche que Béatrice.

Et sans attendre de protestation, il les découvre toutes les deux, il les compare, il leur trouve un mérite différent mais égal, il les caresse, ses baisers vont de l'une à l'autre.

Fascinées toutes les deux, ni l'une ni l'autre ne cherche à se soustraire à cette étrange comparaison; se fâcher, ne pas se plier docilement à ce caprice, c'est renoncer à l'amour de don Juan, c'est l'éloigner de soi pour le jeter dans les bras de l'autre.

Ni l'une ni l'autre n'y consentirait; toutes les deux à la fois ont ressenti pour ce jeune homme un amour subit et si violent que rien ne les arrêtera pour le satisfaire. Non seulement elles contentent la curiosité amoureuse de don Juan; mais elles trichent. Il compare leur épaule; Lucrézia tire sur ses vêtements; elle agrandit l'échancrure; elle découvre l'attache du bras et la naissance du sein; don Juan les couvre de baisers; mais lorsqu'il se relève, Béatrice en a fait autant et ses lèvres passent de l'une à l'autre...

Le lendemain, l'amoureux au cœur départi, passa encore deux heures charmantes entre les deux sœurs. Y avait-il eu dispute entre elles, y avait-il eu entente pour une lutte loyale ? Don Juan ne s'en soucia pas. Elles étaient auprès de lui et rivalisaient de grâce et d'abandon; ce que l'une donnait, il le prenait à l'autre, pour amener la première à lui donner davantage. Elles en arrivaient ainsi à provoquer l'audace du jeune homme.

On aurait dit qu'elles étaient solidaires et liées par un pacte qui leur faisait une obligation de l'égalité dans les caresses. Cette situation amuse don Juan et elle l'émeut. Laquelle des deux aura-t-il? Que lui importe! Toutes les deux sont jolies, toutes les deux l'aiment; il prendra la première avec laquelle il se trouvera seul.

C'est le jour suivant qu'elles le gardèrent à dîner.

La chère fut délicate et les vins généreux; don Juan, se souvenant du précepte de son oncle, qui lui avait permis de garder un sang-froid victorieux dans son duel avec Niceto, don Juan but avec

modération; mais il s'appliqua à faire boire les jeunes femmes, pas assez pour les engourdir, assez pour les mettre dans l'état d'excitation où il les voulait.

Dès que les servantes, le service terminé, se furent retirées, voilà don Juan qui distribue les baisers en parts égales; les caresses continuèrent l'ouvrage de la bonne chère et des vins capiteux; les amoureuses lui rendent ses baisers et leurs trois visages se touchent; l'air est lourd, la chaleur leur monte à la tête; elles dégrafent leur corsage; don Juan, le plus calme des trois, les aide; peut-être plus quelles ne l'auraient voulu; la blancheur des chairs apparaît; il les a à demi grisées de vin; il finit de les griser de caresses; sous ses mains diligentes, les vêtements s'ouvrent et glissent; il va plus loin qu'il n'a jamais été; mais si l'une a un mouvement de recul, il lui montre l'autre; aucune des deux ne veut rester en arrière, persuadée qu'à la dernière minute, c'est elle qu'il prendra.

Voici le moment délicat. Il leur verse un verre de vin; il en prend une gorgée pour les encourager et il les fait boire; elles se renversent, s'abandonnent; il les embrasse longuement; leurs yeux se ferment, mais leurs prunelles brillent à travers leurs paupières.

Voici le moment difficile : il se lève et les fait lever avec lui; une dans chaque bras, il les soutient; elles s'appuyent à lui; la chambre est toute proche; c'est là qu'il les dirige; ils marchent pas à pas, lentement pour leur cacher le chemin, le but de ses intentions tout à la fois, il se penche

tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre et l'embrasse.

Ils touchent au but; ces quelques pas ont fait glisser les vêtements dénoués; avec une vivacité et une adresse diaboliques don Juan les entretient dans un état de fébrile exaltation; ses mains sont à l'une pendant que ses lèvres sont à l'autre; il caresse les flancs satinés de Béatrice et embrasse les seins palpitants de Lucrézia.

Il ne fut pas nécessaire d'user de violence; mais il dut cependant les aider pour forcer les derniers refuges de la pudeur; une agrafe encore et leurs vêtements coulent à leurs pieds; elles apparaissent comme deux lis jaillis de leur tige. Elles restent droites, immobiles, frémissantes, leurs corps marquant les mêmes différences que leurs visages; don Juan les regarde toutes les deux dans leur grâce diverse; les hanches de Béatrice sont encore étroites, ses jambes longues et minces faites de tendres couleurs et de lignes délicates; Lucrézia a un peu plus de splendeur dans la jeunesse, mais elle reste fine, tout en étant un peu plus épanouie; l'une est une fleur éclose hier soir, et l'autre ce matin parmi les gouttes de rosée de l'aurore.

Don Juan les regarde, il s'enivre du parfum de cette chair jeune et frémissante; d'une main il caresse la première, de l'autre la seconde; ses baisers se pressent, s'exaltent de l'une à l'autre; il les rapproche et il ne sait plus laquelle il tient, laquelle il embrasse; ils vibrent tous les trois sous la même caresse.

Le lit est là; il les y pousse; elles y tombent et lui avec elles; elles s'y allongent, elles s'y tordent,

il les presse; chacune soupire des caresses que l'autre reçoit et elles gémissent toutes les deux de ses étreintes alternées.

Quand il ouvrit les yeux, au matin, leurs deux têtes reposaient sur ses épaules et leurs cheveux se mêlaient sur sa poitrine.

Au lendemain de cette nuit doublement voluptueuse, don Juan dut quitter Séville, où il était avec son oncle Jorge, pour rentrer au château de Mañara.

Il se prépara donc à partir; il allait monter à cheval, il s'arrêterait chez ses deux amantes, il leur dirait au revoir, en leur promettant de revenir bientôt. Très sincèrement d'ailleurs. Le domaine de Mañara, la vie auprès de ses parents lui semblait trop calme, trop monotone, maintenant qu'il avait goûté aux délices de Séville.

Il fit ses adieux à son oncle et partit; mais tout en chevauchant par les rues, il s'aperçut qu'il était suivi par deux cavaliers. Sans savoir trop pourquoi, un soupçon le prit; il s'écarta de son chemin et fit un détour; les cavaliers s'attachaient à ses pas; il ne s'arrêta pas à la maison de ses belles et déjà sortait de la ville.

Alors, les cavaliers pressèrent l'allure et tirèrent l'épée; il n'y avait plus de doute, c'était à lui qu'on en voulait; en une seconde, il examina la situation : s'enfuir, il avait un bon cheval mais un peu lourd, capable de fournir un effort prolongé mais pas très rapide; d'ailleurs don Juan ne fuyait pas, même devant un ennemi supérieur en nombre. Accepter le combat, c'était bien inégal;

d'abord ils étaient deux et on a beau ne pas avoir peur, lutter contre deux n'est pas un avantage; et puis, comme ils venaient exprès pour livrer bataille, ils étaient équipés pour la bataille, longue et forte rapière, large dague, pourpoint de cuir épais et peut-être cotte de mailles sous les vêtements. Pour lui, il avait bien son épée, comme toujours, mais il était équipé comme un placide voyageur.

En faisant ces réflexions rapides, don Juan avisa une prairie qui bordait la route et en était séparée par une haie. Ses adversaires fonçaient sur lui, l'épée en avant. Comme ils allaient l'atteindre, don Juan fait faire un écart à son cheval, l'enlève, saute la haie et prend du champ à travers la prairie tout en tirant l'épée à son tour. Les autres, décontenancés, emportés par leur élan, passent, s'arrêtent, se reprennent, reviennent et sautent la haie à leur tour, mais inégalement et à distance l'un de l'autre. Don Juan fonce sur celui qui est le plus près et engage le fer; mais l'autre se rapproche; alors don Juan fait volte-face, franchit de nouveau la haie et se retrouve sur le chemin; celui des deux adversaires qui était le plus près, saute lui aussi; au moment où il se reçoit, don Juan l'attaque, et quoiqu'il se défende avec assez de vigueur et d'adresse, il finirait par en avoir raison; mais le second a sauté à son tour et arrive au secours du premier; alors don Juan opère la même manœuvre et, d'un bond, repasse dans la prairie. Ses ennemis l'y suivent, mais n'ayant pas l'initiative du mouvement, ils ont toujours quelques secondes de retard; cela permet à don Juan

de reprendre haleine; et comme ils ne sautent jamais bien ensemble, mais à quelques secondes d'intervalle, don Juan n'a toujours ainsi qu'un seul ennemi devant lui.

Il renouvela cette manœuvre chaque fois qu'il le fallut pour maintenir l'égalité dans le combat, entremêlant les sauts de brefs engagements d'épée, tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre de ses adversaires.

Cependant, ayant affaire à eux deux alternativement, il se fatiguait plus qu'eux; il avait réussi à piquer d'un coup de pointe de bras de l'un de ses adversaires; mais il avait reçu un coup qu'il n'avait réussi à parer qu'à moitié, qui ne l'avait pas entamé, mais qui lui avait douloureusement meurtri l'épaule gauche.

Le combat se prolongeait sans décision; qu'il reçut une blessure, même légère, que son cheval fit une faute et il était perdu. Il commençait d'ailleurs à se fatiguer; il voulut en finir par un coup brusque et se précipita sur son plus proche ennemi.

— Défends ta peau, coquin.

L'autre para et riposta violemment :

— Et toi la tienne... Je crois que tu en tiens.

— Pas assez pour ne pas pouvoir t'en faire tenir à ton tour, lâche...

Les injures se croisaient parmi le cliquetis des épées; mais le deuxième arrivait et don Juan, obligé de lâcher le premier avant de l'avoir mis hors de combat, passait une fois de plus par dessus la haie.

Mais un autre cavalier apparait au bout du che-

min et galope vers les combattants en poussant des cris :

— Tiens bon, Juan, j'arrive... hardi... ah ! ruffians, vous livrez bataille deux contre un... coquins, je vais vous apprendre à vivre...

C'était don Jorge qui arrivait au secours de son neveu. Tout à l'heure, un ami avait vu passer don Juan et, derrière lui, les deux cousins de Niceto, qu'il connaissait aussi. Ce n'était pas un secret que ces jeunes gens avaient juré de venger leur parent. En les voyant marcher à une certaine distance de don Juan, de la même allure et en le regardant farouchement, il a un pressentiment; il les regarde; don Juan tourne à droite, les deux cavaliers tournent à droite; alors l'ami n'y tient plus; s'il se trompe, tant pis, on l'excusera; mais si son soupçon n'est pas vain, il se reprocherait toute sa vie de n'avoir pas averti don Jorge.

En deux bonds, il est chez lui et il lui raconte rapidement qu'il vient de voir passer don Juan suivi des deux cousins de Niceto à mine menaçante.

Don Jorge crie à son valet de lui amener son cheval; il remercie son ami, prend son épée et s'élance sur le chemin que devait suivre son neveu. A peine dépasse-t-il les dernières maisons de la ville qu'il l'aperçoit aux prises avec ses adversaires. Il pique des deux. Dieu soit loué, il arrive à temps ! Il fond sur les ennemis l'épée haute; le combat change de face, car don Jorge est un rude adversaire.

Pendant que l'un des deux agresseurs reste

engagé avec don Juan, l'autre se tourne vers don Jorge ; les épées brillent et sifflent, s'engagent et se dégagent; mais bientôt la lame de Jorge glisse le long de la lame de son adversaire et pénètre dans son épaule.

— Et d'un, s'écrie le vainqueur.

Le blessé lâche son épée et se renverse sur son cheval; si le cheval prend peur et s'emballe, il va être effroyablement traîné par les pieds. Alors, l'autre, sans se soucier de ce qui peut lui arriver, quitte don Juan et se précipite vers le blessé pour le soutenir et le remettre en selle.

Don Jorge et don Juan se trouvent en face l'un de l'autre, délivrés.

— Merci, mon oncle, lui dit Juan en lui tendant la main.

— Bravo, mon neveu, tu feras honneur à la famille, je suis fier de toi.

Ils se regardaient pour savoir ce qu'ils allaient faire de leurs adversaires qui étaient en mauvaise posture.

— Ils mériteraient un châtiment, dit don Jorge, pour les punir de leur félonie.

— Laissez donc, mon oncle, ils sont assez punis et nous ne courons plus aucun danger.

— Aussi généreux que brave, murmura don Jorge, et il ajouta à haute voix : soit, mais je ne te quitte pas et je vais avec toi à Mañara; d'ailleurs il y a longtemps que je n'ai pas vu tes parents.

Le blessé s'était évanoui; l'autre le fixait sur

son cheval et, le soutenant, se préparait à le ramener à Séville.

Don Jorge et don Juan s'éloignèrent d'eux et reprirent leur chemin; ils chevauchèrent un moment en silence; puis Juan demanda à son oncle comment il était arrivé si providentiellement à son secours. Et, à son tour, il lui raconta comment il avait tenu tête à ses deux agresseurs. Don Jorge lui fit de nouveau compliment de son sang-froid et de sa bravoure; et il ajouta :

— Mon garçon, c'est bon pour une fois; tu as tenu tête à tes ennemis; par une chance inespérée, j'ai été prévenu et j'ai pu arriver à temps; mais nous ne pouvons pas espérer avoir toujours autant de bonheur. Or, ces gens-là ne te lâcheront pas : ils ont sur le cœur maintenant non seulement la mort de don Niceto, mais la honte de t'avoir attaqué à deux et d'avoir manqué leur coup; et, de plus, la blessure que j'ai infligé à l'un d'eux. Non, ils ne te lâcheront pas.

— Mon oncle, je ne les crains pas, je viens de montrer que...

— Tu viens de montrer que tu es non seulement brave mais avisé; et je suis certain que tu te tireras toujours d'affaire quand tu auras devant toi un ennemi, fût-il vaillant; mais tu viens de voir que tu peux en avoir deux et même davantage et, si brave sois-tu, tu succomberais sous le nombre; or, la tribu des Niceto est nombreuse. Et même s'ils hésitaient à t'attaquer en face, même à plusieurs, il y a toujours la félonie, les coups de traîtrise auxquels ils auraient recours pour assouvir leur

haine; il y a les spadassins que l'on poste la nuit en nombre suffisant et dont l'un vous larde proprement pendant que l'autre vous amuse; il y a les ruffians qui surgissent tout à coup de l'ombre et vous plongent un large poignard dans la poitrine ou dans le dos, avant même que vous ayez tiré l'épée, et qui s'évanouissent dans la nuit en vous laissant sur le pavé. Il n'y a pas un homme, si brave soit-il, qui puisse résister à cela; et cela, c'est ce qui t'attend tôt ou tard, demain, dans huit jours, dans un mois.

— Je me tiendrai sur mes gardes, mon oncle.

— Non. On se tient sur ses gardes pendant quelques jours; puis comme il n'arrive rien, on se relâche, on fait des imprudences, on passe dans une ruelle déserte et obscure, on sort de chez sa maîtresse, au milieu de la nuit, par la fenêtre pendant que le mari entre par la porte; la rue est noire et on y reste. Non : les embûches vont se multiplier sous tes pas et rien ne peut t'empêcher d'y tomber si ce n'est pas maintenant, ce sera plus tard. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de t'éloigner, de disparaître le temps de laisser ces gens-là calmer leur ressentiment et oublier leur vengeance en t'oubliant toi-même.

— Mais, mon oncle, n'aurai-je pas ainsi l'air de me sauver.

— Fie-toi à moi. Si ton départ devait avoir l'air d'une fuite, je ne te le conseillerais pas, même en étant certain qu'il t'arrive malheur. Non. Après ton duel avec Niceto, après l'affaire de tout à l'heure, personne ne peut douter de ta bravoure

sous peine d'éprouver la force de ton bras... et du mien..

Don Juan pensait à ses deux jeunes amantes qu'il voulait voir tout à l'heure; s'il partait, les reverrait-il jamais ? Que penseraient-elles de lui. Car il se souciait encore de ce qu'une femme pouvait penser de lui; et il n'en était pas encore à cette cruelle indifférence qui lui faisait écarter de sa route, d'une main inexorable, la femme qui s'était donnée, ne fût-ce qu'une fois, fut-elle aimante et désespérée, fut-elle meurtrie et sanglante.

On arrivait au château à l'heure du dîner; les convives ordinaires étaient là; dom Eusebio plus sec, plus fanatique, plus sectaire que jamais, dom Josef Benitez, le chapelain, toujours souriant et bon vivant.

Don Jorge égaya le repas comme il put; quand les prêtres se furent retirés, il raconta l'histoire de don Juan, supprimant certains détails, en ajoutant d'autres, enfin, une pecadille — ah ! jeunesse — moins que rien; mais qui pouvait avoir une suite. Le plus sûr était que Juan disparaisse pour un temps. Il irait passer deux mois ou trois à la campagne, en Estramadure, chez les parents de cette petite Maria qui avait passé ses plus jeunes années au château.

Don Juan se souvint de cette petite camarade d'enfance à qui il faisait quitter ses robes trop rigides pour jouer plus aisément, et dont il caressait ingénument les bras nus, et à qui il jurait qu'il

l'aimait et qu'il l'épouserait quand ils seraient grands...

Les parents de don Juan s'en remirent à l'avis de l'oncle Jorge; le jeune homme resta deux jours au château, et, le troisième, se mit en route. Don Jorge l'accompagna assez loin; puis quand il fut assuré qu'il n'était pas suivi, il l'embrassa, le regarda s'éloigner et revint sur ses pas.

Le voyage de don Juan ne fut marqué par aucun incident. Un jour, il rencontra un homme qui maltraitait une femme; il mit pied à terre et délivra la malheureuse en rossant son bourreau; et comme il se défendait, il fut obligé de le mettre assez mal en point. Ce que voyant, la femme lui tomba dessus, toutes griffes dehors et l'injuriant; il eut toutes les peines à s'en défendre et ne s'en délivra que par la fuite.

Un autre jour, il vit au bord de la route, au moment de traverser un village, un mendiant aveugle et cul-de-jatte. Il descendit de cheval et se pencha vers lui pour lui faire l'aumône; puis il remonta à cheval et continua sa route; mais à peine avait-il dépassé le village qu'il s'aperçut qu'on lui avait coupé son escarcelle. Il revint en hâte sur ses pas; mais l'aveugle cul-de-jatte s'était sauvé à toutes jambes.

A part ces deux petites aventures qui lui firent faire quelques pas dans la connaissance du cœur de l'homme... et de la femme, don Juan arriva sans encombre chez son parent.

CHAPITRE V.

Don Juan demande l'hospitalité à son cousin. Il trouve, chez lui, sa femme Térésa et cette petite Maria qui fut sa camarade d'enfance. Peut-il les voir sans les aimer? Profitera-t-il de l'absence de son cousin ? S'embarrassera-t-il de scrupules ? Les aimera-t-il toutes les deux ? Sinon, laquelle ? — Une scène de jalousie et une explication passionnée.

Le parent de don Juan s'appelait Ramon : c'était un cousin éloigné; il était marin, lieutenant sur une galère royale et il devait partir le surlendemain pour embarquer car on armait en guerre contre le roi d'Alger.

Ce roi d'Alger venait d'infliger une défaite à la flotte espagnole, commandée par don Diego. Il fallait à tout prix venger cet affront, écraser l'ennemi et s'assurer divers avantages.

Ramon partait le cœur gros; ce n'est pas qu'il put craindre ce qu'il allait trouver; non, ses regrets s'adressaient à ce qu'il était obligé de quitter : sa maison tranquille au milieu de son jardin frais, sa jeune femme Térésa qu'il aimait tendrement et sa sœur Maria qui avait été au château de Mañara la petite compagne de jeu de Juan.

Ces trois êtres étaient liés par les liens les plus chers; leur vie était une douce félicité; aussi le départ de Ramon mettait-il la consternation dans la maison.

Juan arriva chez eux le soir, au moment où ils

se mettaient à table. Ramon était reconnaissant aux parents de Juan d'avoir gardé sa sœur Maria pendant ses absences d'autrefois et à Juan lui-même de l'avoir traitée comme une sœur. Il l'avait vu plusieurs fois lors de ses passages à Mañara et lorsqu'il était allé chercher Maria pour la mettre au couvent. Il reconnut son parent et l'accueillit les bras tendus avec des cris d'allégresse. Maria aussi reconnut son petit ami d'autrefois et se jeta dans ses bras. La femme de Ramon, Térésa, l'accueillit avec moins de démonstrations bruyantes, mais avec une douce cordialité.

Les premières effusions passées, on se mit à table et Térésa s'excusa de lui faire un mauvais souper :

— Mais aussi, dit-elle, vous arrivez à l'improviste; pourquoi ne pas nous avoir avertis ?

— Excusez-moi, dit Juan, j'ai dû partir précipitamment.

— Quelque affaire, dit Ramon en riant...

— Un duel ? C'est affreux... s'écria Maria.

— Et qu'est-il arrivé ?

— Il a tué son homme, parbleu, fit Ramon; eh bien, mon cousin, ajouta-t-il, vous avez bien fait de venir, la maison est à vous. Voici : moi, je pars après-demain; vous, vous resterez ici avec une servante; vous serez libre, car dès mon départ, Térésa et Maria iront s'installer à ma maison des champs. Et ainsi, tout sera pour le mieux.

Juan remercia son cousin et celui-ci lui répondit:

— Vous êtes fatigué après ce long voyage à cheval; vous avez besoin de vous reposer; Maria

va vous conduire à votre chambre; demain, nous prendrons les derniers arrangements.

Maria prit un flambeau et le conduisit dans une chambre modeste, mais propre. Comme elle se retirait, il la prit par les mains et lui dit en la regardant tendrement :

— Ma petite Maria !...

Elle dégagea doucement ses mains.

— Bonsoir, Juan, dit-elle, repose bien.

Seul, Juan ouvrit la fenêtre; la nuit était calme; aucun bruit; la lune baignait d'une clarté laiteuse le petit jardin sous ses yeux et, au loin, la campagne endormie. Une sérénité si profonde pénétra le cœur du jeune homme que ses aventures, pourtant si proches, lui parurent lointaines et indifférentes comme si elles étaient arrivées à un autre qu'à lui. Niceto, la Pandora, Lucrezia, Béatrice même, dangers, coups d'épée, baisers, mort, nuits d'amour suivies de lendemains amers... Etait-ce donc là le bonheur ? Non. Le bonheur, il l'avait là, sous les yeux : une maison tranquille, une femme douce et belle, bonne et simple, comme Térésa, comme Maria...

Si je l'épousais !

Peut-être aime-t-elle déjà quelqu'un !

Il ferma sa fenêtre et se coucha.

Comme Ramon l'avait prévu, le lendemain fut consacré aux préparatifs de son départ et à l'installation de don Juan.

Les premiers prirent plus de temps que les seconds; l'absence de Ramon pouvait être longue

et le tendre amour de sa femme voulait qu'il ne manquât de rien.

La journée passa vite.

Le lendemain, Ramon, équipé et botté, entra dans la chambre de don Juan :

— Excusez-moi, mon cousin, de vous réveiller de bonne heure, mais c'est l'heure de mon départ et je veux vous faire mes adieux.

Juan sauta du lit, s'habilla en une seconde et descendit avec lui. Les deux femmes pleuraient. Ramon les consolait tour à tour, leur assurant que leur tendresse et leurs prières le préserveraient du danger, que peut-être la guerre serait vite finie et qu'il reviendrait bientôt. A ces espoirs, elles souriaient à travers leurs larmes.

Ramon saisit ce moment de détente pour abréger la scène douloureuse des adieux; il les embrassa vivement, serra la main à Juan, sauta à cheval et piqua des deux.

Lorsqu'il eut disparu au tournant du chemin, elles rentrèrent, se laissèrent tomber sur un siège et se remirent à sangloter. Juan, très ému lui aussi, entreprit de les consoler; mais que leur dire, sinon ce que Ramon avait déjà dit: que la guerre serait brève et qu'il reviendrait. Mais qui pouvait le savoir ! Alors, autant ne rien dire...

Il allait de l'une à l'autre, posait doucement la main sur leur épaule, essayait de relever vers lui leur visage ruisselant de larmes :

— Allons, du courage... il reviendra... peut-être bientôt...

Il sentait le vide de ses paroles et sa voix sonnait faux. Téréša se ressaisit la première :

— Je vous demande pardon, mon cousin, de vous donner le spectacle de notre affliction...

— Elle est touchante, ma cousine.

— Mais elle ne doit pas nous faire oublier les devoirs de l'hospitalité. Il nous reste trois heures environ pour terminer votre installation et faire quelques paquets pour nous ; puis nous déjeunerons et nous partirons pour la maison de campagne où nous resterons pendant l'absence de mon mari, tandis que vous resterez ici aussi longtemps que vous voudrez.

— Je vous remercie, ma cousine.

— Ne me remerciez pas et venez, que je vous fasse mieux connaître la maison. Elle n'est pas grande.

— Mais elle est très agréable et ce jardin surtout est très précieux ; je serai là très bien, très tranquille.

— Si vous voulez une autre chambre que celle où vous avez couché hier...

— Merci, elle me plaît et le lit est très bon.

— Vous trouverez du linge dans l'armoire et s'il vous manquait quelque chose...

Elle allait d'une chambre à l'autre, ouvrant les armoires, montrant où se rangeaient les choses ; parfois elle trouvait un objet, un vêtement et le tendait à Maria qui les suivait :

— Tiens, range cela pour l'emporter tout à l'heure.

Le déjeuner fut assez morne ; elle pensaient à

leur mari, à leur frère qui, à chaque minute, s'éloignait de plus en plus. Juan essaya d'animer le repas, de parler de mille choses, de raconter des histoires pour dérider leur tristesse ; mais elles l'écoutaient à peine, et il respecta leur silence.

Le déjeuner fini, elles préparèrent leur départ ; le fermier devait venir les chercher en voiture ; il ne tarda guère. On laissa les chevaux se reposer un instant et le conducteur se rafraîchir ; puis Juan les aida à s'installer.

— Vous viendrez nous voir, mon cousin.

— Tout de suite.

— Non. Laissez-nous nous installer ; mais dès demain si vous voulez.

— Tu sais, dit Maria encourageante, à cheval et pour un bon cavalier comme toi, c'est une petite trotte et une promenade très agréable.

La voiture s'ébranlait.

— Alors, à demain.

Il resta au bord de la route pour faire des signes d'adieu à Maria qui se retournait. Seul dans la maison, la soirée fut morose ; il ne sortit pas, mais il resta dans un fauteuil qu'il plaça d'abord près de la porte ouverte, puis dans le jardin selon l'heure et le soleil qui tournait.

Il lui semblait étrange d'être là ; il se disait qu'il avait été bien pressé d'écouter son oncle et qu'il avait peut-être eu tort de partir. C'est bien le diable s'il n'aurait pas réussi à déjouer les ruses et les embûches de ces messieurs les vengeurs de Niceto. Il serait revenu revoir ses deux maîtresses

qui, au lieu de se dresser l'une contre l'autre en rivales, avaient préféré partager le même amour dans ses bras, Et cela avait été fort heureux, car maintenant encore, en se remémorant leurs caresses et la volupté qu'il avait trouvée en chacune, il ne saurait dire vraiment laquelle il préférait.

Il serait retourné les voir. Oui, mais il n'aurait pas revu Maria ; et Maria, c'était les souvenirs de son enfance, c'était ses premières et pures émotions, c'était la petite fille du premier battement de son cœur et c'était maintenant la splendide jeune fille qui allait chasser les autres de sa pensée.

Maria !

Il monta dans sa chambre aussitôt après dîner, se coucha comme s'il eût voulu arriver plutôt au lendemain et fit des rêves où se mêlèrent ses souvenirs et ses désirs, celles qu'il avait tenues dans ses bras et celles à qui il ne pouvait penser qu'en joignant les mains.

Il se leva de bonne heure le lendemain, déjeûna de bonne heure et partit trop tôt ; mais il musa en route et arriva à une heure raisonnable.

Térésa et Maria, après leur déjeuner, s'étaient assises, dehors, à l'ombre des grands arbres. Elles accueillirent don Juan avec joie. Il se reposa un moment auprès d'elles; puis, elles lui firent visiter la maison où elles s'étaient installées ; plus loin la ferme où vivait avec sa famille le fermier qui faisait valoir le petit domaine ; et les dépendances, le hangar pour les voitures et les outils, la basse-cour, l'aire avec ses hautes meules de

paille, et le jardin où, parmi les légumes, s'épanouissaient quelques fleurs comme les joies parmi les tristesses de l'existence.

Et l'on revint s'asseoir à l'ombre. Térésa fit apporter des rafraîchissements et Maria les servit ; elle tendit son verre à don Juan avec un sourire angélique qui le troubla jusqu'au fond du cœur.

Et elles restèrent en silence ; après un moment :

— Pardonnez-nous, mon cousin, dit Térésa, mais nous ne sommes pas d'une compagnie bien gaie.

Elles suivaient Ramon dans son voyage ; son départ était encore trop récent pour qu'elles puissent en détacher leur pensée. Mais don Juan n'avait pas les mêmes raisons de penser à Ramon qu'il connaissait à peine. Aussi rien ne distrait le regard qu'il attache sur les deux jeunes femmes. Térésa est l'aînée de Maria, mais de peu d'années et à un âge où les années ne marquent guère : une fleur éclose hier soir et une fleur éclose ce matin parmi la rosée de l'aurore.

Cette image le fait penser à Lucrezia et à Béatrice ; il y a entre celles-ci à peu près les mêmes différences qu'entre les deux sœurs ; il se souvient de leurs caresses encore si proches ; il frémit encore de la volupté qu'il a goûtée entre leurs bras ; il se souvient des autres en regardant celles-ci ; les images se mêlent aux souvenirs ; il les brouille, les unes remplacent les autres ; une chaleur trouble monte en lui ; il a serré les autres nues dans ses bras et par un jeu insensé de son

imagination, il semble que ce sont celles-ci... Quelle honte !

Téresa, Maria, la femme de son parent, sa petite amie d'enfance, si douces, si confiantes toutes les deux !...

Don Juan se lève et s'éloigne; il a besoin d'être seul, il a besoin de se secouer, de ne plus les voir pour rompre ces images coupables, pour faire cesser ce trouble qui le fait trembler et rougir, qui tantôt le glace et tantôt l'agite d'ardentes palpitations.

Il marche dans la campagne; le mouvement et le grand air le calment; une heure après, il revient. Térésa est rentrée à la maison ; Maria est seule ; il s'assied auprès d'elle; ils parlent de leurs années d'enfance; ils évoquent le souvenir de leurs jeux innocents; il lui dit dans quel désarroi l'a laissé son départ; longtemps après, il la cherchait encore parmi les vastes salles du château.

— Et depuis, dit-elle, as-tu pensé à moi ?

— Souvent. Et toi ?

— Toujours, répond-elle avec le regard de l'innocence plus pur encore que celui de la pudeur. Car la pudeur se défend de l'impureté, l'innocence l'ignore.

Alors don Juan se penche vers elle et l'embrasse. Elle rougit et tourne vers lui son visage virginal et son pur regard. Elle est adorable, douce, bonne, tendre...

L'autre soir, il pensait à l'épouser, il se demandait si elle pourrait l'aimer; maintenant, il en est sûr; mais lui, l'aime-t-il vraiment ? Il n'a pas le

temps de se répondre à lui-même : Térésa revient et ce n'est plus Maria qu'il regarde, c'est Térésa, la femme de son ami, de son cousin, de son hôte qui l'a reçu si généreusement et lui donne si libéralement une confiante hospitalité... Elle est aussi jolie que Maria. Et brusquement, don Juan se sent repris par les mêmes pensées troubles ; les mêmes images impudiques dansent devant ses yeux...

Il prend congé des deux femmes brusquement, il saute à cheval et il s'enfuit. Hier encore il était heureux; aujourd'hui, il ressent en son cœur une impression de vide désespérée ; pourquoi ? La présence de ces deux femmes... mais elles doivent être sacrées pour lui !...

Alors, il n'a qu'une chose à faire, partir, s'éloigner, sans même les revoir. Il va rentrer dans la maison qu'elles ont mise à sa disposition ; il va y passer la nuit ; demain matin, il trouvera une raison; il leur écrira une lettre d'excuses et de remerciements; puis il montera à cheval et s'en ira droit devant lui.

En effet, le lendemain, don Juan écrivit une lettre où la tendresse familiale prenait parfois le ton de la passion voilée ; il glissa la lettre dans son pourpoint, monta à cheval et une heure après... il était assis en face de Térésa et de Maria.

Don Juan vient tous les jours voir ses cousines; il ne pense plus à partir ; il n'essaye même plus de lutter contre l'ardeur qui l'entraîne vers elles ;

des images impudiques dansent toujours devant ses yeux, mais il ne les chasse pas, il les retient, il s'y complait; il pense à Béatrice et à Lucrézia, il les revoit nues, il les sent dans ses bras et tout en se remémorant ces douces et enivrantes sensations, il regarde ses cousines; peu à peu, la substitution se fait; il les imagine telles qu'il a tenu les deux sœurs; ce sont elles qu'il embrasse avec l'exaltation du désir encor non satisfait, ce sont elles qu'il serre dans ses bras et qui vont succomber sous ses caresses...

Laquelle ? Mais, toutes les deux... Comme la première fois...

Don Juan ne chasse plus ces pensées, comme les premiers jours, mais il s'en délecte comme d'un fruit défendu.

Parfois cependant, une telle chaleur le monte, ses regards se font si lascifs qu'il a peur de se trahir et il s'éloigne un moment; mais il revient vite retrouver auprès d'elles l'excitation amoureuse dans laquelle il se complait.

Un jour, comme il arrivait, don Juan vit un jeune homme auprès de Maria. Comme elle le vit venir, elle dit adieu au jeune homme, le congédia et s'élança vers Juan.

Il lui demanda sans sourire :

— Qui est ce jeune homme ?

— Dionis Ortal, un voisin.

— Que te veut-il ?

— Il venait me demander la première danse demain à la fête du village voisin.

— Tu la lui as promise ?

— Je lui ai promis la seconde.

— Merci, dit don Juan.

— Tu acceptes donc la première, s'écria Maria avec un grand élan de joie ?

Don Juan ne répondit pas à la question et continua :

— Il me semble qu'il s'empressait auprès de toi ?

— Il m'aime et il voudrait m'épouser.

— Et toi, veux-tu l'épouser ?

— Jamais, dit Maria avec force en le regardant.

Térésa s'approchait d'eux. Il venait d'échanger quelques paroles affectueuses, plus qu'affectueuses, avec Maria; alors, il se montra aimable avec Térésa; il fit l'empressé auprès d'elle et quand il partit, il lui serra la main un peu trop fort.

Le lendemain, en allant au village en fête, il se perdit et erra longtemps dans les bois. Lorsqu'il arriva, il y avait déjà deux heures que flûtes, hautbois et musettes accompagnées de tambourins et de castagnettes faisaient danser les villageois des alentours.

Maria dansait avec Ortal une manchega qui n'est que grâce et vivacité, et n'a pas les poses cambrées et l'expression voluptueuse du fandango. On l'admirait et Ortal partageait son succès.

Don Juan arrivait à ce moment-là, furieux d'être en retard, mécontent de lui-même et tout prêt par conséquent à rejeter sa mauvaise humeur

sur les autres; il en veut à Maria de ne pas l'avoir attendu, il est jaloux du succès d'Ortal et se promet bien de lui chercher querelle.

Bientôt, il sent le ridicule et l'injustice de ce projet; mais sa mauvaise humeur ne tombe pas.

La danse terminée, Maria vint rejoindre Térésa; elle voit don Juan qui s'approche et va vers lui :

— Pourquoi viens-tu si tard ?

— Je vois que tu n'as pas perdu ton temps, répond-il sèchement.

— Ce n'est pas ma faute... Tu ne venais pas... Ortal m'a priée... Tu sais bien que je lui avais promis...

— ... la seconde.

— ... mais tu ne venais toujours pas... alors, j'ai fini par accepter pour ne pas le fâcher...

— Tu as bien fait de ne pas le fâcher.

Il se retourna ostensiblement et causa avec Térésa.

On joua une zambra.

Don Juan invita Térésa.

— Non, dit-elle, je ne danse pas quand mon mari n'est pas là. Faites danser Maria.

— Elle a besoin de repos, dit Juan, je ne veux pas abuser...

— Mais je ne suis pas fatiguée, protesta Maria, d'ailleurs la zambra n'est pas pénible.

Elle regardait Juan en souriant pour cacher son chagrin. Mais au lieu de s'attendrir, Juan se raidit; les natures orgueilleuses ne veulent jamais reculer et se portent facilement aux extrémités ; Juan sentait ses torts et pour ne pas les avouer, il

les aggrave ; faisant allusion à Ortal, il dit à Maria :

— Tu oublies que tu es invitée.

— Cela ne fait rien; il a pris ton tour, tu prendras le sien.

Juan répondit d'un ton trop sec :

— Je n'aime pas qu'on prenne ma place et je ne veux prendre la place de personne. Je ne danserai pas.

Téresa lui lança un regard sévère et Maria, à demi suffoquée, retenait mal son envie de pleurer.

Ortal vint rappeler à Maria son engagement :

— Excusez-moi, dit-elle, je suis très fatiguée, je ne danserai plus.

Le jeune homme s'éloigna. Maria fermait les yeux, prête à tomber.

— Donne-moi le bras, dit Térésa, et partons.

Juan les suivait :

— Je vais vous accompagner.

— C'est inutile, dit à son tour sèchement Térésa, les fermiers sont ici, ils vont nous reconduire.

Juan resta sur place; mais avant de s'éloigner, Maria eut la pensée et la force de se retourner :

— A demain, lui dit-elle.

— A demain, répondit-il.

Il les regarda partir; tant d'angélique douceur l'avait désarmé; il était furieux, désolé de l'avoir chagrinée, mécontent de lui, ne sachant à quoi attribuer sa colère, s'en prenant à tout le monde, à ces gens qui dansaient, à cette musique qui l'agaçait, à cet Ortal qui l'avait fait danser, elle, et qui

l'aimait ; il se crut jaloux et par conséquent amoureux.

Le lendemain, il accourt pour se jeter aux pieds de Maria, lui demander pardon et lui jurer une tendresse éternelle.

Il arrive à la maison de campagne et rencontre Térésa.

— Où est Maria ?

— Elle dort.

— Elle est malade ?

— Elle l'était tout à l'heure. Je l'ai obligée à se coucher; le repos lui fera du bien.

— Pauvre Maria, c'est ma faute.

— Je le crois, dit ironiquement Térésa.

— Eveillez-la.

— Pourquoi ?

— Je veux lui parler ; mes paroles lui feront du bien.

— Ça n'est pas sûr ; mais asseyons-nous plutôt et causons sérieusement ; j'ai beaucoup d'affection pour Maria et j'en ai la garde; excusez ma franchise et ma fermeté, mais je n'ai que trop attendu : Maria vous aime.

— Vous croyez ?...

— J'en suis sûre. Vous le savez maintenant : c'est un secret confié à votre loyauté.

Don Juan ne répondit pas et après un silence, Térésa continua :

— Elle vous aime. Est-ce un bonheur, est-ce un malheur ? Votre conduite en décidera, mais il faut prendre un parti.

Don Juan ne répondait toujours pas.

— Maria a beaucoup souffert depuis hier, par votre faute; vous vous êtes montré jaloux, injuste, cruel; il n'y a qu'une raison qui peut, sinon excuser, du moins expliquer votre conduite : l'aimez-vous ?

— Vous ne pouvez pas douter de mon affection pour elle.

— Pas de faux-fuyants; répondez franchement comme je vous parle : l'aimez-vous ?

— Franchement, je n'en sais rien. ?

— Comment ! Que dites-vous ?

— La vérité. Je n'en sais rien; un jour, je crois que oui, le lendemain, je crois que non. Je doute.

— C'est étrange, dit Térésa; mais il y a un point sur lequel vous devez être fixé : voulez-vous l'épouser ?

Don Juan ne répond pas. Térésa le regarde sévèrement; elle se lève et veut s'éloigner :

— C'est indigne, dit-elle...

Mais don Juan la prend par la main et la force à se rasseoir :

— Ecoutez-moi, dit-il; je vais vous ouvrir mon âme; peut-être y verrez-vous plus clair que moi : c'est un tumulte terrible, une cohue de sentiments et d'idées contraires ; espérances, craintes, désirs, tout se heurte en une agitation incessante; c'est un chaos; je suis plein de contradictions; je m'y trouble et je m'y perds moi-même. Plus je réfléchis et moins je comprends. Hier, je me promettais une journée de bonheur; pour un rien je me fâche; je suis injuste et ridicule et je fais de

la peine à Maria. A peine m'aviez-vous quitté, j'avais honte de ma folie et je me repentais de ma méchanceté... Aujourd'hui, j'accours pour tout réparer; je voulais lui demander pardon et vous demander sa main. Vous me l'offrez et votre offre m'épouvante... Et pourtant, je l'aime : tendresse et dévouement. Je donnerais mon sang pour elle. J'ai du plaisir à la voir, j'ai besoin de la voir; sans elle et sans vous l'existence me semblerait vide... Vivre près de vous, avec vous, toujours, ce serait le bonheur... Je suis heureux ici, complètement heureux... Cependant, ce mot de mariage que je m'étais cent fois répété à moi-même, prononcé par vous, m'a fait frémir... Il m'a semblé entendre retomber sur moi la porte d'une prison... Il m'a semblé que je disais adieu à tout, à mes parents, à mes montagnes, à mes domaines, à tout ce que je n'ai pas vu, à tout ce que j'ignore... Il m'a semblé que s'éteignait en moi toute flamme, tout pouvoir d'aimer... Vous me croyez ?

Il y eut un silence :

— Quel homme êtes-vous donc, murmura Térésa ?

— Je vous l'ai dit : contradictions étranges, exaltation ardente et qui tombe aussitôt et se change en inquiétude désolée... une indépendance farouche, et, devant une femme, ce sentiment étrange, cette fièvre, ce désir éperdu... et cette lassitude subite qui me laisse désemparé, désespéré devant le mal que je fais et sans courage pour le réparer...

Et il posait sur Térésa un regard où brillait ce

désir éperdu dont il parlait; alors, exalté, hors de lui, Juan se lève et marche à grands pas.

Un peu calmé, il revient s'asseoir auprès de la jeune femme; il lui prend la main avec une ardente vivacité :

— Quel parti prendre ? Ordonnez, j'obéirai.

Elle dégagea brusquement sa main :

— Moi, se récria-t-elle ! Prendre une responsabilité aussi lourde, y pensez-vous ! Je n'ai aucun droit. C'est bien assez d'avoir à veiller sur Maria !

— Eh bien, décidez pour elle et vous aurez décidé pour moi.

— Je n'entends rien aux passions, dit Térésa; mais il me semble que vous n'avez pas d'amour pour elle. Si vous aviez de l'amour, vous ne penseriez qu'à elle.

Don Juan ne répondait pas.

— Je crois donc, poursuivit Térésa, qu'il serait imprudent de vous marier...

— Je le crois...

— ... Ou tout au moins de vous marier maintenant : vous êtes jeunes tous les deux, vous pouvez attendre. Consultez votre cœur, sondez votre pensée, tâchez d'y voir clair en vous-même, essayez la vie... Et, plus tard, dans un an, dans deux ans, si vous vous sentez sûr de vous-même, revenez et mariez-vous. Jusque là, pas d'engagement. Laissez à Maria sa liberté et gardez la vôtre. Pas d'engagement, sinon il faut le tenir. Gardez-vous d'une promesse que vous pourriez regretter ou oublier. Vos paroles m'ont effrayée. Un homme comme vous marié contre son goût, ce serait terrible.

— Ah ! s'écria Juan, j'ai assez de tendresse pour Maria pour me sacrifier à son bonheur; mais serait-elle heureuse ? Elle devinerait le sacrifice et en souffrirait plus que moi. D'ailleurs, puis-je répondre de mon cœur ? S'il s'y levait un autre amour véritable, violent, implacable, j'oublierais tout, je briserais tout...

— Il faut partir.

Elle haletait; son cœur battait violemment et elle détournait son regard de Juan.

— Partir ? s'écria-t-il avec douleur.

— Sur-le-champ... Nous sommes coupables : vous, de légèreté, et moi, d'imprudence. N'aggravons pas nos fautes. Mon devoir et votre honneur l'exigent.

Elle tournait la tête pour cacher sa rougeur et son trouble.

— Quoi ! protesta Juan, tout de suite, sans la revoir, sans lui dire adieu !...

— Sa tranquillité n'est que trop compromise. Epargnez-lui le déchirement des adieux...

Mais Maria se dressait devant eux. Absorbés, troublés par leurs propres sentiments, ils ne l'avaient pas entendue. Elle s'avança vers Juan et lui prit la main :

— Reste, dit-elle simplement.

Elle était très calme. Le chagrin et l'insomnie lui avaient fait perdre ses fraîches couleurs; et ses yeux portaient encore la trace des larmes. Elle était ainsi sinon plus jolie, du moins plus touchante.

— Reste, répéta-t-elle. J'ai tout entendu. Je vous remercie tous les deux. Je suis heureuse de la

présence de Juan et je n'en demande pas davantage.

— Puis-je rester, demanda Juan ?

— Non, dit Térésa qui se remettait peu à peu de son trouble, et, s'adressant à Maria : je dois veiller sur toi, sur ton avenir.

Mais Maria se jeta sur elle et l'embrassa tendrement :

— Allons, ne fais pas la méchante. S'il doit revenir, pourquoi ne resterait-il pas encore un peu... et s'il ne doit pas revenir, pourquoi abréger les derniers moments ! Qu'il reste... et allons nous mettre à table.

Elle eut un sourire qui brilla dans son visage pâle comme un rayon de soleil entre les nuées agitées de mars.

Don Juan était enchanté; Térésa était tout à la fois contente et navrée. Quant à Maria, elle essaya d'animer le repas par une vivacité inaccoutumée; sa joie, d'ordinaire calme et douce, se faisait exubérante; mais on la sentait voulue et artificielle; puis elle avait des minutes de mélancolie comme si elle eût deviné que c'était là son dernier jour de bonheur.

Après le dîner, on s'en fut au verger, à l'ombre. Juan s'assit aux pieds des deux femmes, dont l'une excitait son ardeur et l'autre sa tendresse. Sa passion et sa conscience le déchiraient. Il eût voulu lire dans le cœur de Térésa pour renoncer à l'espérance ou oser avec témérité, et choisir entre la sagesse et l'audace; mais il ne trouvait ni encouragement en elle, ni résolution en lui.

Cependant, quand leurs regards se rencontraient une rougeur subite empourprait le visage de la jeune femme et elle détournait les yeux avec une précipitation qui aurait dû trahir son trouble et son inquiétude.

Maria était plus calme, au moins en apparence ; elle regardait Juan et, quand il tournait les yeux vers elle, son visage angélique prenait une expression de douceur et de sérénité.

CHAPITRE VI.

Le hasard se chargea de décider pour don Juan. Le hasard ou le dieu de l'amour. Une promenade favorable, un orage complice, un humble et providentiel refuge. Faut-il s'en aller quand une femme vous ordonne de partir ? Ses remords doivent-ils être un obstacle aux désirs amoureux et audacieux d'un jeune amant ? Faux départ ; retour imprévu et victorieux.

Trois jours passèrent et il semblait que le calme était revenu. Juan venait passer les après-midi comme d'habitude avec ses cousines. Il les trouvait dans le verger, assises à l'ombre et s'asseyait auprès d'elles. Cependant, on sentait par instants une certaine gêne dans l'air. Elle se manifestait surtout entre don Juan et Térésa comme une suite, un prolongement de leur conversation mouvementée de l'autre jour. Et, chose curieuse, c'était Maria, qui aurait dû pourtant être plus meurtrie que les deux autres, qui gardait un calme souriant et essayait de l'étendre sur eux.

Ce jour-là, elles avaient demandé à Juan d'arriver plus tôt; il s'agissait de faire une longue promenade.

Il y avait, à trois heures de marche environ, une vieille chapelle consacrée à une sainte qu'elles voulaient prier; la route était agréable, le site pittoresque, la Sainte puissante; elles se mettraient sous sa protection; un pèlerinage qui serait une bonne promenade.

Don Juan trouva ses cousines prêtes à partir; il mit son cheval à l'écurie et tous les trois partirent à pied.

La promenade fut en effet charmante; le temps était beau, agréable, malgré une chaleur un peu lourde. Térésa marchait d'un bon pas régulier; mais Juan et Maria jouaient comme deux enfants, courant, se poursuivant, cueillant des fleurs, revenant sur leur pas, s'asseyant à l'ombre pour attendre Térésa qui allait toujours de son pas égal et qu'ils avaient devancée.

Cependant, la chaleur se faisait plus accablante, le ciel prenait des teintes plombées qui n'étaient pas rassurantes; les deux jeunes gens ne s'en apercevaient pas, mais Térésa commençait à être inquiète et un mécontentement monta en elle, d'autant plus lourd et agaçant qu'elle ne pouvait en charger personne.

On était trop loin pour retourner; on arrivait sur une hauteur; il n'y avait qu'à descendre, franchir cette vallée étroite au fond de laquelle coulait un ruisseau, et la chapelle, but du pèlerinage, se dressait sur la hauteur voisine.

Juan et Maria s'étaient assis sous un chêne et attendaient Téresa. Deux ramiers roucoulaient dans les branches; un peu plus loin, une bergère chantait une vieille chanson mélancolique et troublante.

Téresa rejoignait les jeunes gens et s'asseyait un moment auprès d'eux; ils écoutaient en silence; et ce roucoulement plaintif et cette chanson nostalgique et lointaine faisaient monter en eux une émotion, un attendrissement langoureux.

Brusquement, le tonnerre au loin roula; le ciel s'obscurcit et un coup de vent passa, soulevant la poussière du chemin, balayant quelques feuilles et secouant l'arbre d'où les ramiers s'envolèrent.

— Nous allons avoir de l'orage, dit Téresa.

— J'en ai peur, dit Juan; peut-être serait-il prudent de chercher un refuge plus sûr que cet arbre.

Il se leva et tendit la main à ses cousines pour les aider à se lever; ils allaient quitter le couvert de l'arbre et atteindre au plus vite la chapelle, quand la pluie se mit à tomber, soudaine, drue, une averse diluvienne.

Au lieu de partir, ils se réfugièrent au contraire au plus épais du feuillage; Juan regardait la pluie tomber; Maria restait calme; mais Téresa s'impatientait et s'inquiétait.

La pluie dura pendant une demi-heure, puis elle cessa; elle n'avait pas transpercé le feuillage touffu et les voyageurs n'étaient que peu mouillés :

— Ça ne sera rien, c'était pour nous faire peur, dit Juan.

Cependant l'air reste brûlant malgré la pluie et le ciel ne se dégage pas.

— Il serait plus prudent de rentrer, observe Térésa.

Mais les jeunes gens font remarquer qu'ils touchent au but; si par hasard l'orage reprenait, ils n'auraient pas le temps de rentrer et seraient surpris en pleine campagne; et s'il ne reprend pas, ils rentreront une heure plus tard; ce n'est pas une affaire.

Deux amoureux passèrent en courant, enveloppés tous les deux dans le même manteau ruisselant.

— Ils n'ont pas trouvé d'abri, dit Maria, pauvres petits !

— Ils ne sont pas à plaindre, dit Juan d'un drôle de ton, ils s'aiment.

Maria le regarda; mais Juan se tournait déjà vers Térésa et lui tendait la main pour l'aider à descendre. La pente était assez raide et rendue glissante par la pluie. Mais Térésa, avec un mouvement d'humeur refusa d'aide de Juan.

— Je descendrai bien toute seule, dit-elle.

Elle descendit en se tenant aux branches des arbustes qui bordaient le sentier. Juan avait rejoint Maria :

— Je trouve Térésa singulière aujourd'hui, dit la jeune fille.

— Non, je ne trouve pas, répondit Juan d'un ton indifférent.

Mais il tressaillit.

Ils arrivèrent au bas du côteau devant le ruisseau qu'il fallait franchir avant de grimper l'autre

versant. D'habitude on le franchissait en posant le pied sur deux grosses pierres qui émergeaient de l'eau; mais cette pluie subite avait submergé les pierres et singulièrement grossi et élargi le ruisseau. Ils s'arrêtèrent tous les trois et le regardèrent une minute.

— Je l'avais bien dit, fit Téréssa, nous aurions mieux fait de retourner.

Elle s'impatientait.

— Mais non, répliqua Juan, ce n'est rien. Vous allez voir.

En quelques mouvements rapides, il s'était déchaussé, et se tournant vers Maria qui était plus près de lui, il l'enleva dans ses bras et entra dans l'eau.

— Tu vas te mouiller, lui disait-elle d'une voix attendrie.

Et elle s'abandonnait avec délices aux bras vigoureux qui l'emportaient, qui la berçaient; et elle fermait les yeux pour mieux savourer son bonheur. Lorsqu'il la déposa sur l'autre rive, il lui sembla qu'elle venait de faire un voyage enchanté, ineffable, mais bien court. D'un élan spontané, irréfléchi et irrésistible, elle se jeta au cou de Juan et l'embrassa :

— Que tu es bon !...

Il lui rendit son baiser et le multiplia avec ardeur ; elle eut honte alors de son mouvement, mais ne le regretta pas ; elle prenait pour de l'amour ce qui n'était que la surprise de l'occasion ; et comme les larmes lui venaient aux yeux,

elle baissa la tête, pliant sous son bonheur comme une fleur sous la rosée.

Cependant don Juan qui se reprochait déjà cette faiblesse, repassait l'eau pour prendre Téréşa; mais elle lui cria :

— Ce n'est pas la peine, je passerai bien seule...

Elle cherchait un passage et ne le trouvait pas. Juan qui avait repassé quand même s'approchait d'elle et lui tendait les bras.

— Non, je veux passer seule.

— Croyez-vous que je ne sois pas assez fort? Laissez-moi vous prendre.

— Non, je veux passer seule.

— Vous allez vous mouiller.

— Tant pis.

Elle cherchait toujours son passage et ne le trouvait pas.

— Il faut pourtant vous décider, disait Juan ; vous ne pouvez pas attendre la nuit chacune d'un côté du ruisseau et moi au milieu. Maria n'y a pas fait tant de façons...

Ne trouvant pas plus haut, elle redescendait sans répondre. Juan s'approcha encore plus d'elle :

— Donnez-moi au moins la main...

Brusquement il la saisit, l'enlève de force et l'emporte; il entre dans le ruisseau : la résistance n'est plus possible. Il fait semblant d'avancer difficilement pour aller plus lentement et savourer plus longtemps le plaisir de sentir cette femme palpiter dans ses bras, et de presser sur sa poitrine son précieux fardeau...

Il la dépose enfin sur l'autre bord auprès de Maria un peu froissée.

— Merci, dit-elle sèchement.

Et pendant qu'elle se rajuste et se secoue, Juan prend le bras de Maria et commence à monter le côteau au sommet duquel se trouve la chapelle.

— Décidément, dit la jeune fille, Téresa a dans l'esprit quelque chose que je ne comprends pas; jamais elle n'est ainsi nerveuse et impatiente.

Don Juan tourne la tête pour cacher un sourire de peur qu'elle devine ce qu'il pouvait y avoir dans ce sourire de désirs ambigus, d'espoirs encore inavoués. Cette promenade les servait d'une façon inespérée quoiqu'encore incertaine et cet orage surtout était providentiel : tous les incidents, tous les embarras, tous les contre-temps, tout ce qui dérange le cours régulier des choses est propice aux aventures. Aussi, c'est avec joie qu'il s'apercevait que ce n'était pas fini ; le ciel, de plus en plus, devenait noir; de nouveau le tonnerre roulait au loin et le vent soufflait par brusques rafales.

Ils pressèrent le pas; Maria s'appuyait langoureusement au bras de Juan; Téresa suivait à quelques pas, regrettant de plus en plus d'être partie; mais que pouvaient des regrets contre le feu du ciel !

Ils arrivèrent dans la petite chapelle ; c'était un étroit réduit où ils purent tout juste se réfugier tous les trois; les deux femmes s'agenouillèrent devant la Sainte ; et Juan, derrière elles, suivait de l'œil et voluptueusement comparaît la ligne

harmonieuse qui dessinait leurs épaules, s'infléchissait à leur taille et marquait l'épanouissement des hanches accentué encore par leur attitude ; il compare la splendeur de leurs chevelures et la luminosité ambrée de leurs nuques où tremblent de petites boucles folles...

Elles adressent à la Sainte des prières...

Qui pourra jamais savoir quels souhaits, quels désirs, quelles ardeurs, quels espoirs cachent ou contiennent les prières que les femmes adressent à Dieu et aux Saintes !

Juan les regardait; par instants, un frisson serrait leurs épaules et creusait leur échine...

Et lui, priait-il ? Auprès de ces deux femmes qui exerçaient sur lui un attrait si différent, mais également ardent, s'adressait-il à la providence céleste ou aux puissances infernales ?

Elles se relevèrent ; il aurait fallu repartir; mais le tonnerre qui n'avait cessé de rouler au loin s'était rapproché; des nuées sombres et basses traînaient dans le ciel et la pluie recommençait à tomber.

Un silence plana, lourd comme l'air de ce soir d'orage.

Térésa s'impatientait et le marquait par instants ; Maria était navrée de voir sa cousine dans cet état; mais, pour elle, l'aventure ne lui était pas particulièrement désagréable ; quant à don Juan il s'en félicitait dans le secret de son cœur.

Il essaya de causer, de plaisanter pour chasser

l'espèce de gêne qui s'établissait ; mais sa voix sonnait faux et tombait dans le vide.

Le temps passait ; la pluie tombait toujours, se calmant par instants, puis reprenant avec plus de violence ; les coups de tonnerre se succédaient et les éclairs rayaient les nuages de clartés fugitives : les deux femmes se signaient. Elles n'avaient pas peur ; elles étaient sous la protection de la Sainte; mais le soir tombait; la nuit allait être là; la situation devenait embarrassante ; il devenait impossible de rentrer et ils ne pouvaient tout de même pas passer la nuit tous les trois debout ou même assis sur les dalles de cet étroit refuge.

Et le souper ? Ils se seraient bien passés de souper pour une fois; mais au moins pouvoir s'allonger ou s'asseoir ailleurs que sur la pierre. Don Juan sentit qu'il était de son devoir d'homme de se débrouiller, de trouver quelque chose, une solution, un moyen pour que ses cousines ne passent pas toute une nuit dans des conditions aussi pénibles.

Il profita d'une accalmie pour sortir et explorer les environs ; il aperçut un peu plus loin, une habitation : c'était le salut ; il y courut; hélas ! ce n'était qu'une humble masure ; il y trouva, dans l'unique pièce, deux pauvres vieux devant un feu misérable au-dessus duquel la femme accrochait une marmite; le parquet était de terre battue et il y avait au fond une alcove où l'on devinait une calamiteuse paillasse.

Juan inspectait l'abri et inventoriait les ressources qu'il pouvait offrir. Ce n'était pas riche. Il

exposa leur situation aux deux vieux et leur demanda ce qu'ils pouvaient faire pour les faire dîner et leur donner à coucher. Pour le dîner, il obtint du pain et des œufs ; pour coucher, c'était plus difficile; ils n'avaient là que leur paillasse ; Juan fit un geste pour la refuser avant même qu'ils l'aient offerte ; mais il y avait à côté une espèce de grange, un hangar fermé, quatre murs et le toit, qui était plein de foin et de paille. Ce n'était pas un palais ; mais c'était inespéré ; on allait pouvoir se mettre à l'abri et se reposer, allongé sur la paille.

Juan se fit prêter une vieille couverture, annonça qu'il allait revenir avec deux dames, et s'en fut retrouver ses cousines. Il leur expliqua la chose; il n'y avait pas à choisir; il les prit chacune par un bras; elles étendirent la couverture sur leurs épaules et ils coururent vers l'abri providentiel.

Fallait-il faire la grimace devant ce manque de confort et même de propreté; ou ne valait-il pas mieux faire contre infortune bon cœur. Ils acceptèrent du pain, ils firent cuire des œufs et les jeunes gens dînèrent ; Juan surtout qui n'avait aucune raison d'être inquiet ou mécontent; mais Térésa grignota du bout des dents ; elle avait l'estomac serré, comme le cœur.

Ils restèrent assez longtemps assis autour du feu; la journée avait été accablante ; mais cette pluie diluvienne avait rafraîchi l'air; la nuit était venue, très sombre; par instant, on aurait dit que l'orage se calmait ; le tonnerre s'apaisait et la

pluie diminuait d'intensité ou même cessait tout à fait ; mais, après quelques minutes de ce calme trompeur, il reprenait avec plus de violence.

Maria et Térésa étaient assises sur de misérables chaises de bois et Juan sur un fagot qu'il avait approché.

— Nous n'allons pas passer la nuit ainsi, dit Térésa, nous serons encore mieux allongés dans la paille; et puis, il faut laisser ces braves gens se coucher.

Pour quelques instants, la pluie avait cessé ; dehors, les ténèbres étaient si complètes qu'on n'y voyait pas à deux pas; il fallut que le vieux les prit par la main pour les conduire à la grange. Elle était pleine de paille; il n'y avait qu'à faire quelques pas dans l'obscurité et à se laisser tomber; le vieux poussa la porte ; elles entrèrent ; Térésa obliqua d'un côté, Maria de l'autre; elles s'allongèrent sur la paille; se retournèrent un peu à droite, à gauche comme pour faire leur place.

— Quelle aventure, dit Térésa.

— Encore heureux d'avoir trouvé ceci, répondit Maria.

Elles ne parlèrent pas davantage : Térésa était agacée, nerveuse et Maria le comprenait.

Don Juan n'était pas rentré :

— J'ai le sang à la tête, avait-il déclaré à la porte; je vais rester un peu dehors, l'air me fera du bien.

Ses yeux se faisaient peu à peu à l'obscurité ; mais c'est en lui-même qu'il n'y voyait pas clair et n'arrivait pas à comprendre les égarements de

sa passion. Térésa, Maria : n'était-il pas ridicule entre ces deux femmes ? Laquelle fallait-il tenter de séduire ? La première en abusant de sa confiance, ou la seconde en surprenant son innocence ? N'était-ce pas audacieux, insensé, criminel ? Et après ? Etait-ce sa faute si son sang bouillonnait dans ses veines, si sa tête et son cœur éclataient du désir fou que leur présence allumait en lui; était-ce sa faute si elles étaient jeunes, jolies, désirables et s'il avait vingt ans ! Etait-ce sa faute, si, dans son trouble, il ne pouvait pas arriver à démêler laquelle il préférait, quitte à les désirer toutes les deux ?

La pluie recommençait à tomber, si fine et si menue d'abord que don Juan, tout au feu de sa passion ne la sentit pas; il marchait, allant assez loin, puis revenait; tout d'un coup, il frissonna; la pluie redoublait; ses vêtements étaient mouillés; il s'approcha de la grange; à la porte, il hésita, mais pas longtemps; qu'avait-il à gagner à se faire tremper ? Rien, sinon un refroidissement.

Il poussa la porte et entra; l'obscurité était complète; sans bruit, les mains en avant, il marcha jusqu'à la masse de paille, s'y laissa tomber et ne bougea plus.

La chaleur le ramine bientôt; ses ardeurs le reprennent, son agitation recommence, son audace revient. Il écoute; dans le silence, il perçoit deux respirations : l'une calme et régulière; l'autre inégale et oppressée; l'une dort, l'autre ne dort pas.

Juan ne se contient plus; son cœur bat tumul-

tueusement, ses oreilles bourdonnent; devant ses yeux passent des éclairs comme ceux qui zèbrent les nues, ses sens s'embrasent. Il rampe doucement, vers la gauche, vers la droite, vers laquelle, il ne sait pas... il rampe...

— Si c'est Maria, pensa-t-il, je l'épouserai... Si c'est Térésa...

Il n'alla pas au bout de sa pensée; sa main venait de rencontrer une autre main, une main tremblante, brûlante comme la sienne, et qui se retira vivement.

— Térésa ?... Maria ?...

L'orage avait repris avec plus de fureur; la pluie crépitait, le vent sifflait entre les tuiles du toit et les coups de tonnerre ébranlaient la grange. Et cependant, il y régnait une atmosphère, une chaleur qui se dégagait de ces corps fiévreux allongés dans la paille, lourde, énervante, sensuelle.

Don Juan glissa un peu plus de ce côté; cette fois, il toucha la femme.

— Térésa ?... Maria ?...

Elle avait eu un mouvement de recul; mais il l'avait saisie et la maintenait; le feu de la passion le brûlait et rien ne l'aurait arrêté maintenant. Dans l'obscurité, il ne dirigeait pas ses mouvements et il allait à tâtons; sa main passa sur la poitrine et rencontra un sein qui palpitait; il ne la retira pas, mais au contraire, il l'emprisonna, il le pressa doucement comme pour éveiller le désir et le sentit se gonfler sous les doigts qui le caressaient.

La femme essayait de se dégager, de s'éloigner,

de se soustraire à l'étreinte qu'elle sentait venir; elle invoqua la Sainte voisine; mais sa protection ne fut sans doute pas assez prompte; Juan, non seulement la maintenait, mais s'approchait de plus en plus; leurs visages se touchaient; leurs haleines confondues, les lèvres de Juan trouvèrent les lèvres de la femme et les emprisonnèrent ; elle eut un sursaut; elle se raidit; mais, glissant encore un peu, il pesa sur elle de tout son corps; elle eut un long soupir, profond mais presque silencieux, et elle se détendit tout d'un coup comme si ce baiser furieux l'avait vidée de force et de volonté, comme si elle acceptait d'être vaincue.

Juan eut un ricanement de triomphe aussi silencieux que le soupir de la femme; et lentement, sans hâte fâcheuse, sans brusquerie maladroite, mais avec une fermeté qui interdisait à la femme tout espoir de lui échapper, d'une main à la fois douce et assurée, il organisa sa victoire.

Enfin, il en tenait une; il en tenait une et il s'imaginait que c'était l'autre; et ainsi, il les serrait toutes les deux contre lui : double victoire.

Il sentait contre sa chair sa chair palpitante.

Enfin ! Y avait-il assez longtemps qu'il était énervé par la présence continuelle de ces deux femmes auprès de lui, par son double désir qui allait de l'une à l'autre sans savoir à laquelle se fixer ! Enfin, il les tient ; il en tient une et c'est comme s'il les tenait toutes les deux.

Béatrice, Lucrézia... Non, Térésa, Maria... Il n'en est plus aux vaines images et aux comparai-

sons douteuses et incertaines. Ces désirs, ces images sont une réalité; il les touche, il est leur maître et il y cherche une double volupté que les circonstances rendent plus intense et plus perverse.

Il serre plus étroitement la femme qu'il tient et il pense que l'autre est là, tout à côté; il l'entend respirer; il la toucherait peut-être s'il allongeait la main. Elle ne cherche plus à se dérober; elle ne le repousse plus; au contraire, elle se serre contre lui, elle soupire, elle accepte les caresses, elle les lui rend avec une âpreté rageuse et passionnée où se mêlent l'amertume et la jouissance de la défaite.

Maria se réveilla la première; elle se secoua et ouvrit la porte; le grand jour entra; elle fit quelques pas dehors et battit des mains : l'orage était passé; un soleil radieux brillait sur la campagne rafraîchie.

Juan et Térésa sortirent derrière elle; Juan gardait un visage impassible; fallait-il y laisser paraître la joie du triomphe ou la peur de reproches véhéments ?

Térésa était pâle; Maria courut l'embrasser et le lui fit remarquer :

— J'ai bien mal reposé, dit-elle.

Les vieux leur donnèrent une tranche de pain et une tasse de lait de chèvre. Ils leur laissèrent quelques pièces et repartirent. Maria ressentait en son cœur l'allégresse de la nature; elle chantait, elle sautait en marchant. Quand on touchait

les arbres, il en tombait des gouttes de pluie; cela la faisait rire.

Des paysans étaient passés avant eux et avaient mis une planche au-dessus du ruisseau ; ils passèrent près du chêne où ils s'étaient abrités ; la foudre l'avait frappé; de grosses branches pendaient.

Téréssa marchait seule, d'un pas régulier et rapide; on aurait dit que la joie de Maria lui faisait mal; Juan et elle évitaient de se regarder; elle marchait droit devant elle, sans prendre garde aux cailloux du chemin, comme si elle n'avait rien vu, rien senti.

Elle ne dit pas un mot tout le long du chemin.

Lorsqu'on arriva, elle monta dans sa chambre et tomba dans un fauteuil où elle resta, immobile, les yeux secs et fixes comme si elle regardait l'avenir.

Maria vint la chercher; elle dit qu'elle était malade et ne voulut pas descendre. Maria et don Juan déjeunèrent seuls, assez tristes ; lui, restait désemparé.

Il voulut dire au revoir à Térésa avant de partir; elle lui fit dire qu'elle reposait et qu'elle le verrait le lendemain.

Don Juan partit de bonne heure. Une bonne nuit dissipa les brumes de son âme; il est joyeux à son habitude; il déjeune; il monte à cheval pour venir voir ses cousines; il est fier, superbe, triomphant.

Un peu avant d'arriver, il trouve Térésa au bord du chemin, à l'ombre d'un bosquet; elle

s'est échappée et s'est avancée jusque là pour lui parler sans crainte de surprise. Il saute de cheval et court à elle; il veut l'embrasser, mais elle le repousse; il veut parler, mais elle l'interrompt :

— Nous avons commis une action vile, honteuse, indigne, sans excuse, du moins pour moi; le démon des mauvaises passions a soufflé dans mon âme une ivresse empoisonnée; j'ai abdiqué l'estime de moi-même. Toute ma vie sera employée à pleurer mon crime d'un moment. Que Dieu me pardonne ! Moi, je ne me pardonnerai jamais. J'étais tranquille, heureuse, j'aimais mon mari de toute mon âme, de toute ma raison; nous n'avons aucune excuse...

— L'amour...

— Ne profanez pas le beau nom d'amour ! Mais les larmes et les plaintes sont inutiles. Il est temps de nous prouver à nous-mêmes la sincérité de nos remords : séparons-nous.

Don Juan est atterré :

— Nous séparer !

— Aujourd'hui même.

— Vous abandonner seule à ce désespoir dont je suis cause ! Non. Nos deux existences sont liées dans les regrets comme dans le bonheur.

— Il n'y a pas de bonheur pour nous.

— Il y en a dans l'amour.

— Nous ne nous aimons pas.

— Je vous aime, je vous le prouverai; ma vie est à vous; laissez-moi vous refaire une destinée. Fuyons.

— Fuir ! Après mon infamie, désoler encore mon mari ! Que me conseillez-vous ! Etes-vous donc mon ennemi ? Mais non, vous n'êtes qu'un insensé. Il vous reste deux devoirs à remplir : laissez-moi à mon expiation et rendez à Maria l'espérance de son amour. Ne tuez pas son bonheur comme vous avez tué le mien. Elle ne vit que par vous, vivez pour elle, je vous en supplie, je vous l'ordonne. Sauvez la seule victime de votre folie que vous puissiez encore sauver. Je ne vous parle pas d'un mariage prochain; je vous demande une promesse pour l'avenir. Eloignez-vous maintenant, mais en faisant espérer votre retour, et revenez. Revenez, épousez Maria et sans vous soucier ni de vous, ni de moi, tâchez de la rendre heureuse. A ces conditions, je ne vous maudirai pas; trouvez un prétexte et partez.

Térésa avait repris le chemin de la maison. Don Juan la suit, la tête basse, désolé, vaincu par cette volonté. Maria les voit venir et accourt, joyeuse.

— Je ne viens que pour te dire adieu, dit Juan, je pars.

— Tu pars, répond-elle en devenant blême ?

Devant cette désolation, Juan faiblit, hésite, sent défaillir son courage; mais un coup d'œil sévère de Térésa le rappelle à la réalité.

— Oui, je pars.

— Quand ?

— A l'instant.

Maria défaille; Térésa la soutient; Juan a les larmes aux yeux.

— Allons, enfants, dit Térésa avec un sourire, il ne faut pas vous désoler pour un moment de séparation.

Maria rouvre les yeux :

— Pourquoi s'en va-t-il ? Il n'est donc pas heureux avec nous ?

— Si, il est très heureux; mais il a reçu des lettres qui l'obligent à partir; il reviendra ; rassure-toi.

— Reviendras-tu, Juan ?

— Oui.

— Quand? reprend la pauvre enfant avide de promesses et d'espérance.

— Le plus tôt possible.

— Et pour longtemps ?

— Pour toujours, dit Térésa.

— Est-ce vrai ?

— Oui, pour toujours.

— Non! s'écrie avec un cri déchirant la pauvre jeune fille avertie par un sinistre pressentiment ; toujours, c'est trop ; il ne reviendra pas...

Elle fond en larmes; on cherche à la persuader, à la calmer; mais à toutes les promesses, à toutes les consolations, elle répond obstinément d'une voix coupée par les sanglots :

— Il ne reviendra pas... il ne reviendra pas...

Epuisée par la violence de son désespoir, elle tombe sans connaissance ; Juan veut lui porter secours.

— Non, dit Térésa en l'écartant avec une autorité invincible, non ; profitez de cette crise pour vous éloigner et finir cette scène doulou-

reuse. Partez, partez à l'instant et ne revenez que pour l'épouser.

Don Juan eut un moment d'hésitation ; une dernière fois il regarda Téresa, et Maria étendue sans mouvement.

— Puisque vous le voulez, fit-il avec un mouvement fataliste, adieu donc !...

Il sauta à cheval, piqua des deux et dans le bruit du galop de sa monture, n'entendit pas un cri déchirant qui le poursuivait :

— Juan !...

Lorsqu'il fut hors de vue, don Juan mit son cheval au pas. Cette allure convenait mieux à ses réflexions ; elles enfiévraient sa tête et se heurtaient en lui.

— ... que penser, que faire ! Tout est doute et contradiction. Ma raison lutte contre mon instinct et mon instinct résiste ; et il est le plus fort. Mes espérances aboutissent à des déceptions. Je fais ce que je ne veux pas; je veux ce que je ne fais pas. La volonté est une duperie; l'amour est incertain et changeant comme l'arc-en-ciel. Le désir s'allume et s'éteint à chaque pas comme un feu follet de l'esprit ; le bonheur flotte toujours plus loin dans les nuages de l'inconnu.

La Pandora, est-ce donc le bonheur ? Non. Béatrice, Lucrézia, est-ce le bonheur ? Non, pas davantage. Le bonheur et l'amour sont encore plus loin. Vais-je les trouver auprès de Maria, de Térésa ?... Hélas, mon cœur est aussi vide et aussi désespéré qu'auparavant... J'arrive dans

cette famille qui est la mienne; j'y trouve le calme, la vertu, une félicité pure et tranquille dont je puis prendre ma part... Et je n'y apporte que désordre, ruine, déshonneur. J'aime l'une, j'aime l'autre, je n'aime ni l'une ni l'autre. Je trompe, trompé moi-même et par moi-même ; ces deux femmes, mes deux cousines, la femme de mon hôte et la compagne de mon enfance, je les désole, je les brise l'une par la honte, l'autre par le malheur, toutes les deux par le désespoir...Suis-je donc méchant ? Non, certainement. Quelle est donc cette fatalité qui me pousse au mal... Suis-je maître de mes actions ? Non, ni moi, ni les autres... Térésa, femme loyale et sage, chrétienne fervente oublie tout, son mari et son Dieu... pour qui? pour un homme qu'elle n'aime même pas...

Don Juan ralentit encore l'allure de son cheval :

— Est-il bien vrai qu'elle ne m'aime pas ?... Si elle ne m'aimait pas, n'aurait-elle pas trouvé un moyen de m'échapper la nuit dernière, malgré la présence de Maria, à cause même de cette présence ; si elle ne m'aimait pas, aurait-elle si facilement subi mon étreinte? M'aurait-elle rendu mes caresses avec une ardeur presqu'égale à la mienne... Non; je lui ai d'abord imposé mes baisers; mais, rapidement, elle a été consentante; elle s'est abandonnée à la volupté avec une joie, elle l'a cherchée en se serrant contre moi avec un élan qui venait du cœur... Elle m'aime... Et moi, insensé, je m'éloigne d'elle...

Et le souvenir de cette nuit d'amour, le goût

des baisers de Térésa qu'il avait encore sur les lèvres troublaient son cœur et ses sens :

— Je m'éloigne parce qu'elle m'a chassé... Mais, stupide, c'est justement pour cela que je n'aurais pas dû partir Elle a peur de retomber dans la même faute ; mais cette peur et cette rechute doivent faire ma joie et mes délices...

Don Juan se souvint de son histoire avec la petite Rosa, la fille du jardinier, et de la leçon de son oncle Jorge : « Ne te sauve pas quand les femmes s'évanouissent ! » Il commençait à connaitre les incertitudes et les contradictions du cœur féminin. Sans doute ne fallait-il pas se sauver non plus quand les femmes vous chassaient.

— ... Elle m'aime, se répétait don Juan ; si elle m'a ordonné de partir, c'est qu'elle m'aime; si elle m'a fait un si pompeux étalage de ses regrets et de son repentir, c'est qu'elle m'aime... et elle doit me trouver stupide d'être parti. Et pourquoi cet abandon de ses devoirs les plus sacrés, de ses sentiments les plus chers ? Parce qu'il faisait de l'orage ! Allons donc ! C'est parce qu'elle m'aime...

Don Juan arrêta son cheval à l'ombre de quelques arbres.

— Et même si elle ne m'aime pas; même si son repentir et ses remords sont sincères autant qu'elle le dit, pourquoi fuir ? Au contraire, ces remords apporteront à la volupté un goût de corruption qui lui donnera plus de piquant. Tenir dans ses bras une femme toute palpitante de plaisir et en même temps déchirée de regrets; sentir

dans ses baisers la joie de l'amour et l'angoisse du désespoir, voilà une sensation assez rare et perverse... Et je m'en vais... Allons, ne soyons pas toujours aussi stupide !...

Don Juan allait faire tourner son cheval, quand il fit cette réflexion :

— Diable ! Il ne faut pas que Maria me voie, sinon ce serait une nouvelle scène avec crise de larmes et évanouissement ; et Térésa elle-même prendrait un soupçon et se tiendrait sur la défensive. La surprise seule peut assurer le succès.

Il aperçut un village à quelque distance ; il y alla, entra à l'auberge, mit son cheval à l'écurie, se fit servir un morceau, et, quand il eut dîné, il reprit en sens inverse et à pied le chemin qu'il venait de faire à cheval ; ce n'était pas très long d'ailleurs, il avait le temps; la lune l'éclaira un moment; mais elle était à son dernier quartier ; elle descendit vers l'horizon et disparut; il aimait mieux ça.

Il était près de minuit quand il arriva devant la maison ; pas une lumière, pas un bruit ; les chiens aboyèrent ; il les appela doucement par leur nom; ils le reconnurent et vinrent se frotter à lui; il les flatta de la main et les renvoya se coucher.

La maison formait devant lui une masse sombre; elles étaient là; elle était là; elle dormait sans doute; elle rêvait à lui sans se douter qu'il était si près et que bientôt...

Don Juan réfléchissait : forcerait-il la porte ou la fenêtre ? Celle qui cèderait le plus facilement;

il savait que les fermetures n'étaient pas particulièrement solides. La porte, il n'avait que six pas à faire; il les fit et exerça une poussée; la porte résista. Pourquoi, les jours précédents, ne s'était-il pas emparé d'une clef! On ne pense pas à tout. C'est une faute. Le métier de séducteur comme celui d'homme d'Etat consiste, pour une bonne part, à tout prévoir.

La porte résiste. Diable ! Il ne faudrait pas faire de bruit et réveiller tout le monde.

Voyons la fenêtre. En étouffant ses pas, Juan va jusqu'à la ferme et revient avec une échelle; il connait la chambre de Térésa et il croit bien se souvenir que la fenêtre est fermée avec une barre de bois vermoulu.

L'échelle appliquée sous la fenêtre est juste assez longue; don Juan monte en silence; il opère une poussée; le bois craque et cède peu à peu; si Térésa s'est réveillée, il ne faut pas lui donner le temps de reprendre ses esprits, sinon tout est perdu; une poussée un peu plus forte; la barre cède, la fenêtre s'ouvre, Juan se laisse glisser dans la chambre et se précipite vers le lit où il devine la jeune femme endormie, étendue, à peine couverte.

Elle s'est réveillée, elle pousse un cri qui s'étrangle dans sa gorge ; déjà Juan la tient dans ses bras :

— C'est moi; n'aie pas peur; je t'aime... et toi aussi, tu m'aimes...

— Je te hais. Vous êtes un monstre sans entrailles pour être revenu après ce qui s'est passé ici.

— C'est justement pour cela que je suis revenu. A mesure que je m'éloignais, la désolation déchirait mon cœur : j'avais goûté tes baisers et j'en serais privé à jamais, ce n'était pas possible ! Et ces baisers que je fuyais, je les sentais sur mes lèvres, non plus comme des caresses, mais comme des morsures; je t'avais tenue dans mes bras et je ne te verrais plus; nous avons palpité ensemble du même désir, de la même exaltation, et notre amour aussitôt né devrait mourir ; non, ce n'était pas possible...

— Je ne vous aime pas, partez...

Elle avait agrippé ses mains aux épaules du jeune homme et tendait les bras pour le repousser; mais lui-même l'avait saisie et elle n'était pas la plus forte. Couchée, presque nue, elle était en mauvaise posture pour se défendre et tous ses efforts n'empêchaient pas Juan de se rapprocher de plus en plus :

— Je vous aime, je veux t'aimer et tu ne m'empêcheras pas de t'aimer...

— Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure toute ma douleur, tous mes remords...

— Il n'y a pas de remords contre l'amour ; l'amour est le plus fort ; il doit triompher et il triomphe...

Don Juan s'était si bien rapproché qu'il prononça ces derniers mots bouche à bouche et qu'elle les sentit sur ses lèvres en même temps qu'elle les entendit. Elle se débattait; ses soubresauts faisaient glisser ses couvertures et la découvraient. L'ardeur de Juan touchait à l'affolement.

— Je ne vous aime pas, ça n'est pas vrai, je ne vous aime pas, répétait-elle.

Et elle se tordait pour échapper à son étreinte qui se précisait.

— Je t'aime et tu m'aimes, et la preuve que tu m'aimes, c'est que tu as été à moi et que tu vas encore être à moi.

— Jamais, j'aimerais mieux mourir...

— Tu mourras donc sous mes baisers...

Et il la pressait, il la couvrait de caresses, il l'enveloppait toute.

— Vous ne deviez revenir plus tard que pour épouser Maria...

— Maria ! Et qu'importe Maria ! Qu'importe l'avenir ! C'est le présent seul qui compte; c'est toi que j'aime, toi qui m'aimes... Allons-nous donc nous occuper de l'avenir quand cette nuit est à nous et que nous pouvons en faire une nuit de délices ; allons-nous nous embarrasser de vains scrupules quand l'amour nous unit dans une double et divine félicité...

Térésa fléchissait sous les accablantes caresses de don Juan; ses forces commençaient à l'abandonner et les paroles d'amour du jeune homme jointes à ses baisers la troublaient profondément. Aimait-elle Juan ? Peut-être plus qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même, plus qu'elle ne le croyait; et l'amour ne parle jamais en vain. Elle se défendait encore pour avoir les honneurs de la défaite; mais elle savait bien qu'un moment viendrait où elle serait vaincue.

Don Juan commençait à avoir assez d'expé-

rience pour savoir lui aussi que ce moment viendrait, d'autant plus sûrement qu'il était déjà venu la nuit dernière. Aussi, au lieu de se décourager, il redoublait d'ardeur. D'instinct, il trouvait les caresses qui affolaient la jeune femme et les mots d'amour qui devaient lutter victorieusement contre ses derniers scrupules; ses mouvements même de défense la lui livraient de plus en plus et sa résistance ne faisait qu'exciter son désir de jouir de sa victoire et d'en hâter le moment.

Ce moment vint enfin; il eut la joie satanique de la sentir faiblir entre ses mains ; sa tête se renversa en arrière ; ses bras retombèrent en croix en travers du lit et elle resta immobile comme offerte en sacrifice; sa poitrine se soulevait d'un mouvement rapide et saccadé : elle s'abandonnait.

Don Juan eut un sourire silencieux, une expression de joie féroce comme doivent en avoir les félins quand ils tiennent une victime à portée de leur patte et qu'ils sont sûrs qu'elle ne peut pas leur échapper. Elle était à lui; alors, il n'avait pas besoin de se presser; il allait se délecter de l'avant-goût de sa victoire avant de la consommer.

Il regarda ce corps adorable qui se dessinait en courbes claires dans l'ombre de la chambre; il le caressa de la main délicatement et écarta un pan de couverture qui couvrait encore les jambes et rompait l'harmonie de leur ligne. Et tout en regardant, tout en caressant tous ces trésors d'amour qui lui étaient promis, il stimulait son

désir pour trouver tout à l'heure un plaisir plus aigu :

— Tu es à moi... tu vas être toute à moi... c'est ma volonté qui est maîtresse des joies que nous allons partager... Tout à l'heure, dans une minute, la même ardeur nous enlacera, nous roulera sur ce lit et mêlera nos corps, nos souffles et nos âmes dans un même enivrement...

Il se penchait vers elle; elle fermait les yeux et un râle étouffé sortait de sa gorge, tantôt rauque et assourdi comme la plainte d'une victime, tantôt doux et câlin comme le roucoulement d'une amoureuse qui touche à la suprême joie.

Brusquement, don Juan eut peur que cet abandon ne fut qu'une feinte de la jeune femme pour lui faire relâcher son étreinte, dont elle profiterait pour se ressaisir et lui échapper. Alors, pour lui faire perdre cet espoir au cas où elle l'aurait gardé, il la resserra au contraire en se rapprochant d'elle, de plus en plus étroitement; Térésa sembla se réveiller, se ranimer; ses bras se refermèrent sur son amant ; elle céda à son amour en lui rendant ses baisers; mais elle se rejetait aussitôt en arrière comme si le souvenir de ses devoirs oubliés lui eussent rendu ces baisers amers ou brûlants.

Pendant toute cette nuit d'amour elle fut tantôt attirée vers Juan et attachée à lui par l'enivrement du plaisir; et tantôt se dérobant et le fuyant comme sous le poids du remords. Ces deux attitudes alternées ajoutèrent à la joie que don Juan eût goûté auprès d'une femme simplement consen-

tante, la satisfaction de la victoire et l'excitation perverse de sentir une amante se donner tout en se refusant, mêler aux élans de son amour l'amertume du regret, et aux écarts de son refus les appels irrésistibles de l'amour.

Un coq chanta.

Cette nuit n'était donc pas éternelle !

Les deux amants qu'une lassitude heureuse avait assoupis, se réveillèrent brusquement et se dressèrent à demi. Par la fenêtre restée ouverte, ils distinguèrent une ligne claire qui séparait à l'horizon la terre et le ciel et qui s'élargissait rapidement.

— Partez, partez vite, murmura Térésa épouvantée.

— Pas avant de t'avoir enlacée une dernière fois...

Ce fut une étreinte fébrile, furieuse, effrénée; ils s'y donnèrent comme s'ils touchaient à leur minute dernière et qu'ils voulussent épuiser toutes les joies de la terre avant d'y renoncer. Et n'était-ce pas leur minute dernière ? Juan allait partir pour toujours et Térésa allait retomber dans l'angoisse de ses remords. C'était fini. Aussi, elle se donna à cette dernière minute de joie avec une avidité éperdue, avec tout ce qui restait de forces dans son corps profané, de désir dans son cœur meurtri. C'était fini.

Il la laissa, après un suprême baiser, étendue sur son lit, immobile, accablée, pantelante, désespérée...

Au bout d'un temps dont elle ne mesura pas la

durée, le froid du matin la fit frissonner; elle se leva et courut à la fenêtre; la ligne de clarté avait envahi le ciel; don Juan avait disparu; elle retomba sur son lit en sanglotant.

CHAPITRE VII.

Amours champêtres. Don Juan commet une imprudence qui aurait pu lui être fatale. Thisbéa, la jeune pêcheuse, le sauve, et il la perd : amour, voilà bien de tes coups ! Va-t-il se l'attacher ? Plutôt garder la chance possible de l'aventure et la liberté qui lui permet, sans tarder, de goûter l'amour à la fois ardent et extatique de Silvia, la fille des bois.

Don Juan chevauchait à travers les champs et les bois; les premiers jours, il pensa sans cesse aux deux femmes qu'il laissait, l'une éperdue d'un amour sur lequel brillait par moments une lueur d'espoir, et l'autre accablée d'un désespoir que rien ne devait jamais atténuer.

Un peu de pitié amollissait son cœur, car il n'était pas encore le don Juan qu'il devint vite et pour qui la séduction d'une femme n'était qu'un jeu cruel, un désir bref qui s'éteignait dès qu'il était satisfait.

Mais une campagne riante se déroulait devant lui et changeait à chaque détour de la route; le soleil brillait; l'avenir était devant lui et lui gardait certainement de nombreuses et prochaines aventures. Alors, pourquoi perdre son temps à se

souvenir d'un passé aboli qui ne nous offre plus que des fantômes ?

Aussi, à mesure que don Juan s'éloignait de ses cousines qui avaient été, de façons différentes, ses victimes, leur image et leur souvenir se dissipaient en son cœur comme ces brouillards légers qui couvrent la campagne à l'aurore et qui fondent aux premiers rayons du soleil.

Pendant les heures chaudes de la journée, il s'arrêtait à l'ombre d'un bois et laissait souffler son cheval; il s'allongeait sur le dos au pied d'un arbre et, regardant le ciel à travers les branches, il laissait sa pensée parfois s'attarder dans le passé, mais plus souvent s'aventurer dans l'avenir; quand il pensait au passé, un sentiment d'orgueil gonflait son cœur; il n'avait pas possédé un grand nombre de femmes encore; mais il y avait si peu de temps qu'il avait lâché les jupes de sa mère ! Maintenant qu'il s'en allait seul à travers les rues des villes et les grands chemins, ne pouvait-il pas espérer de nombreuses et mirifiques aventures ?

Tout en marchant ainsi à petites journées, il arriva au bord de la mer en un village de pêcheurs. Il n'avait pas encore vu la mer; cette immensité lumineuse, doucement mouvante qui se soulevait sur un rythme égal comme le sein d'une femme endormie, l'enthousiasma.

Il était arrivé là d'assez bon matin et résolut d'y rester quelques jours; il se promena sur le rivage et il lui prit la fantaisie de se baigner.

Il nageait assez bien; aussi, une fois dans l'eau, ne craignit-il pas de s'éloigner du rivage; mais

s'il avait confiance en lui-même, il se trompait en pensant que les vagues qui viennent mourir sur le bord l'aideraient à y revenir. Et puis, il ne connaissait pas les endroits dangereux, ni les courants qui peuvent vous emporter sans espoir de retour.

C'est ce qui arriva à Juan. Quand il voulut revenir à la rive, il s'aperçut que, malgré tous ses efforts, il n'avançait pas, mais qu'au contraire, il dérivait de plus en plus vers la haute mer.

Il redoubla d'efforts; mais que peuvent les forces d'un homme contre une pareille force de la nature! Il eut un moment d'inquiétude. C'était vraiment trop stupide de mourir ainsi. Il rassembla toute son énergie pour tenir le plus possible sa tête hors de l'eau et il poussa un cri aigu.

Mais pouvait-il espérer être entendu; pouvait-il espérer être vu ? Il était trop loin et sa tête ne devait faire sur l'eau qu'un petit point noir. Cependant son seul espoir était d'être secouru à temps; alors, il s'appliqua non point à se rapprocher, mais à se maintenir à la surface, et en ménageant ses forces le plus possible pour durer plus longtemps.

Et chaque fois qu'il pouvait lever la tête au-dessus de l'eau, il poussait un nouveau cri.

Une barque se détache du rivage et vient vers lui. Elle est bien loin encore et il n'ose pas espérer; mais ce n'est pas une illusion, il ne se trompe pas; c'est bien vers lui qu'elle vient.

Pourvu qu'il tienne assez longtemps ! Elle n'avance pas vite malgré ses deux paires de rames; et lui, la lassitude commence à raidir ses membres.

Mais l'espoir gonfle son cœur; il lutte; par

instants, il lui semble qu'il n'a plus la force de faire un mouvement, ses tempes battent, ses oreilles bourdonnent, ses yeux se ferment, la vie s'enfuit de son esprit; il se laisse couler; mais un sursaut de volonté le ranime; il retrouve un reste de vigueur pour se redresser et se maintenir.

Il entend une voix :

— Courage... tenez bon... encore une seconde...

Ces paroles le raniment; il fait un dernier effort, le dernier, si celui-là ne le sauve pas, il est perdu; il lève le bras hors de l'eau et une main chaude saisit sa main glacée. Il se sent tenu, maintenu, attiré; c'est le salut; soutenu comme il l'est, il réussit, de l'autre main, à saisir le bord de la barque. Il se sent saisi par chaque bras, tiré, hissé; il aide ses sauveteurs en s'aidant lui-même; encore un effort; c'est bien le dernier cette fois et il tombe évanoui au fond de la barque.

Lorsqu'il revint à lui, il sentit d'abord, avant d'ouvrir les yeux, une main qui, avec une étoffe, exerçait sur son corps des frictions qu'elle s'appliquait à faire énergiques, mais qui n'avaient rien de rude. Il ouvrit les yeux et reconnut que cette main appartenait à une jeune fille dont le visage souriant se penchait vers le sien. Il lui sourit aussi pour bien lui montrer qu'il revenait à la vie et qu'il lui était toujours agréable de voir un joli visage.

Il arrêta la main à frictions en la saisissant dans les siennes, la porta à ses lèvres et la baisa avec effusion et reconnaissance. Ce premier devoir

accompli, il se mit sur son séant et se couvrit comme il put avec des toiles.

Il aperçut alors un jeune homme qui ramait et qui lui fit un signe amical. La jeune fille s'assit auprès de lui et lui expliqua qu'il avait été imprudent en s'éloignant dans ces parages à cause de courants traîtres qui entraînaient en haute mer ; et que si elle ne l'avait pas vu, il serait maintenant en train de flotter entre deux eaux.

Don Juan avait regardé la jeune fille pendant qu'elle parlait et il avait remarqué qu'elle avait un teint chaud et ambré, de grands yeux expressifs et une bouche fraîche et souriante. Aussi il la remercia avec plus d'effusion encore et montra une joie expansive pour avoir été sauvé par une aussi jolie personne. Elle en était aussi heureuse que lui car elle riait comme lui et fixait sur lui des regards aussi ardents que ceux qu'il fixait sur elle.

Seul le jeune homme ne riait plus et tirait sur ses rames avec une rage mal contenue.

Lorsqu'ils abordèrent, don Juan était complètement remis de son émotion et de son étourdissement; seule, une assez lourde fatigue subsistait encore. Il retrouva ses vêtements et se présenta plus décemment à la jeune fille.

Elle l'attendait et, le prenant par le bras, elle l'emmena dans une petite maison humble, modeste, mais propre. Elle alluma du feu; fit asseoir don Juan près de la cheminée pour qu'il finisse de se réchauffer et tout en préparant le dîner, elle lui dit :

— Je me nomme Tisbéa; ma mère est morte

jeune; mon père était pêcheur; quand il faisait beau, il m'emmenait en mer avec lui; je lui rendais de menus services et j'apprenais son métier tout en le regardant; aussi, maintenant qu'il est mort lui aussi, je continue ce même métier pour vivre. Oh ! je ne vais pas si loin en mer et je ne manie pas d'aussi lourds filets; je suis forte mais je n'ai pas la vigueur d'un homme; mais je ne me plains pas. Parfois, ce serait souvent si je voulais, quelque jeune pêcheur m'accompagne et m'aide.

— Pourquoi ne veux-tu pas que ce soit souvent, Tisbéa ?

— Parce qu'ils le font avec une arrière-pensée.

— Ah ! et laquelle ?

— M'épouser; ils veulent me montrer qu'ils sont habiles dans leur métier, qu'ils gagneraient largement de quoi me nourrir et que je n'aurais qu'à rester à la maison. Mais je fais semblant de ne pas comprendre et lorsqu'ils parlent plus nettement, je secoue la tête.

— Et pourquoi, Tisbéa ?

— Parce que je ne veux pas me marier.

— Tu ne veux pas te marier, jolie comme tu es !

— J'aime mieux rester libre.

Il l'avait prise par la main, et, s'étant levé, il la tenait devant lui; et il répétait :

— Ne pas te marier ! Mais ces grands yeux sont faits pour réfléter l'amour; cette bouche est un nid à baisers.

— Peut-être, répliqua-t-elle en riant; mais celui qui me donnerait ces baisers ne manquerait pas d'être mon maître et je n'en veux pas; il regarde-

rait si mes yeux reflètent l'amour, mais il y verrait peut-être le reflet du sien, pas du mien.

— Pourquoi, Tisbéa ?

— Parce que je n'aime aucun de ces jeunes gens; ainsi, celui qui était avec nous tout à l'heure...

— Aucun, Tisbéa ! Eh quoi ! ce petit cœur n'a pas encore battu et tu ignores encore l'amour ?

— Oui, j'en ai peur comme d'une chaine, d'un esclavage. Ah ! rester libre, n'avoir personne qui puisse avoir le moindre droit sur vous...

— Sans doute, mais ces droits sont délicieux et vous donnent à vous aussi des droits. N'est-il pas bon d'avoir des bras sur lesquels on peut compter et une épaule et une poitrine où on puisse reposer sa tête enfiévrée; n'est il pas doux d'avoir des yeux qui n'aient de regards que pour votre beauté et une bouche toujours prête à la célébrer et, tout en murmurant des paroles d'amour, à chercher votre propre bouche pour d'ardents baisers.

Et don Juan attirait dans ses bras la belle fille et lui révélait tout à la fois la douceur et l'ardeur des baisers d'amour.

Et il continuait :

— Ce joli visage, Tisbéa, n'est pas fait pour rester impassible et froid; ce beau corps n'est pas fait pour rester ignoré, calme, inanimé; il est fait pour donner les joies de l'amour, pour vibrer sous les caresses...

Et don Juan, tout en parlant serrait plus fort la jolie pêcheuse dans ses bras et il cherchait et il trouvait le chemin de ses lèvres; et il les pressait avec les siennes de la façon la plus affolante; et

elle frémissait entre ses bras. Mais, comme prise de crainte, elle s'en arrachait et, toute chancelante, mettait les mains devant ses yeux :

— Je ne sais pas ce que j'ai... un vertige... c'est comme si j'avais bu du vin nouveau...

— C'est l'amour, Tisbéa, dit don Juan en la saisissant de nouveau; l'amour enivre comme un vin capiteux; et, juge un peu des délices qu'il peut donner, puisque tu ne ressens là que l'émoi des plus innocentes caresses; songe un peu aux félicités que tu ressentirais si ces caresses se répandaient et se multipliaient par tout ton corps... Ce sont les délectations que je veux te donner, Tisbéa, aussitôt que la nuit nous enveloppera de ses ombres.

Et de nouveau et plus étroitement encore, il la serrait et l'embrassait. Et une fois encore, brusquement, elle s'arracha de ses bras : la porte s'ouvrait. Le jeune homme qui tout à l'heure était en barque avec elle entrait; il eut un prétexte quelconque pour justifier son indiscrétion et trouva un moyen pour attirer Tisbéa dehors; et, dès qu'ils furent seuls, il lui dit :

— Chasse-le.

Elle se redressa, froissée, et allait répondre qu'elle était libre et ne dépendait de personne; mais il répétait d'une voix sifflante, impérative :

— Chasse-le... Nous sommes quatre ou cinq jeunes gens ici, nous t'aimons tous; tu n'as qu'à choisir; les autres reconnaîtront celui que tu choisiras et s'inclineront devant la volonté ; mais tu te moques de nous, et tu déclares que tu veux rester libre, que tu ne veux aimer personne... et il suffit

que cet étranger se montre pour que tu tombes dans ses bras, mais cela ne se passera pas ainsi et nous sommes résolus à nous défendre... oui, nous tous... chasse-le et qu'il parte tout de suite si tu ne veux pas qu'il lui arrive malheur.

Tisbéa rit au nez du jaloux qui s'en alla en marmottant avec des gestes de menace :

— Et dire que c'est moi qui l'ai tiré de l'eau...

Elle rit par bravade; mais quand elle rentra, elle était toute pâle; elle avait déjà de la sympathie, de la tendresse pour don Juan; elle n'aurait pas voulu qu'il lui arrivât du mal; et les autres étaient bien capables...

— Qu'est-ce donc, ma chérie, lui demanda-t-il?

Elle lui répéta les menaces de l'autre. Don Juan sourit et montra son épée.

— Mais ils sont plusieurs...

— Et quand ils seraient plus encore... que cette crainte ne vienne pas donner de l'amertume à nos baisers.

Il voulut la reprendre, mais elle se déroba; il fallait déjeuner; elle le fit asseoir et le servit; pendant le repas et toute l'après-midi, ils s'amusèrent tous les deux des mille enfantillages qu'inventent tous les amoureux qui sentent monter en eux une mousse de tendresse qui pétille et qui les enivre.

Ils allèrent se promener jusqu'au bois voisin où ils restèrent jusqu'au crépuscule. Leur intimité devenait plus étroite et plus touchante; don Juan ne pensait pas à partir; et sans doute Tisbéa, toute à son bonheur nouveau, ne pensait pas qu'il pourrait partir un jour.

Ils dînèrent encore ensemble, et, après le dîner, don Juan recommença les cajoleries qui troublaient si fort la jeune fille; il l'attira à lui, la renversa sur son épaule et lui prodigua les baisers les plus tendres et les plus affolants; elle frissonnait et soupirait doucement sous les caresses; les baisers fermaient ses yeux, entr'ouvraient ses lèvres, mordillaient sa nuque ambrée, et peu à peu, descendaient sur l'épaule qu'il découvrait et gagnaient les seins gonflés de jeunesse, d'ardeur, de désir.

A mesure qu'ils étendaient le champ de leur conquête, les vêtements en déroute tombaient et le corps radieux de jeunesse apparaissait, blanc comme un marbre, mais un marbre où la vie circulerait avec un sang généreux, un marbre tout frémissant d'amour.

Don Juan la serrait toujours, la caressait, faisant courir par tout son corps de grandes ondes de volupté ; elle s'accrochait à lui, lui rendait ses baisers et murmurait :

— Qui es-tu donc, toi dont le premier regard m'a obligée à tomber dans tes bras ; quelle puissance ont tes yeux et quelle persuasion a ta voix; toutes les paroles d'amour des hommes m'ont toujours fait hausser les épaules et sourire de pitié.., et toi, dès les premiers mots... de quel sortilège uses-tu ?...

Elle poussa un profond soupir.

Quand don Juan eut monté son désir au point où il le voulait, il l'emporta; le lit était dans une petite pièce voisine; il l'y étendit et la contempla un moment pour savourer à l'avance comme il

avait coutume de faire le plaisir qu'il allait prendre.

Doucement, il se glissa auprès d'elle et commençait à l'enlacer lorsqu'un coup violent ébranla la porte. Elle sursauta.

— Ce n'est rien, mon amour, n'aie pas peur, dit don Juan.

Et il la serrait plus étroitement contre lui.

Un second coup, plus fort que le premier retentit. Tisbéa sursauta encore ; mais don Juan la maintint; ce n'était pas le moment de la lâcher.

Mais les coups à la porte redoublaient, accompagnés de huées et de hurlements :

— Ce sont eux, murmura la jeune fille.

— Eux, ceux qui t'aiment et que tu n'as pas voulu aimer... Ah! Tisbéa, comme tu as eu raison d'attendre mes baisers pour goûter à l'amour... Ils hurlent de rage et de jalousie, mais laisse-les s'égosiller... c'est nous qui sommes les heureux...

Don Juan resserrait son étreinte ; cette jeune fille était vraiment délicieuse dans sa naïveté et son ignorance; et la présence à la porte d'une demi-douzaine de rivaux criant et écumant de jalousie donnait un singulier piment à l'aventure.

A chacun de leurs coups, Tisbéa tressaillait ; et ses tressaillements de peur se confondaient avec ses frémissements d'amour. Don Juan la rassurait :

— Ne crains rien... je t'aime... tu es dans mes bras et mon épée est à côté de moi...

Elle ne pouvait guère en effet être mieux dans

ses bras; et, au moment même où elle était toute à lui, une volée de pierres vint s'abattre non plus sur la porte, mais sur la petite fenêtre qui se trouvait en face du lit. Les spasmes de la volupté lui arrachèrent un cri; elle se tendit puis retomba avec un profond soupir.

Un instant encore, don Juan savoura son bonheur ; mais les coups redoublaient ; les volets n'étaient pas très résistants; encore un peu et les pierres viendraient tomber sur le lit. Alors, il s'arracha des bras de sa jeune amante, s'habilla à moitié, prit son épée et ouvrit la porte. D'abord, il ne vit rien dans la nuit; mais une volée de pierres s'abattit autour de lui; une ou deux même le touchèrent assez violemment ; des ombres se mouvaient à quelque distance ; il les chargea, l'épée haute :

— Ah ! canaille... attendez, marauds, couards, par l'enfer, je vais vous montrer votre maître...

Et il fonçait dans la nuit ; mais les ombres s'éparpillaient, s'évanouissaient autour de lui et celles à qui il tournait le dos continuaient à le lapider; il réussit cependant à atteindre un de ses agresseurs et le piqua assez sérieusement. Le blessé qui connaissait bien le terrain alors que Juan ne le connaissait pas, put cependant lui échapper et alla tomber dans les bras de ses amis. Ils l'emportèrent et ce fut le signal de leur retraite.

Don Juan rentra. Tisbéa attendait, accroupie sur le lit, grelottante de froid et tremblante de

peur. Juan la rassura et la réchauffa sous ses baisers :

— Sois tranquille, mon amie, je les ai mis en fuite et je crois bien même qu'il y en a un assez mal en point.

Tisbéa trembla : pourvu que la blessure ne soit pas grave, car c'était à cause d'elle...

Mais de nouveau, Juan s'était glissé auprès d'elle; et ses caresses lui firent oublier ses inquiétudes.

Le jour les trouva enlacés et assoupis; Tisbéa ouvrit les yeux la première ; elle vit don Juan auprès d'elle et eut un mouvement de surprise et d'effarement; mais, à l'instant, les événements de la veille lui revinrent à l'esprit; elle avait succombé à l'amour, elle qui avait bien juré... Comment cela avait-il pu se faire, si vite, et dans les bras d'un étranger qu'elle voyait à peine... Des larmes montèrent à ses yeux ; elle regarda don Juan qui reposait, calme; elle admira ses traits fins, sa peau blanche, ses lourds cheveux épars autour de son front et elle comprit quelle séduction terrible il pouvait avoir auprès des femmes. Elle se pencha vers lui et posa ses lèvres sur son front en murmurant :

— Juan, je t'aime...

Il ouvrit les yeux et lui sourit. Mais aussitôt, elle pensa à la bagarre de cette nuit; la chemise de Juan, glissant sur l'épaule montra un bleu qu'y avait fait un coup de pierre.

— Juan, dit-elle, il faut partir...

— Tisbéa, rassure-toi, je n'ai peur de personne.

— Tu n'as pas peur d'un ennemi, face à face, l'épée à la main; mais ils sont nombreux et sournois; je les ai tous repoussés et je t'aime; ils ont voulu que je te chasse et je t'ai gardé la nuit; ils nous ont fait du tumulte et tu en as blessé un ; tout cela ne se pardonne pas; ils ne t'attaqueront pas en face, au grand jour mais ils nous tendront un piège et nous y tomberons : il faut partir.

— Eh bien, partons, Tisbéa...

— Partons ? Nous, tous les deux ? Moi avec toi ?

— Oui.

Elle avait dit: « il faut partir », mais elle n'osait pas dire emmène-moi et elle n'espérait pas partir avec lui. Mais puisqu'il voulait bien... Elle battait des mains. Il ajouta :

— Je vais à l'auberge où j'ai mis mon cheval hier en arrivant; pendant ce temps, tu te prépares; je viens te chercher et nous partons.

L'amour et la joie aveuglaient si bien la pauvre fille qu'elle ne se demandait ni où, ni comment ils partaient; ce noble et beau cavalier l'aimait et l'enlevait; elle n'avait qu'à se fier à lui.

Don Juan l'embrassa et sortit. L'aubergiste se levait; il prépara le cheval et Juan réfléchissait :

— Elle est bien gentille cette petite Tisbéa... mais que vais-je en faire ? Je la prendrai en croupe? Elle marchera à côté de moi une partie de la route; la nuit elle dormira dans mes bras... mais elle et toujours elle, ce sera bientôt fastidieux... oui, elle est bien gentille, mais ne le

sera-t-elle pas aussi celle que je rencontrerai ce soir et demain...

Son cheval était prêt; il sauta en selle et tournant le dos à la maison de Tisbéa, il traversa le village et gravit la côte qui l'éloignait pour toujours.

Cependant, Tisbéa, un baluchon à la main, attend sur le pas de sa porte; de là, elle peut voir la route qu'a prise don Juan. Elle l'aperçoit qui s'éloigne; elle blémit; elle ne veut pas croire que ce soit lui; mais elle le reconnait malgré sa douleur à le reconnaître; ça ne peut être que lui; et même si ses yeux ne le reconnaissaient pas, l'angoisse de son cœur suffirait à lui révéler sa honte et son malheur.

Elle rentre, ferme sa porte et, tombant à genoux devant le lit où elle vient de connaître les plus profondes joies et où elle souffre du plus cruel déchirement, elle qui s'était bien juré de ne jamais succomber à l'amour, elle pleure sa défaite et son rêve perdu.

Don Juan chevaucha deux jours encore; pendant ces deux jours, l'image de Tisbéa remplaça dans son souvenir l'image de Térésa. Comment la pauvre fille se débrouillait-elle avec la meute hurlante de ses amoureux dédaignés; elle ne pouvait plus leur dire maintenant qu'elle voulait rester rebelle à l'amour !...

Mais qu'importait ! Ne suffisait-il pas d'avoir échappé au danger de la traîner après soi ? Et si jolie, si aimante qu'elle put être, l'était-elle

autant que celle qu'il rencontrerait ce soir ou demain ?...

Ce fut ce soir.

Don Juan s'était arrêté selon sa coutume pendant les heures chaudes de la journée; il prolongea même sa halte car il faisait vraiment lourd; quand il repartit, le ciel se couvrait et l'orage menaçait — les orages devaient le servir. Il se hâta pour gagner le prochain village ; mais il n'en eut pas le temps; l'orage fut soudain et le prit.

Heureusement, il aperçut une petite maison non loin de la route, au bord d'un bois. Il y courut; la porte ouverte d'un coup de poing, il trouva dans une salle basse deux vieux assis près du feu; une forme accroupie devant le foyer se leva, se retourna, et resta immobile un instant devant don Juan : c'était une toute jeune fille.

Il remarqua du premier coup d'œil son teint de Moresque quoique assez clair, ses yeux bruns vifs et profonds, sa bouche assez charnue ce qui est un signe de sensualité et sa lourde et abondante chevelure noire Quant à elle, son visage prit subitement une expression d'adoration, de soumission; son regard, le frémissement de ses lèvres, tout son être tendu en offrande exprimaient les mouvements subits et impétueux de son cœur.

Don Juan demanda aux vieux l'hospitalité pendant l'orage. Il s'assit auprès du feu pour se sécher et la petite s'en fut attacher son cheval sous un hangar. Elle revint mouillée; ses vêtements légers collaient à son corps et en dessinaient les jeunes

splendeurs. Pendant qu'elle préparait le dîner, Juan fit parler les vieux : ce n'était pas leur parente, mais une fillette abandonnée qu'ils avaient recueillie ; elle les servait et ils la nourrissaient; pendant qu'elle allait et venait dans la salle, don Juan la suivait de regards avides; elle était souple, onduleuse, féline; elle aussi regardait don Juan et elle lui souriait ou bien son visage gardait une expression grave, étonnée, extatique comme si elle s'était trouvée en présence de toutes les félicités de la terre et du ciel.

On se mit à table; elle le servit; elle oubliait de manger pour le regarder.

Les deux vieux se retirèrent dans la pièce voisine; la petite couchait sur une paillasse dans un coin de la pièce où ils se trouvaient. Juan approcha sa chaise du feu; l'orage se calmait; il partirait dès que la pluie aurait cessé tout à fait; la petite vint s'accroupir auprès de lui; il l'attira à lui en lui prenant la main qu'il garda dans la sienne et la fine tête brune vint s'appuyer sur ses genoux.

Ils restèrent ainsi immobiles; l'orage s'éloignait; la pluie cessait. Don Juan se leva, ouvrit la porte; dans le ciel, des nuées se débandaient, emportées par le vent.

La petite était près de lui; il s'en alla sous le hangar où elle avait attaché le cheval; elle l'y suivit; il sauta en selle; elle lui tendit la main; il n'eut pas une seconde d'hésitation; il prit la main offerte et elle sauta devant lui; elle était si mince et si souple qu'elle y trouva sa place; elle passa

ses bras autour des épaules de son cavalier et ils partirent ainsi tous les deux.

Ils ne parlèrent pas en chemin, mais chaque fois que Juan baissait son regard vers elle, il voyait les grands yeux sombres fixés sur lui comme s'il eût été la source de vie.

Ils arrivèrent au village prochain, trouvèrent une auberge et y prirent une chambre. Il la dévêtit; elle le laissa faire; elle n'aurait pas voulu contrarier ou modifier un de ses gestes; rien n'existait que lui; elle était vierge; elle fut à lui simplement, saintement; puisqu'il le voulait, il fallait que cela fût; le reste importait peu, n'existait pas.

Don Juan n'était pas encore trop endurci ; ce don total, absolu le toucha; pas plus que Tisbéa, il ne pouvait l'emmener avec lui; mais il ne partit pas le lendemain; il voulut goûter plus longtemps cet amour frais, sincère, absolu.

Elle s'appelait Silvia.

Son amour lui inspirait des caresses délicieuses et touchantes, l'instinct de la tendresse vaut encore mieux qu'une longue expérience. Jamais elle ne demanda à Juan qui il était, s'il était riche, ni ce qu'il ferait demain; elle jouissait du moment présent qui par la présence de Juan et son amour, valait une éternité; le monde se limitait à l'étroit espace qui les renfermait tous les deux et les unissait dans leurs bras enlacés.

Pour la première fois, peut-être, don Juan se trouvait en face de l'amour, de l'amour absolu, souverain; il comprenait qu'il remplissait seul le cœur de cette enfant et qu'il en avait tout chassé,

les souvenirs et les espoirs, la terre et le ciel et Dieu lui-même. Oui, vraiment, il comprit ce que c'était que l'amour; il en voyait le reflet dans les yeux de Silvia, il comprenait le bonheur extatique dans lequel elle s'enfermait.

Et il ressentait à ses baisers une félicité si vive, il éprouvait un tel ravissement à contempler et à caresser ses grâces angéliques, il trouvait à leurs étreintes une volupté si enivrante qu'il crut bien avoir été touché lui aussi par le doigt mystérieux de l'amour.

Hélas, la lassitude vint. Après un nombre de jours qu'ils ne comptèrent pas, don Juan sentit le vide de son cœur; il ne ressentait plus aux caresses de Silvia la même félicité. Il voulut la reconquérir; il fit tout pour retrouver l'ardeur des premiers jours et raviver la flamme. Hélas ! il fut bien obligé de reconnaître que ce qui l'attachait à Silvia, ce n'était que le désir des sens et le caprice de son imagination.

Cependant l'amour de Silvia n'avait pas subi la plus légère atteinte. Mais elle ne donnait plus à don Juan que la moitié du bonheur; il ne lui suffisait pas d'être aimé, il voulait aimer.

Il savait bien qu'il ne trouverait peut-être plus jamais l'amour aussi haut, aussi pur, aussi absolu d'une femme aussi jeune, aussi jolie, aussi aimante.

Et pourtant il partit; il abandonna à son désespoir cette enfant qui l'adorait si profondément, si uniquement; il l'abandonna pour s'en aller chercher à l'aventure, de femme en femme, non point celle qui l'aimerait, mais celle qu'il pour-

rait aimer, aimer vraiment, non pas seulement par l'entraînement des sens, mais avec son cœur, son cœur qui n'avait pas encore aimé et dont le vide inquiet appelait les béatitudes de l'amour vrai, même suivies de ses douloureuses désespérances.

Un matin que Silvia dormait encore, don Juan, sans la réveiller, glissa son collier d'or entre ses doigts, et sortit.

Quelques minutes après, il sautait à cheval et partait au galop sans se retourner.

Deux jours plus tard, il arrivait au château de ses parents et se jetait aux genoux de sa mère.

CHAPITRE VIII

Si don Juan ne pouvait pas voir une femme sans l'aimer ou tout au moins la désirer, en retour, peu de femmes le voyaient sans l'aimer, quitte à sombrer, après l'abandon, dans la résignation ou le désespoir. Dona Soledad, mère d'Elvire, s'ingénie à faire durer un amour qui est pour elle un amour d'automne. Parfois, en attendant la mère, don Juan flirte avec la fille qui prend cet amusement au sérieux — et même au tragique.

Don Juan se reposa quelques jours au château paternel, mêlant les souvenirs d'enfance aux projets d'avenir; puis, un beau matin, il monta à cheval pour aller voir son oncle Jorge à Séville.

Don Jorge ne venait plus que rarement au château parce qu'il allait être envoyé par le roi ambassadeur à Naples; il était fort occupé par les

préparatifs de son départ; les préparatifs personnels et surtout les préparatifs officiels, longs et minutieux pour un poste aussi important. Il passait donc le plus clair de son temps à la Cour, auprès du roi et dans les bureaux des ministres.

Il revit son neveu avec joie et l'embrassa avec une tendre effusion. Si ses journées étaient prises, il avait toujours ses soirées pour le mener chez des amis ou chez des dames. La faveur du roi et son nouveau titre le faisaient rechercher. Don Juan en profita : sa jeunesse, son charme firent sensation; il eut des succès flatteurs auprès des dames et des aventures qui ne manquèrent pas d'agrément.

L'histoire de Niceto n'était pas très ancienne; mais l'absence de don Juan avait établi pour ainsi dire un fossé d'oubli; d'ailleurs, on n'aime pas voir traîner les histoires lugubres; et si par hasard quelqu'un se souvenait de celle-là, ce n'était point pour plaindre don Niceto, mais pour admirer don Juan.

Il put donc se lancer aux conquêtes nombreuses et le plus souvent aventureuses avec l'exaltation de sa nature qui le poussait à ne pas voir une femme sans la désirer pourvu qu'elle fût jeune et belle. Cette nature se trouvait alors en sa pleine floraison, car il avait dépouillé la timidité des premières tentatives et il n'était pas encore accablé par cette amertume qui lui apporta la maturité.

Il n'aimait pas les amours trop faciles; aux femmes qui s'offraient ou qui se laissaient trop

vite cueillir, il préférait celles dont la conquête offrait quelque difficulté ou quelque danger.

Il y voulait aussi un peu d'idéal et d'abord il crut mieux le trouver auprès de femmes d'un certain âge et de haute condition dont l'amour également flattait sa vanité.

Mais il s'aperçut bientôt qu'elles s'attachaient surtout à la recherche du plaisir et aussi qu'il n'était pas nécessaire qu'une femme fût de haute lignée pour trouver de la joie à l'aimer. Aussi, il n'aima pas seulement de grandes dames; mais il aima également des bourgeoises, des jeunes filles, des femmes d'humble condition, certaines déjà mûres, quelques-unes de vieilles et même de laides, pour s'amuser, pour voir un peu.

Et dans cette course sans fin, dans cette chasse où il semblait n'avoir que le souci d'augmenter le nombre de ses victimes, ce n'était pas le plaisir de passer de l'une à l'autre qu'il cherchait, c'était l'amour.

Oui, l'amour. Certes, il trouvait des femmes qui l'aimaient, qui s'attachaient à lui et qui restaient désespérées de son abandon. Mais lui ne les aimait pas. Quand il avait une maîtresse nouvelle, il s'élançait vers elle avec l'espoir enthousiaste de trouver cet amour qu'il n'avait pas encore ressenti; mais, après l'avoir gardée dans ses bras un temps plus ou moins long, il se lassait de ses caresses et se détournait d'elle.

Et il s'en allait vers une autre qui peut-être lui inspirerait cet amour... Mais il était vite lassé de la suivante comme de la précédente.

Et, à chaque expérience nouvelle, grandissait sa désolation de ne trouver dans l'amour que la satisfaction des sens, et jamais ce sentiment idéal, pur, cette extase, ce bonheur qui est la communion des âmes beaucoup plus que les délices de la chair.

Qui sait ! Peut-être une autre allait lui donner cette ardeur de l'âme dont il voyait le reflet dans leurs yeux... Mais non. Alors, une autre peut-être...

Et il les prenait... Et il les laissait... désespéré lui-même du vide, de la sécheresse, de la stérilité de son cœur.

Sa réputation ne lui nuisait pas dans sa carrière de séducteur; au contraire, beaucoup de femmes voulaient connaître cet homme à qui peu de femmes résistaient : curiosité dépravée ou, peut-être, haute estime de leurs charmes qu'elles croyaient capables de retenir cet éternel errant de l'amour.

Il trouvait par une intuition infaillible le mot, l'attitude qui devait séduire la femme ; il usait de la flatterie envers leur charme ou leur intelligence, il faisait jouer la jalousie, il affectait de s'éloigner d'elles en simulant l'indifférence, certain que, par un mouvement contraire, elles se jetteraient vers lui et se donneraient enfin de peur de le voir s'éloigner tout à fait.

Il savait être selon leur nature et selon le moment timide, violent, tendre, audacieux. A quelques-unes, il ne cachait pas que leurs amours seraient brèves; ne valait-il pas mieux les briser

alors qu'elles étaient encore en plein épanouissement plutôt que de les laisser se dessécher et dépérir dans la tristesse des fleurs fanées ; résister au désir, fût-il encore vif plutôt que de languir dans la lassitude et l'indifférence. A certaines, il promettait de les épouser et en faisait les plus grands serments, aux autres de les aimer toujours.

Elles prenaient la rupture selon leur tempérament et la confiance qu'elles avaient eue en lui; en les assaisonnant de supplications, de larmes, d'injures, de menaces et parfois de sang.

Celles qui l'avaient sincèrement aimé et qui étaient blessées au plus profond de leur cœur gardaient son souvenir, priaient pour qu'il revienne de ses erreurs et s'arrêtât à temps sur ce chemin qui ne pouvait que le précipiter à la damnation éternelle; et sans doute se mêlait-il à cette pieuse pensée un espoir qu'elles ne s'avouaient peut-être pas, un désir que leur amour se réveillât au cœur de l'infidèle et qu'il leur revint pour toujours.

D'autres ne voyaient dans son infidélité qu'une injure faite à leurs charmes et elles en concevaient moins de douleur que de dépit ou de colère qui se manifestait par des scènes tumultueuses.

Parfois aussi, avant qu'il y mette fin lui-même, ses amours étaient brusquement coupées par l'indiscrétion, la maladresse intempestive d'un mari, d'un frère, d'un fiancé. Alors, les épées flambaient; en ce temps où les hommes avaient toujours l'épée au côté, les audaces d'un séducteur devaient être appuyées par une parfaite science

des armes; aussi, ce diable d'homme était-il une fine lame, et après avoir triomphé des femmes par amour, il était à peu près certain de triompher des hommes par les armes.

Mais pas une ne l'oubliait. Qu'elles lui aient cédé par simple entraînement des sens ou poussées par la plus profonde tendresse, qu'elles aient supporté la rupture avec une mélancolique résignation, avec colère ou avec désespoir, rien n'effaçait son passage dans leur vie. Celles qui avaient d'autres amants pensaient à lui parmi les caresses des autres; quelques-unes préféraient renoncer à une vie que n'enflammait plus son amour; deux ou trois entrèrent en religion pour contribuer par leurs prières à sa félicité éternelle après avoir assuré pendant un temps son bonheur sur terre; certaines, naïvement et contre tout espoir attendaient son retour; elles le suivaient dans les méandres de sa vie aventureuse, prêtes à l'aider, à le défendre, telle cette Julia qui l'aima éperdument, qui perdit tout pour lui, rang, condition, fortune et qui le tira d'un danger mortel au risque d'y périr elle-même.

On a dit qu'il tenait une liste exacte de ses victimes avec leur nom, leur âge et le jour où la première fois elles étaient tombées dans ses bras; cela n'est guère dans son caractère; la conquête d'une femme, ses caresses, sa possession, c'était du présent, mais c'était presqu'aussitôt du passé; il avait encore ses baisers sur les lèvres qu'il pensait à la prochaine; il marchait ainsi toujours

tourné vers l'avenir, comment aurait-il pensé à tenir un compte exact du passé !

Non. Dès qu'elles n'étaient plus dans ses bras, il les oubliait; une de plus parmi la foule anonyme des éplorées, des désespérées, des sanglantes. Leur souvenir qu'il ne conservait pas, a été perdu; et seul a survécu celui de quelques-unes, parmi les mille e tre, à qui il avait montré un peu plus de tendresse et d'attachement ou dont l'histoire était plus touchante ou plus tragique.

On sait qu'il aima une femme poète assez célèbre; elle chantait leurs amours en vers dithyrambiques qui réflétaient l'enivrement de leurs étreintes et les perfections de son amant. Lorsqu'il la quitta, de nouveaux poèmes nombreux et généreusement répandus chatièrent l'inconstance et la duplicité des hommes. Ces révélations amoureuses et poétiques attirèrent sur don Juan les regards d'un grand nombre de femmes, et beaucoup, parmi elles, furent persuadées qu'il trouverait en elles ce je ne sais quoi qui captive et attache, et que la poètesse n'avait pas su lui donner.

Au cours de ses pérégrinations conquérantes, il pénétra dans une famille où se trouvaient deux enfants, un fils, Fernandez qui atteignait à peu près vingt ans et une jeune fille de seize ans, Elvire.

Hardi, entreprenant, irrésistible, don Juan devint vite l'amant de la mère, doña Soledad; elle était encore jeune et était restée très fraîche; mince, un visage enfantin, une bouche pure et de grands yeux limpides, elle semblait plutôt une sœur aînée de sa fille qui, au contraire, et comme

il arrive souvent, avait un petit air sérieux à la fois grave et souriant qui contrastait avec son jeune âge.

Les deux amants avaient toute liberté : le mari avait une charge à la cour; la mère pouvait occuper ou éloigner facilement sa fille et don Juan, étant l'ami du fils, savait tout ce qu'il faisait et provoquait même ses absences en le faisant inviter par des amis communs ou en organisant des parties où il ne se montrait pas, et pour cause.

Alors, don Juan rejoignait la mère; elle le recevait dans une salle basse et obscure, éloignée des pièces habitées et où on ne pénétrait jamais; avec la complicité d'une camériste, elle avait aménagé cette salle de petites dimensions avec des étoffes des Indes qui en étaient toute l'ornementation, avec un tapis épais par terre et, au fond, le lit. Parfois, par exemple les jours où ils étaient tout à fait sûrs d'être seuls dans la maison, ils allumaient un flambeau; mais le plus souvent ils se contentaient du peu de lumière qui passait à travers la fenêtre fermée et les rideaux tirés. Cette pénombre donnait à leurs amours plus de mystère encore et par conséquent plus d'attrait. Elle adoucissait sur le visage de doña Soledad les premières atteintes de l'âge, imperceptibles encore, mais que le grand jour aurait au contraire soulignées; l'amour y mettait des reflets radieux et lui donnait un air de jeunesse qui, joint à la souplesse d'un corps encore intact, à sa vivacité et à sa science de l'amour en faisait une amante incomparable.

Elle pouvait craindre que c'était la dernière fois

qu'elle aimait et qu'elle était aimée; aussi mettait-elle dans cet amour tout ce qui lui restait au fond du cœur d'ardeur et de désir. Flexible, nerveuse, elle prodiguait à son amant des voluptés si vives qu'il venait la rejoindre aussi souvent qu'il était possible et qu'il lui restait attaché plus longtemps qu'il n'avait jamais fait pour aucune de ses maîtresses.

Ils avaient de longues heures de plaisir où alternaient les moments de voluptueuse ardeur et les repos qu'elle savait enchanter de sa grâce enjouée.

Parfois, don Juan détournait les yeux et il lui semblait voir passer comme dans un rêve la longue théorie des femmes qu'il aurait pu avoir s'il n'était pas resté fixé à celle-là, et qui chacune lui aurait dispensé un plaisir différent. Son inconstance et son esprit d'aventure s'inquiétaient de cet attachement qui faisait de l'amour une habitude et presque un lien.

Mais doña Soledad, avec la perspicacité d'une femme aimante, devinait ce qui pouvait menacer son amour et, affolée à l'idée de le perdre, multipliait, variait, renouvelait ses caresses avec un art, un caprice si divers que don Juan, sans grand effort d'imagination, trouvait en cette seule femme toute une variété d'amoureuses.

Malgré leur entente pour s'assurer la solitude, ou même à dessein, pour ne pas trahir leur complicité par cette régularité à la trouver seule, don Juan venait alors qu'il savait rencontrer le mari, don Esteban, le fils Fernandez ou la jeune fille Elvire. Il lui arrivait même parfois, sa mère étant

absente ou occupée, de trouver Elvire toute seule. Toute rougissante de plaisir, elle lui tenait compagnie en attendant l'arrivée de sa mère. Don Juan s'approchait d'elle, lui caressait la main et lui disait qu'elle était belle. La petite rougissait plus encore et tournait vers lui son visage où brillaient deux yeux immenses qui semblaient découvrir, émerveillés, toutes les félicités de la terre.

Alors don Juan glissait ses doigts parmi les lourdes boucles de sa chevelure et frôlait la peau si délicate de la nuque ambrée.

Ce n'est pas, sans doute, que don Juan ait eu l'intention, au moins les premiers jours, de faire la conquête de cette enfant, mais pouvait-il voir une femme quelle qu'elle fut, sans lui parler d'amour ou tout au moins l'invoquer ? Et puis, il fallait bien s'occuper, fût-ce avec la fille en attendant la mère.

Certainement, dès que la petite avait disparu, il n'y pensait plus; mais elle y pensait toujours; ce beau cavalier lui avait dit des paroles de tendresse et il avait eu vers elle des gestes qui étaient presque des caresses et qui ne pouvaient être inspirés que par l'amour.

Le cœur de l'enfant battait fort; son imagination galopait; une félicité divine s'ouvrait devant elle, don Juan l'aimait; tout s'expliquait, c'était pour elle qu'il venait si souvent.

En elle, cette pensée s'enracinait de plus en plus profondément; don Juan, chaque fois qu'il la trouvait seule, se livrait à ce petit jeu sans conséquence pour lui, mais si dangereux pour la jeune fille. Il

lui murmurait de tendres paroles et poussait un peu plus loin les privautés. La fille ressemblait à sa mère et il goûtait en la caressant une pensée assez trouble; il imaginait que les deux ne faisaient qu'une et qu'il avait à quelques minutes de distance la même femme à deux âges différents; d'abord toute jeune, toute fraîche, naïve et vierge encore, il éveillait son désir, tout en allumant le sien, par des caresses simples et innocentes; elle les acceptait, elle les rendait même, et ses émois et ses frémissements étaient les meilleures promesses pour l'amour prochain; très prochain; comme si la jeune fille eût brusquement franchi quelques années en quelques minutes pour l'amour de lui, il semblait à don Juan que la mère lui donnât les ardentes félicités dont les caresses ingénues de la fille étaient les délicieuses promesses.

Et cette succession rapide et piquante, cette confusion constituaient une excitation de haut goût.

La première fois qu'il l'embrassa, elle s'arracha de ses bras et se sauva dans sa chambre avec un cri de biche blessée; seule, elle cacha dans ses mains son visage bouleversé, ses yeux qui se remplissaient de larmes, sa pudeur froissée, mais heureuse de cette première atteinte et surtout, surtout d'un espoir illimité, émerveillé; maintenant, elle en était sûre, don Juan l'aimait, don Juan, bientôt, la demanderait en mariage...

Elvire se donna à cette idée, à cette certitude avec l'enthousiasme de son âge, l'ardeur d'un premier amour, l'enivrement de sa nature fougueuse et assez exaltée; elle ne vécut plus qu'avec cette

pensée qui devint vite son existence même. Plus rien n'existait pour elle, rien que ce mirage qui l'éblouissait.

Elle ne s'endormait le soir que les mains jointes en pensant à don Juan, entremêlant aux mots de ses prières des paroles d'amour et se demandant avec une anxieuse et véhémente exaltation : Est-ce demain qu'il vient, est-ce demain qu'il murmurera dans son baiser les paroles qui seront le premier pas vers notre bonheur, le bonheur de toute notre vie ?...

Et la pauvre enfant s'endormait avec cet espoir, ce désir à la fois candide et ardent.

Par quel hasard terrible découvrit-elle que don Juan était l'amant de sa mère !

La certitude de la sécurité relâche la prudence; les deux amants ne prenaient-ils plus assez de précautions; crurent-ils Elvire absente alors qu'elle était encore là; était-elle rentrée plus tôt; furetait-elle à la recherche de ces vieilles et curieuses choses que l'on trouve dans les recoins des anciennes maisons ?...

Elle poussa un cri terrible et s'enfuit, épouvantée, folle de douleur ; elle n'y voyait plus, elle s'en allait sans savoir où, heurtant les portes et les meubles; sa tête lui semblait vide et tout à la fois terriblement lourde à porter; une angoisse atroce étreint son cœur et l'empêche de battre, écrase sa poitrine et l'empêche de respirer; il lui semble que la vie s'écoule de ses veines; elle fuit toujours en criant comme une bête blessée, sans savoir où elle va, un nuage rouge voilant son

regard; sa mère, don Juan... il lui est impossible de supporter une douleur aussi déchirante... la mort de sa tendresse, la mort de son espoir, la mort de son amour, la mort de tout, sa mort...

Une panoplie : hallucinée, délirante, elle saisit un poignard et se le plonge dans la poitrine.

Elvire est étendue sur son lit, blême, roide, les yeux fermés; le chirurgien ne veut pas dire si elle survivra à sa blessure; sans doute une personne qui aurait l'espoir et la volonté de retenir la vie en guérirait, mais il semble au contraire que cette blessée, malgré son jeune âge, n'ait que désespérance et envie de mourir.

Son père et son frère s'approchent en silence et regardent palpiter le peu de vie qui lui reste; ils sont consternés et ne comprennent rien au geste tragique de cette enfant jeune, belle, riche, à qui l'existence promettait tous les bonheurs; le matin encore si gaie, si vive, et le soir, se donnant elle-même un coup qui la mettait aux portes du tombeau.

La mère est atterrée de douleur, de remords et d'épouvante. Elle est la cause du désespoir de sa fille; elle sera la cause de sa mort; ses amours avec don Juan... mais la honte qui a rejailli sur cette enfant et lui a cinglé le visage suffit-elle à expliquer son geste désespéré... non... le cœur lui aussi a été meurtri, assez cruellement meurtri pour qu'elle veuille se donner la mort...

Mais alors, elle aussi, elle aime don Juan... Et

le cœur de la mère et le cœur de l'amante se déchirent...

Le délire parfois agite la blessée; elle remue, elle veut se lever et s'enfuir; il faut user de force pour la retenir dans son lit; peu à peu, le calme lui revient; alors, ses lèvres remuent et il en sort des paroles mal articulées; son père et son frère se penchent pour les recueillir, pour essayer de comprendre; qui sait, cette plainte contient peut-être son secret, le secret de son désespoir; mais la mère, secouée d'épouvante, les écarte; non, non, il faut la laisser reposer tranquille; trop de monde autour d'elle la fatigue; ce qu'ils voudraient entendre, elle a une peur atroce qu'ils l'entendent; atroce, qu'Elvire dans sa fièvre parle distinctement et livre l'horrible secret... assez de malheur comme cela...

Aussi, elle éloigne les deux hommes le plus qu'elle peut; elle assure que le changement d'air et le repos à la campagne feraient le plus grand bien à la blessée; ils possèdent un domaine à quelque distance de Séville; dès qu'elle pourra supporter le voyage, il faudra l'y transporter...

Malgré elle et malgré sa volonté de mourir pour échapper à l'abominable obsession, l'instinct de conservation fut le plus fort; peu à peu la blessure se referma; on put bientôt transporter Elvire à la campagne; mais elle restait triste, songeuse, abattue; les soins, la force de la jeunesse avaient guéri la plaie de son corps; le temps, l'apaisement de la campagne n'arrivaient pas à guérir la blessure de son cœur; elle restait de longues heures

allongée, en plein air, à l'ombre, immobile et le regard fixe, sans rien voir, comme si son âme meurtrie avait déserté son corps charmant.

Puis, à ces heures d'abattement succédaient des accès de fièvre, de nervosité; elle s'agitait, elle avait des mouvements désordonnés, des gestes brusques comme pour chasser une image odieuse; et elle retombait ensuite dans sa torpeur.

Sa mère veillait sur elle avec une sollicitude discrète; elle la regardait de loin et comme n'osant pas se montrer et affronter le regard prévenu et désabusé de sa fille; elle ne s'approchait que pour lui donner des soins d'une main légère comme pour ne pas révéler sa présence.

Lorsqu'elle voyait s'approcher sa mère, Elvire parfois se détournait et restait le regard fixé de l'autre côté et on eût dit que cette présence lui était douloureuse; et d'autres fois, au contraire, succombant sous ce fardeau d'amour et de désolation trop lourd pour sa jeunesse, dans un élan de tendresse désespérée, elle jetait ses bras autour du cou de sa mère et éclatait en sanglots. Unies dans une même pensée déchirante, la mère et la fille mêlaient leurs larmes.

Malgré son endurcissement et sa sécheresse de cœur, don Juan fut troublé par cette aventure plus qu'il n'aurait voulu l'être et le paraître, et ému peut-être plus encore qu'il ne l'avait été par ses amours avec Maria et Térésa. Il resta plusieurs jours dans une retraite amoureuse.

Mais quoi ! N'était-il donc plus ce don Juan

dont le destin était de séduire les femmes, de les plier sous ses baisers, de les abandonner ensuite, pantelantes, et de rire de leurs larmes? Et après? Avaient-elles donc le droit de se plaindre ? Les quelques heures de plaisir qu'il leur donnait ne valaient-elles pas une vie de regrets ?

Et maintenant, n'y avait-il pas assez longtemps qu'il avait la même maîtresse ? Allait-il donc s'affliger de ce bon hasard qui l'en détachait ou s'arrêter pour essuyer des larmes de femme ?

Il fallait oublier au plus vite ces grimaces, ces démonstrations de mauvais goût et ces pleurnicheries de petite fille.

Le meilleur moyen était de se lancer dans de nouvelles aventures. Il n'y manqua pas; il en eut de nombreuses car toutes les femmes le tentaient, dames nobles, bourgeoises, jeunes filles, femmes et sœurs d'amis ou rencontres de hasard, jeunes et jolies, s'entend.

Nombreuses, mais assez semblables : les étapes de la séduction plus ou moins rapide, le temps toujours bref qu'il fallait à don Juan pour satisfaire et presqu'aussitôt éteindre son désir, et la rupture : l'abandon de la femme dans les regrets et les larmes et son départ pour d'autres conquêtes. Aucune qui offrit rien de bien particulier jusqu'au jour où il rencontra doña Flor.

CHAPITRE IX.

Les absents ont tort. Flor aime son fiancé don Miguel parti pour la guerre. Mais don Juan lui parle de l'amour

en termes si ardents que c'est l'amour qu'elle aime en son fiancé; l'amour qu'elle attend, qu'elle désire, c'est le visage de l'amour qu'elle embrasse : alors qu'importe que ce soit don Miguel ou don Juan qui le porte; mais elle paye de sa raison cette épouvantable erreur. Don Juan oublie Flor en aimant dona Cristina et en ravivant une amitié amoureuse avec Julia, une amie qu'il retrouve mariée.

Don Rodriguez Romero donnait soirée à la belle noblesse de Séville. Les salles splendides, ornées de meubles rares et de hautes tapisseries, resplendissaient de lumières qui se reflétaient dans les glaces. Des cavaliers vêtus de soie et de velours aux couleurs éclatantes dansaient avec des dames dont les épaules nues étincelaient de joyaux précieux.

Les larges portes s'ouvraient sur des jardins profonds que la nuit baignait d'une pénombre mystérieuse.

Lorsqu'ils avaient dansé, les couples s'en allaient prendre le frais par les allées, sous le regard indulgent des étoiles, et s'attardaient aux détours des charmilles touffues.

Un Amour de marbre jouait de la flûte au milieu d'un bosquet de verdure; il semblait que c'était de sa flûte que sortaient tous les murmures de cette nuit divine; mais il s'arrêtait de jouer pour écouter au passage les serments d'amour et les baisers qu'échangeaient devant lui les couples enlacés, comme un hommage à sa toute-puissance.

Don Juan dansait peu; il se contentait d'obser-

ver les femmes et de choisir celle que devait lui donner cette soirée.

Il ne tarda pas à la découvrir. Sa taille haute et fière l'impressionna; son visage pur et serein n'était cependant pas froid et indifférent car il semblait refléter une ardente pensée ou un amour souverain; elle marchait et elle dansait avec une aisance simple et noble.

Don Juan la désira avec l'ardeur qui l'enflammait devant toute proie nouvelle et il souhaita que sa conquête fût difficile pour en augmenter encore le prix.

Il ne pouvait pas souhaiter mieux.

Avant de se faire conduire à elle pour l'inviter, il interrogea tous les amis qui pouvaient la connaître sur sa famille, son caractère et ses sentiments afin de la connaître lui-même le mieux possible et de se comporter en conséquence, comme fait un bon stratège devant les positions de l'ennemi avant d'engager l'action.

Il apprit ainsi que doña Flor habitait avec son père, qui était déjà très âgé quoiqu'elle fut encore jeune, une maison petite, mais agréable avec un jardin petit aussi, mais ombragé par quelques beaux arbres et rafraîchi par un jet d'eau qui retombait en chantant dans une vasque de marbre.

Il sut aussi que doña Flor était fiancée à don Miguel qui était parti à la guerre, ce qui est une imprudence presqu'aussi grande pour un fiancé que pour un mari. Flor aimait son fiancé à la folie; elle ne pensait qu'à lui ; elle ne parlait que de lui, elle répétait ses paroles à leurs amis et

se répétait à elle-même ses serments. Ou plutôt leurs serments, car, s'il avait juré de lui être fidèle et de ne revenir que pour l'épouser, elle-même, en retour, lui avait juré par tous les saints du paradis — et ils sont nombreux — de l'attendre patiemment. Elle avait même ajouté qu'elle entrerait en religion plutôt que de parjurer ses serments si, par malheur, le dieu de la guerre, jaloux, brisait une existence qu'ils voulaient consacrer au dieu de l'amour.

Enfin, quoiqu'il y eut déjà longtemps que don Miguel fut parti, elle avait le cœur toujours aussi plein de son souvenir. Aussi, lorsque don Juan, après l'avoir fait danser, l'emmena dans un coin isolé où ils pouvaient causer tranquillement, elle lui parla inévitablement de son fiancé, de sa noblesse, de sa fortune, de son courage, de sa famille; et tout en parlant, elle s'animait, ses yeux brillaient en pensant à lui ; une félicité céleste se peignait sur son visage et la transfigurait lorsqu'elle évoquait leurs promesses, leurs espoirs, leur amour.

Don Juan la regardait en l'écoutant; elle était naturellement jolie; et plus jolie encore dans la vivacité, l'exaltation de son amour; une pensée captieuse, un désir plus âpre monta en lui.

Séduire une femme, la belle affaire ! C'était courant, quotidien presque ; mais séduire une femme dont le cœur était plein de l'amour d'un autre, voilà qui devenait une difficulté digne de son pouvoir de séduction. Quelle entreprise sournoise et raffinée que de faire tomber dans ses

bras cette fiancée qui se gardait jalousement pour un autre, et qui avait juré par serment solennel de n'être qu'à lui ou à Jésus-Christ. Et quelle habileté que de se servir dans cette entreprise de l'amour même qu'elle avait pour son fiancé et de le faire tourner à son avantage !... Jamais aventure ne s'était présentée de façon aussi passionnante : tout y était : joies d'amour, satisfaction de vanité, trahison, parjure, sacrilège, victoire difficile et par conséquent glorieuse.

Don Juan écoutait toujours doña Flor, souriait, approuvait tout en échaffaudant son projet ; il lui parut avantageux de faire semblant d'avoir connu autrefois ce don Miguel qui avait le bonheur d'être si ardemment aimé ; il en avait assez entendu pour pouvoir en parler lui-même sans invraisemblance; d'ailleurs, il assura qu'il l'avait connu beaucoup plus jeune, avant doña Flor elle-même; il n'y a rien qui rapproche autant que les amitiés communes; la fiancée d'aujourd'hui n'a pas de désir plus vif que de connaître le passé de celui qu'elle aime; la jeune fille eut un élan spontané et confiant vers don Juan :

— Vraiment, vous l'avez connu... Comment était-il? Vous étiez bons amis... Quels étaient ses goûts... Racontez-moi vos souvenirs... Tout ce qui est lui me tient si fort au cœur, non seulement ce qu'il est mais ce qu'il a été...

Don Juan s'en tira avec de vagues réponses et des anecdotes où il jouait un rôle selon le caractère qu'elle lui avait dépeint.

— Oui, oui, s'écriait-elle transportée, c'est bien de lui... je le reconnais bien là...

Pour le surplus, don Juan, riant de sa naïveté, s'excusa, étant pris à l'improviste et ses souvenirs étant déjà lointains; mais puisqu'elle voulait tant savoir, il serait heureux de lui faire plaisir, il réfléchirait, il fouillerait dans sa mémoire et y trouverait certainement des choses fort intéressantes et qu'elle serait très heureuse d'apprendre.

— C'est cela, s'écria-t-elle, cherchez... comme vous êtes aimable... cherchez et venez me voir, nous parlerons de lui.

Don Juan n'en demandait pas davantage.

La première fois qu'il vint la voir, elle le conduisit au fond du jardin; pour les premières fois, passe encore, mais il fallait aux projets de don Juan un cadre plus fermé; il y avait deux sièges à l'ombre d'un arbre. Don Juan avait rassemblé une série de souvenirs où il faisait apparaître don Miguel, où il le faisait agir, parler; il effleura même, par touches légères, l'histoire de leurs amours de jeunesse et il vit le front de la jeune fille se rembrunir; mais, sans paraître le faire avec intention et uniquement pour lui faire plaisir, il montra un don Miguel ayant fort peu de goût pour ces affaires galantes; il s'en détournait et ne s'attachait jamais; certainement, il pressentait déjà, il attendait le grand amour qui allait remplir sa vie. Et un sourire d'enchantement fleurissait le visage de la jeune fille ; un transport irraisonné la poussait vers cet ami qui avait connu

son fiancé tant aimé et qui lui en parlait d'une façon si conforme à son amour.

Elle s'avançait vers lui et lui serrait la main pour le remercier; oui, c'était bien là son Miguel, elle le reconnaissait au portrait et aux traits qu'on lui rapportait de lui; il était bien tel qu'elle l'aimait et il avait toujours été ainsi.

Don Juan gardait dans les siennes la main qu'elle lui avait tendu dans un élan de joie et il la caressait doucement. Mais attention; n'allons pas trop vite pour ne pas donner l'éveil à cette âme sensible. D'ailleurs, pourquoi se presserait-il? La séduction d'une jeune fille est une œuvre d'art qu'il faut mener délicatement en savourant point par point, jour par jour, les lentes transformations qui, de ce qu'elle est, l'amènent à ce que l'on veut. C'est une délectation de raffiné que ne goûtent point les butors et les brutaux qui se pressent.

— Il est toujours à peu près de ma taille, n'est-ce pas, demandait don Juan?

— Oui, répondait-elle, avec un visage avenant comme le vôtre et une petite moustache fine. J'ai de lui un bon portrait dans ma chambre ; je vous le montrerai.

Sur cette promesse, don Juan prit congé; il ne fallait pas être importun, mais partir assez tôt pour laisser un regret et le désir de le revoir.

Il se fit attendre quelques jours avant de revenir; ils restèrent encore au jardin. Sous cette pensée commune, et pour ainsi dire sous le regard

de don Miguel, une douce intimité s'établissait entre doña Flor et don Juan.

A sa quatrième visite, elle le mena dans sa chambre pour lui faire voir le portrait ; il était d'assez petite dimension; elle le tenait devant la fenêtre, dans une bonne lumière, et attachait sur lui un long regard d'amour.

Pour bien le voir, don Juan s'était placé tout près d'elle, un peu en arrière; il montrait les particularités du portrait en avançant la main et cette main frôlait le bras de la jeune fille; il reconnaissait les traits de son ami et pour les mieux reconnaître, il s'approchait et se penchait sur l'épaule de la jeune fille; il s'y appuyait même, légèrement d'abord, puis en insistant un peu ; et ce n'était plus le portrait qu'il regardait, c'était cette nuque ambrée qui frissonnait doucement au souvenir du bien-aimé, à moins que ce ne fut au souffle ardent qui faisait voleter ses cheveux follets.

— Ce qui me surprend, dit don Juan, c'est que, vous aimant et se sachant aimé comme vous l'aimez, il ait pu se résoudre à partir à la guerre.

— C'est son père qui fut un vaillant guerrier sous le dernier roi; il a voulu que son fils obéit à la tradition de famille et se distinguât les armes à la main avant de revenir à la cour et de vivre dans la paix.

— Don Miguel a dû partir désolé, laissant la femme qu'il adorait.

— Désolé, oui; mais ne le laissant pas voir; il est brave comme il est bon et aimant.

— Certes ! affirma don Juan, mais, au moins, auriez-vous pu vous marier avant son départ et vous auriez eu ainsi pour vous consoler dans la séparation des souvenirs d'amour plus précieux.

— ... Ou des regrets plus vifs, dit-elle en souriant. Croyez-vous que nous n'y ayons pas pensé ? Mais nous sommes jeunes tous les deux, nous pouvons attendre; si le mariage nous donnait des satisfactions, il pouvait avoir dans certains cas des inconvénients : je vous répète là ce que nous ont dit les personnes sages.

— Il ne faut jamais écouter les personnes sages, mon amie, il faut écouter la jeunesse et l'amour; et il n'est jamais trop tôt, surtout pour une femme...

— Et puis, pendant que l'on discutait, le départ a été avancé et le jour de la séparation est arrivé tout d'un coup.

— Quoi ! si vite, s'écria-t-il, et vous n'avez même pas eu le temps d'échanger ces caresses...

Elle rougit et voulut détourner ses regards; mais il prit sa main pour la retenir et se penchant vers elle, il lui parla de plus près et à voix plus basse et plus ardente :

— ... Ces caresses qui marquent à la fois le corps et l'âme, qui sont un lien indestructible et une félicité suprême... quand on s'aime, quand on s'aime vraiment, peut-on avoir le triste courage de résister aux désirs qui font, de deux êtres jeunes et épris une seule félicité...

Il s'arrêtait; malgré la chaleur de sa parole, il fixait sur la jeune fille un œil froid et il se réjouis-

sait en lui-même de la voir tremblante et effarée. Il se réjouissait aussi de sa parfaite innocence; il était évident que don Miguel n'avait rien appris à sa fiancée des délices de l'amour; tant mieux, elle serait plus facile à troubler.

Elle secouait la tête doucement.

— Pourtant, continuait don Juan, j'imagine que votre fiancé a caressé d'une main légère les sombres et lourdes boucles de vos cheveux... j'imagine même que ses doigts tremblants ont effleuré la peau satinée et si blanche de ce cou parfait et de cette épaule avant qu'elle disparaisse sous les plis de la robe...

Et don Juan, souriant d'un petit air d'innocence, glissait ses doigts dans la souple et somptueuse chevelure et frôlait le cou et l'épaule de la jeune fille de la façon la plus insidieusement caressante, comme il pensait que don Miguel avait fait ou aurait dû faire. Doña Flor souriait aussi, et, en vérité, ne pouvait pas se fâcher de ces petites marques d'amitié qu'il lui donnait en invoquant don Miguel et qu'elle reçevait en pensant à lui.

— Je suis bien sûr, continuait don Juan, qu'en arrivant auprès de vous, et aussi en vous quittant, il vous donnait le plus chaste baiser, sur le front, comme ceci...

Il s'approchait plus encore; elle eut un imperceptible mouvement de recul; mais il la retint encore :

— C'est mon ami Miguel, votre fiancé, qui vous embrasse, comme il avait coutume de le faire, dit-il en posant ses lèvres sur le front rougissant.

Il résista à la tentation de glisser du front à la bouche; il était sage dans sa sensuelle perversité et ne voulait aller qu'avec la patiente lenteur qui mène au succès. Il avait soin de couvrir ses audaces, si bénignes soient-elles, du voile de l'amitié qui le liait à don Miguel et à elle-même de plus en plus. Pourquoi ne prendrait-il pas, seul avec elle, ces petites familiarités qu'il prendrait aussi bien en la présence du fiancé ?

Ainsi, avec ces considérations subversives et fallacieuses, il endormait sa prudence et élargissait le champ d'action de ses privautés. D'ailleurs, par une rouerie assez subtile, chaque fois qu'il avait pu l'inquiéter par une caresse plus directe, un mot, un geste un peu plus osé, il s'imposait une période de réserve excessive. Il restait même assez longtemps sans revenir, de façon à se faire désirer; elle ne manquait pas de le lui reprocher :

— Voilà bien longtemps que vous n'êtes pas venu... Vous savez bien que j'ai besoin de vous pour parler de lui...

Mais ne se trompait-elle pas elle-même et ce besoin de parler de lui n'était-il pas à son insu le désir secret de revoir don Juan lui-même ? Alors, pour ne pas être privé de lui aussi longtemps, elle se faisait aimable et souriait à ses caresses au lieu de s'y soustraire.

Il en profitait pour l'entourer de marques d'affection, de petits soins troublants; et, dans ses conversations, il en revenait toujours à l'amour, à l'amour de don Miguel pour sa fiancée, bien entendu; et ainsi au lieu de s'en offusquer, doña

Flor allait elle-même au devant de ces entretiens qui lui faisaient deviner sa félicité future.

Mais il était bien facile à don Juan de glisser vite de ce cas particulier à des considérations générales et même à des évocations précises. Il dépeignait à la jeune fille les joies successives de l'amour, les étapes progressives par lesquelles deux amants arrivent à l'abandon total, et les félicités qui jaillissent de leur étreinte.

Il suivait avec un rare sang-froid les progrès du trouble qui envahissait la jeune fille. Quand par hasard elle avait un sursaut devant une image trop vive, vite, avec une habileté démoniaque, il ramenait tout à don Miguel; certainement, son fiancé l'instruirait ainsi, il était même étrange qu'il ne l'eut pas déjà fait; cela était dans l'ordre des choses...

Le nom de son fiancé refoulait ses scrupules; il aurait pu être là lui-même; il aurait pu lui tenir ce langage; en attendant que ce fut lui, c'était son ami; lui fallait-il un si grand effort pour s'imaginer que c'était lui et entendre, comme si elles sortaient de sa bouche, ces paroles de douce expérience amoureuse ?

Alors, elle se penchait vers lui et elle l'écoutait avidement, les yeux ardents, les lèvres entr'ouvertes sur ses dents humides, de profondes aspirations gonflant sa poitrine et s'exhalant en longs soupirs. Lui aussi se penchait vers elle, il prenait sa main, comme un médecin, pour mesurer son degré de fièvre; il s'arrangeait pour frôler sa jambe; d'abord elle la retirait vivement; mainte-

nant, elle la laissait prisonnière entre celles de don Juan; et ainsi tout près d'elle, il faisait défiler devant ses yeux des images voluptueuses; il dépeint une fois de plus et en ajoutant chaque fois quelques nouveaux détails précis, les joies et les mystères des enlacements et des caresses; il lui verse jour par jour, mot à mot, goutte à goutte ce poison qui doit troubler cette âme, la bouleverser, l'anéantir, la mettre à sa merci.

Et ce poison est si doux, si enivrant qu'elle le réclame elle-même; elle provoque ces conversations où les paroles et les gestes de don Juan lui font comprendre et presque connaître le bonheur qu'elle goûtera avec don Miguel; ce bonheur, elle l'attend, elle l'appelle, elle voudrait le tenir déjà.

Don Juan comprend ce désir et il s'achemine peu à peu à le satisfaire, tout en s'étonnant que son fiancé ne l'ait pas déjà fait; il donne à la jeune fille le regret du temps perdu, ce temps si précieux qui passe si vite et qui ne revient pas... Et don Miguel non plus ne revient pas...

Alors, faudra-t-il donc que la pauvre fille attende encore longtemps avant de connaître ces caresses dont l'évocation la fait frissonner? Don Juan lui parle de tout près; elle le sent derrière elle, penché sur son épaule, le souffle sur sa nuque; il lui prend le bras, il frôle le sein; assis devant elle, il se penche comme pour des confidences; les yeux dans les yeux; leurs visages se touchent presque; y a-t-il si loin d'une parole d'amour au baiser!...

Elle frissonne sous la caresse; il la tient dans

ses bras; il la serre; il l'enveloppe; c'est ainsi que don Miguel aurait dû faire; c'est ainsi qu'il fera quand il reviendra; oui, mais quand reviendra-t-il? Attendre, attendre encore, comme c'est pénible, que de temps perdu...

De grandes ondes passionnées, affolantes, la parcourent de la tête aux pieds; elle ferme les yeux; dans son esprit délirant, c'est don Miguel qui la tient embrassée; c'est son nom qui sort de sa gorge comme un doux gémissement tandis qu'elle rend ses baisers à don Juan; ce n'est plus lui seulement qui l'enlace, c'est elle qui se serre contre lui les nerfs tendus; le désir abolit sa volonté, la brise, l'anéantit et la livre à cet homme qui l'a peu à peu amenée à ce point d'oubli et d'amour.

Maintenant, il peut tout oser; si elle a encore un sursaut de résistance, il sera bref et facilement réprimé; d'elle-même, d'ailleurs, elle ne le prolongera pas car il lui est maintenant impossible de résister plus longtemps au désir qui la brûle.

Don Juan la renverse, la prend, savoure la juste récompense d'une si longue et satanique patience; et elle s'abandonne en murmurant :

— Miguel... Miguel... mon bien aimé.

La main sur la poignée de la porte, un sourire sarcastique troussant le coin de sa lèvre, don Juan s'apprête à s'en aller. Doña Flor est agenouillée, accroupie sur le lit encore chaud, toute pantelante; par instants, un tremblement convulsif la secoue toute, elle murmure encore :

— Miguel... Miguel... mon bien-aimé.

Elle fixe sur don Juan des yeux hallucinés comme si elle ne le reconnaissait pas, comme si elle ne l'avait jamais vu. Elle répète :

— Miguel. Miguel... enfin, tu es revenu, mon bien-aimé... enfin, tu me les as dites ces paroles de tendresse que je n'entendais plus depuis si longtemps... enfin, tu me les as données ces caresses... oh! les douces, les ardentes caresses... c'est bien vrai qu'elles sont le grand bonheur de la vie... Miguel...

Un sourire grimaçant crispait, déformait ce joli visage; des lueurs égarées troublaient ses beaux yeux et un ricanement sinistre coupait ses paroles :

— Miguel... ne t'en vas pas si vite... de quoi te plains-tu? Ne t'ai-je pas bien rendu tes baisers... Viens... J'ai encore soif de tes caresses... Ne pars pas sitôt revenu... Viens... Il y a si longtemps...

Elle avait réussi à se redresser à demi et lui tendait les bras; elle avait des gestes cyniques comme pour s'offrir de nouveau. Puis, brusquement, avec un râle atroce, elle s'effondra sur le lit et resta allongée, secouée de convulsions délirantes.

Don Juan s'enfuit.

Une jeune femme, jolie malgré son air égaré, parcourt les rues; elle sourit aux jeunes cavaliers et les aborde :

— Miguel... tu es donc revenu... il y a si longtemps que je t'attends, que j'ai soif de tes caresses...

Elle cherche à l'entraîner. Le cavalier s'aper-

çoit vite qu'il a devant lui une folle, jolie, mais folle tout de même. Il est assez heureux pour ne pas désirer une aventure dans ces conditions, et il se débarrasse de la pauvre femme; elle le suit d'un regard déçu et de paroles prometteuses. Et elle va à un autre :

— Miguel...

Le jeune cavalier est étonné de s'entendre appeler Miguel et d'apprendre qu'il est enfin de retour; mais, à part cela, il ne s'aperçoit pas toujours ou pas tout de suite que la jeune femme est folle; d'ailleurs peut-être n'est-elle pas si folle que cela; peut-être aussi n'a-t-il pas beaucoup de scrupules et, folle ou pas folle, c'est toujours une jolie femme. Et il l'emmène. Ce n'est pas cet inconnu qui l'enlace, c'est don Miguel; c'est à don Miguel qu'elle rend ses baisers; don Miguel qui lui a enfin révélé les délices de l'amour. Ces délices, elle les aime, elle veut les goûter encore, encore...

La première fois, ouvrant les yeux et reconnaissant don Juan alors qu'elle pensait à don Miguel, elle avait ressenti un coup si terrible que sa raison y avait sombré; et cette illusion qu'elle a eue dans les enlacements de la volupté, elle l'a encore; sa folie la fixe en elle; elle lui fait prendre pour don Miguel tous ces jeunes gens qu'elle rencontre; elle va à eux et leur demande des baisers; elle s'étonne quand ils se détournent d'elle et elle les suit, toute radieuse de joie et d'amour, quand ils lui répondent.

Don Juan, selon son caractère, oublia ces aven-

tures aussi facilement que les autres malgré ce qu'elles avaient de tragique et de lamentable et peut-être à cause de cela; mais n'était-ce pas son destin de séduire les femmes, de s'amuser de leur faiblesse, de torturer leur amour, de faire saigner leur âme et de les abandonner dans les larmes et la désolation.

C'est quelque temps après qu'il eut comme maîtresse doña Cristina qui était la femme d'un gouverneur des Iles.. Elle habitait une maison vaste et fraîche avec de hautes fenêtres. Minutieuse et maniérée, sa seule pensée était le soin de son corps et le souci de sa parure; on l'eut bien étonnée si on lui eut dit que les ressources de la nature et l'activité des hommes pouvaient avoir un autre but que ses parures et ses ajustements. Toute la ville pouvait l'admirer habillée, ornée, parée, coiffée; mais elle voulait aussi être admirée toute dévêtue dans la grâce simple et nette de son corps adorable, et peut-être n'avait-elle des amants que pour entendre la louange de ses charmes.

Don Juan eut pour elle, non point de l'amour vrai, mais une flamme haute et vive; elle avait fait préparer une chambre où les volets tirés maintenaient la pénombre et la fraîcheur; un lit bas les recevait; elle y allongeait son corps délicat, fardé et parfumé; don Juan s'approchait doucement et lui donnait des baisers câlins, des caresses minutieuses; car elle ne haïssait rien tant que les amours bouillantes et rapides, les assauts impétueux, les mouvements fougueux; mais elle voulait qu'on la

prit avec des précautions raffinées et qu'on ne lui donnât du plaisir que par des gestes délicats et subtils.

Ils s'aimaient depuis assez longtemps; don Juan avait épuisé la gamme des sensations qu'elle pouvait lui donner et commençait à se lasser. Or, un jour, comme il arrivait auprès d'elle, il aperçut au pied du lit un papier tombé à terre et aux trois quarts caché par des vêtements. Il se baissa, le ramassa; c'était une lettre, il la lut. C'était une lettre d'amour adressée à doña Cristina par son ami don Luis Martinez

Pendant qu'il lisait, en tenant son papier, lentement, son autre main jouait avec la poignée de sa dague, la sortait à demi du fourreau et l'y renfonçait avec un claquement sec; et, sur son visage se réflétaient des sentiments divers, depuis l'indifférence méprisante qui accueille la trahison avec un haussement d'épaules jusqu'à la fureur qui met le poignard au bout du bras.

Quand il eut fini de lire, don Juan regarda la femme nue qui tremblait, car il jouait toujours avec sa dague; elle fixait sur lui des regards épouvantés.

Il avait bien eu un mouvement de fureur et l'idée de la vengeance lui était venue; mais il l'avait vite abandonnée, du moins ne voulait-il pas l'exercer contre la femme, et il avait plutôt envie de rire de l'aventure. Mais il ne rit pas et, gardant l'air furieux, il s'approcha du lit en faisant toujours claquer sa dague.

La femme se mit à genoux avec les mêmes

gestes mièvres qu'elle avait d'habitude et elle joignit les mains :

— Juan, supplia-t-elle, ce n'est pas vrai... Je te jure qu'il n'est pas mon amant... depuis longtemps il me le demande... mais ce n'est pas vrai... Ne me tue pas, Juan, je n'aime que toi...

Don Juan la regardait d'une façon toujours terrible; et il imagina sa vengeance; cette femme si sensible qui craignait tant la brusquerie et qui ne voulait être traitée qu'avec une délicatesse raffinée... et puis, ce serait peut-être plaisant de prendre une femme qui avait peur de mourir.

Il s'approcha d'elle en serrant les mâchoires et roulant des yeux farouches; il tira son poignard et le brandit. Doña Cristina se rejeta en arrière avec un cri. Alors, don Juan posa son poignard et se rua sur elle; il l'empoigna avec une rudesse de portefaix, quitte à meurtrir ses membres fins; il la serra avec une violence de bachi-bouzouck au risque de faire craquer ses jointures; malgré sa complaisance et sa docilité, il lui livra une attaque brutale comme s'il eut voulu la violer et il la posséda avec des mouvements brusques au risque de déchirer ses chairs délicates. Elle gémissait, elle criait, elle craquait comme un vaisseau secoué par la tempête.

Il la laissa sur le lit brisée, rompue, meurtrie, pantelante.

Prêt à partir, ayant repris son poignard et la lettre, il se dirigea vers la porte; elle l'entendit et se souleva péniblement sur un coude; il se

retourna, lui fit un grand salut cérémonieux et ironique, et sortit.

Le soir, don Juan s'en alla dans une taverne où il savait retrouver ses amis de débauche. Il trouva les meilleurs autour d'une table : don Alonso Alcaniz, don José Rodriguez, don Francisco Avila, don Luis Martinez lui-même et quelques autres.

Don Juan avait ressenti depuis qu'il avait quitté doña Cristina quelques sentiments contraires et le désir de la vengeance lui était revenu; il était chatouilleux sur le point d'honneur — mais où diable l'honneur va-t-il se nicher; doña Cristina... qu'était donc doña Cristina ? Et que lui importait ? Il ne l'aimait plus, il n'avait donc qu'à ne plus la voir. Ce don Martinez était un fourbe; mais qu'était-il donc lui-même ? N'avait-il jamais pris sa femme ou sa maîtresse à un ami ?

Alors ? Le souvenir de don Niceto lui revint; cette affaire lui était restée sensible, sans doute parce qu'elle était la première; il avait tué un homme pour une heure de plaisir avec une femme qu'il n'avait jamais revue.

Il ne voulait pas recommencer avec don Luis Martinez. Mais il n'aimait pas qu'on se moquât de lui derrière son dos.

Il s'assit et se mit à boire comme les autres; le Xerès et l'Alicante coulaient généreusement et les histoires sur les femmes se succédaient. Quand il jugea le moment bon, don Juan s'écria :

— J'en ai une à raconter.

— Bravo, don Juan...

Il tira de sa poche la lettre de don Luis Martinez et la lui mit sous le nez. Martinez la reconnut et, se levant :

— Je suis prêt à te rendre raison, dit-il.

Don Juan se lève à son tour et promène lentement son regard autour de lui :

— Personne ici, dit-il, ne doute de mon courage?

Une minute de profond silence; don Juan tend la main à don Martinez :

— Alors, buvons. Il ne sera pas dit que deux amis s'égorgeront pour une femme.

Il ajouta en se rasseyant :

— Et tu sais, tu peux y aller, bonne chance; pour moi, je n'y remettrai plus les pieds.

Ils burent et menèrent tapage tard dans la nuit.

Le lendemain, don Juan retourna au château de ses parents. Il avait pris cette déconvenue amoureuse avec une élégante désinvolture; mais s'il n'en souffrait pas, il en restait froissé; et puis voilà plusieurs jours qu'il menait la vie avec ses amis; un peu de repos et de solitude lui feraient du bien.

Il partit et arriva pour le déjeuner; il s'en félicita.

Le lendemain de son arrivée une des amies de sa mère vint la voir. C'était cette Julia qui était bien plus jeune que la mère de don Juan puisqu'elle avait à peine cinq ou six ans de plus que lui.

C'était elle qu'il regardait avidement quand il avait quinze ans et qu'elle en avait vingt. Malgré toutes ses aventures, il s'en souvenait encore tant cette impression d'enfance avait été vive et était

restée nette; il se souvenait qu'elle lui souriait et le caressait comme un bel enfant.

Puis elle avait disparu; ses parents l'avaient emmenée dans un domaine lointain, ils avaient eu des revers; elle avait été mariée à don Alphonso qui était très riche et qui avait cinquante ans. Et elle revenait habiter aux environs de Séville.

Don Juan ne la revit pas sans une certaine émotion; mais elle ne le traitait plus en petit garçon; elle ne lui souriait plus; elle détournait son regard, et lui parlait froidement; mais il y avait quelque chose de tendre et de triste dans la froideur de Julia. Quand elle partit, il lui serra la main un peu longuement et il lui sembla que cette main frissonnait et lui rendait sa douce pression.

Il en resta ému et en oublia presque sa rupture avec doña Cristina et la vilenie de don Luis Martinez. Cet émoi redoubla lorsque Julia revint peu de jours après. Elle avait trouvé un prétexte pour revoir la mère de don Juan; lorsqu'elle le vit, elle baissa les yeux, puis leva vers lui un regard plus doux qu'un sourire. Elle avait de la peine à cacher son trouble, car c'est en vain que l'amour se dissimule, il finit toujours par se trahir.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'une entente muette s'établit entre eux : les soupirs que les difficultés rendaient plus profonds, les regards plus délicieux parce qu'ils étaient dérobés, les rougeurs subites, l'émotion à l'arrivée et au départ.

Il obtint d'aller la voir chez elle et eut la bonne fortune, qu'il aida, de venir quand son vieux mari n'était pas là.

Cependant si Julia se laissait glisser avec délices à ce jeune amour, il y avait des moments où elle essayait de se ressaisir; elle implorait la sainte vierge, elle faisait vœu de ne plus voir don Juan et, le lendemain, courait chez sa mère; elle venait pour le voir et souhaitait de ne pas le voir; ses regards se tournaient vers la porte quand elle s'ouvrait; heureusement ce n'était pas lui, et elle était désolée que ce ne fut pas lui.

D'ailleurs, elle était vertueuse; elle pouvait bien aimer et avoir un amour innocent.

Quant à don Juan, il devenait silencieux, pensif, languissant, inquiet; il faisait de longues promenades seul; puis il s'apercevait qu'il avait pris sans y penser le chemin qui menait chez Julia; le plus souvent, il n'osait pas aller jusqu'à elle.

Cependant, peu à peu, ils s'enhardit; le mari de Julia s'en allait souvent à Séville et ne revenait chez lui que le soir; don Juan le guettait sur le chemin et dès qu'il l'avait vu passer, venait voir son amie.

Il la trouva dans le jardin; ils promenèrent un moment parmi les allées, tournant l'un vers l'autre un regard languissant, et frissonnant lorsqu'elle lui tendait une fleur et qu'il effleurait ses doigts en la prenant. Ils vinrent se reposer sous une tonnelle touffue. Ils ne parlaient pas; mais il prit cette main qui était si douce et la couvrit de baisers; l'émotion colorait les joues et faisait battre le cœur de Julia d'un mouvement précipité. Qu'elle était belle en le regardant ! Don Juan se rapprochait d'elle. Le danger était grand; mais la confiance

de Julia en sa vertu était plus grande encore. Elle était si forte, don Juan était si jeune, n'était-il pas ridicule de se croire en danger ! Aussi, pourquoi ne lui abandonnerait-elle pas sa main, pourquoi reculerait-elle quand il s'approchait, pourquoi ne le laisserait-elle pas jouer avec les tresses de ses cheveux, pourquoi s'effaroucherait-elle quand il prenait une pose plus familière et qu'il passait son bras autour de ses épaules en se penchant vers elle.

Le crépuscule tombait et sa mélancolie, son charme si profond pénétrait dans l'âme des amoureux et les jetait dans une tendre langueur.

Don Juan serra Julia, se pencha plus encore vers elle et ses lèvres brûlantes se posèrent ardemment sur sa nuque, au creux de cette courbe délicieuse qui relie le cou à l'épaule; la jeune femme sursauta; une aspiration plus profonde gonfla sa poitrine et s'exhala en un profond soupir; de la nuque, les lèvres avides du jeune homme gagnaient le délicat visage de la jeune femme; elle se défendit d'abord ou du moins essaya de se défendre; mais le mystérieux amour qui donne la force aux faibles étouffe la vigueur des forts... et la résistance des plus affermis.

Brisée d'émotion, Julia faiblit entre les bras de don Juan; leurs lèvres se prirent et le baiser passionné qui les unit les laissa tous les deux aussi affolés, aussi exaltés, qu'une véritable étreinte.

Eperdue, froissée, les larmes aux yeux, Julia se dégagea et se sauva; don Juan resta un moment seul, rassemblant ses esprits, et s'éloigna à son tour.

Il ne rentra pas au château, il alla à Séville; cette scène, ce baiser avaient monté son imagination et ses sens; il avait besoin d'un dérivatif; s'il allait retrouver doña Cristina ? Fi ! Est-ce qu'on revient ainsi chez une femme après l'avoir quittée d'une façon ironique et outrageante !

Est-ce que ce sont les femmes qui manquent ? Ce serait bien le diable s'il ne trouvait pas à passer une soirée agréable. Cependant, malgré l'air détaché qu'il prenait, sa déconvenue avec doña Cristina lui tenait au cœur plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même. Et c'est pourquoi, dès qu'il eut rejoint son ami don Luis Martinez, il lui en parla tout de suite :

— Et doña Cristina, lui demanda-t-il en riant très fort, que fais-tu de doña Cristina ?

— Ma foi, rien encore.

— Comment, elle n'est pas ta maîtresse ?

— Non, pas encore.

— Et elle ne l'était pas auparavant, malgré tes lettres ?

— Pas davantage.

— Mon pauvre ami, je te croyais plus hardi et plus heureux.

— Ce n'est pas ma faute...

— Peut-être.

— Mais chaque fois que je la vois, elle ne me parle que de toi.

— Ah, ah ! fit don Juan en riant encore plus fort. Eh bien, mon cher, quand elle te parlera de moi, dis-lui que je ne pense plus du tout à elle et que je me console avec une autre maîtresse; et

que l'oubli est d'autant plus complet et la consolation d'autant plus agréable que celle-ci est aussi douce, tendre et candide qu'elle était, elle, capricieuse, déréglée et impudique. Ah, ah ! Où je m'étonne fort, ou le dépit la jettera immédiatement dans tes bras.

— Mais, il faut tout dire, répliqua don Luis Martinez, si elle n'y est pas encore tombée, c'est que je ne lui donne pas tous les soins qu'elle mérite...

— Ah, ah ! Mon gaillard, tu cours deux lièvres à la fois.

— Chut ! Celle dont je parle est de trop haute famille pour que je livre son nom... à moins que ce ne soit à un ami comme toi.

— Et c'est ?

— Doña Anna d'Ulloa.

— La fille du Commandeur, Peste !

— Voilà longtemps que je la suis, que je m'attache à ses pas; d'abord elle a paru ne pas faire attention à moi; puis elle a souri, elle a tourné la tête pour me voir; elle s'apprivoise, mon cher, mais que de soucis : à l'église pour lui donner l'eau bénite, et en embuscade pour qu'elle ne sorte pas une fois sans me voir; et le soir, les sérénades sous son balcon.

— C'est trop compliqué et trop long.

— Oui, mais la petite en vaut la peine; brune, jolie, fine, et ardente, et des yeux... Et cette joie de la sentir faiblir peu à peu; elle résiste encore, mais cette résistance mollit de jour en jour et

j'espère qu'avant peu... car je l'aime, mon cher, je l'aime vraiment...

— Heureux gaillard... Tâche que ce ne soit pas le même soir que doña Cristina.

— C'est pour cela que je ne la serre pas de trop près.

— En attendant je veux une nuit de tapage, de beuverie et de débauche.

— Allons retrouver nos amis.

CHAPITRE X.

Qu'un mari soupçonneux tende un piège à sa femme et surgisse au milieu de la nuit alors qu'il la croit avec son amant, on peut l'excuser une fois; mais deux fois dans la même nuit, c'est beaucoup. Don Juan paya d'une blessure grave cette indiscrétion exagérée. Série tragique. C'est peu de temps après qu'il tue le Commandeur attiré par les cris de sa fille Anna qui n'admet pas les remplaçants.

Don Juan fit tout ce qu'il put pour s'étourdir; mais le baiser de Julia lui brûlait les lèvres; il ne pensait qu'à la revoir; il le fit dès qu'il le put.

Il trouva la jeune femme dans un petit salon frais qui communiquait avec sa chambre; elle habitait une grande maison avec de longs corridors, de vastes escaliers de pierre et des salles immenses, hautes et dallées. Le tout était nu et froid; seule la chambre particulière de la jeune femme et ce petit salon étaient ornés et aménagés

à son goût avec de riches tentures et des tapis; elle s'y retirait quand elle voulait être seule et tranquille; et, pour que cela lui fût plus facile, elle les avait choisis éloignés de tout, au bout d'une longue galerie.

Elle était assise sur un divan et brodait. Don Juan se mit à ses pieds; ils restèrent là, presque sans parler; seulement de temps en temps, don Juan murmurait quelques tendres paroles; mais il sentait qu'il n'y avait pas besoin de paroles pour que l'émoi monte en eux et les trouble.

Juan caressait la main qu'elle lui laissait et ses baisers montaient peu à peu le long du bras blanc; Julia ne bougeait pas; elle regardait Juan et on devinait à son regard que son âme brûlante nourrissait mille pensées qu'elle ne pouvait avouer; ses beaux yeux se remplissaient de larmes; don Juan se glissa auprès d'elle et les ferma d'un double baiser; il eut aux lèvres le goût de ses larmes; mais il ne s'y attarda pas; il la serra dans ses bras, la renversa sur son épaule et lui prit les lèvres. Ce second baiser les enflamma comme avait fait le premier sous la tonnelle; mais ici ils étaient libres de leurs mouvements.

Elle se débattit; il la maintint et il eut la joie de la sentir peu à peu faiblir et s'abandonner; la tenant toujours serrée, don Juan se laissait lentement aller aux douceurs des coussins qui couvraient le divan; Julia essayait d'arrêter par des paroles, des conseils de prudence, l'audace du jeune homme qui se précisait; mais ils arrivaient au moment où tout discours était inutile. Qui donc peut aimer

et conserver la sagesse ! Elle résistait encore un peu.

— Jamais, disait-elle...

Et déjà elle consentait à tout. Douceur de l'amour !

Il sembla à don Juan qu'il n'avait jamais eu de maîtresse plus douce, plus tendre, plus délicate, plus sensible et en même temps plus passionnée.

Hélas, les heures de bonheur sont brèves; le mari pouvait rentrer, les domestiques s'étonner. Don Juan partait après un dernier baiser, puis un autre et un autre encore; il ne pouvait pas s'arracher de ses bras.

Enfin, il s'enfuit.

Il revint peu de jours après et puis encore, et encore. En lui donnant une somme assez élevée, Julia avait mis sa camériste Antonia dans sa confidence et s'était assuré son silence et son dévouement. L'assurance et la tranquilité mènent à l'imprudence; puisqu'il n'est encore rien arrivé de fâcheux, pourquoi arriverait-il quelque chose maintenant ? Don Juan venait plus souvent; les amants relâchaient les précautions; il est vrai qu'Antonia veillait sur eux.

Un soir, don Alphonso annonça à sa femme qu'il partirait le surlendemain pour un assez long voyage. Des intérêts en souffrance dans ce domaine qu'ils possédaient au loin nécessitaient sa présence pendant au moins huit jours. Julia sut rester impassible; mais, le lendemain, elle annonça la nouvelle à don Juan et ils s'abandonnèrent à la joie.

— Julia, ma bien-aimée, disait-il en l'embras-

sant avec fougue, ton vieux mari nous laisse enfin quelques nuits de félicité ! Ah ! le digne homme ! Il a compris enfin que notre amour ne pouvait pas se contenter de quelques brefs instants, deci, delà et que nous étions malheureux de ne pas pouvoir lui donner davantage... Julia, te voir à la dérobée, t'embrasser en tournant les yeux vers la porte pour voir si personne n'entre, épier les moindres bruits, t'enlacer à la hâte sur ce divan et m'enfuir après quelques baisers rapides et furtifs, ma chère amante, cela est indigne de notre amour et de toi, de ta beauté... De ta chère beauté si fine, si délicate qui mérite une adoration ineffable et de longues et douces caresses; la hâte de nos étreintes était une profanation dont je souffrais; mais demain, Julia, demain, j'aurai toute la nuit pour te cajoler, pour couvrir ton corps frais et tiède de mes baisers brûlants, pour te bercer dans mes bras et prendre de toi tout en te la donnant à toi-même la plus douce et la plus ardente félicité... Demain, ma bien-aimée, que je suis heureux !...

— Je suis heureuse aussi, Juan, car je t'aime aussi; de même que pour toi, la brièveté et l'incertitude de nos heures heureuses m'était une peine; plus que pour toi-même, car l'amour d'une femme tient plus de place dans sa vie que l'amour d'un homme dans la sienne. Mais ne nous plaignons pas du sort, Juan; nous avons notre part d'amour et de bonheur; et combien ne l'ont pas ! Ne regrettons pas que nos heures d'amour soient brèves, mais soyons heureux de les vivre ensemble dans une double félicité.

— Tu es la sagesse même, ma bien-aimée, comme tu es la beauté et l'amour; mais ta sagesse ne doit pas nous empêcher de nous réjouir d'avoir quelques nuits à nous.

— Je te l'ai dit, Juan, j'en suis heureuse comme toi, plus que toi... Je voulais que tu viennes de bonne heure; nous aurions diné ensemble; Antonia nous aurait servi dans ce petit salon près de ma chambre; mais j'ai réfléchi que ce serait bien imprudent, car les autres domestiques pouvaient trop facilement le savoir; il suffirait d'un mot, du moindre détail, d'une assiette qui tombe. Il faut renoncer à cette petite fête; j'en suis désolée...

— N'en sois pas désolée, Julia, nous aurons la fête des folles caresses, la fête du cœur exalté et de la chair en joie; la fête de l'amour, la plus belle, la plus enivrante des fêtes...

Et il l'embrassait avec une allégresse, avec une frénésie qui faisait déjà de l'attente du bonheur un bonheur véhément.

Une nuit sans lune, complice indispensable des amoureux en bonne fortune. Antonia a quitté les autres domestiques qui s'attardent à l'office après le dîner; elle traverse le jardin et va ouvrir la petite porte qui donne au fond sur une ruelle déserte. Un jeune cavalier est là, dissimulé dans l'encoignure; il entre; la soubrette ne referme pas la porte au verrou; c'est par là que le cavalier sortira aux premières lueurs du jour; elle le guide par la main; il a envie de baiser cette simple main de servante, car elle le conduit vers le bonheur; il

monte l'escalier en silence; Antonia lui ouvre la porte de la chambre où sa maîtresse attend et la referme derrière lui. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et y restent, à demi-pâmés.

C'est long, toute une nuit, mais c'est vite passé tout de même. Juan assied son amante sur le lit et commence à la dévêtir; c'est la première fois qu'il peut le faire librement, entièrement; il s'extasie : qu'elle est blanche, qu'elle est jeune, qu'elle est belle ! A mesure que les vêtements tombent et que son corps s'en dégage, il admire ses grâces juvéniles et les couvre de caresses. C'est la première fois qu'il la voit nue; ses seins ont la fermeté nacrée de la jeunesse, ses flancs satinés frémissent sous la caresse de don Juan, ses bras et ses jambes sont d'un modèle parfait; toute cette chair est nette et polie comme un marbre; don Juan respire sur elle une odeur enivrante qui lui met les sens en feu; d'un mouvement spontané il s'agenouille devant elle; mais bientôt il se relève, il la prend dans ses bras, il l'étend sur le lit et la contemple encore; mais elle lui tend les bras et il se hâte de répondre à cet appel brûlant et de venir la rejoindre.

Ah ! l'ardente, la folle étreinte où on se donne sans arrière-pensée, sans crainte, les deux cœurs battant l'un sur l'autre au même rythme et la chair frémissante de la même sensualité. Ah ! l'étreinte éperdue, frénétique qui vous enveloppe si étroitement de volupté, qui vous enlace si exactement qu'on ne sait plus où commence l'un et où finit l'autre...

Extasiés, ils redescendaient lentement des régions paradisiaques où ils étaient montés; brusquement, du bruit à la porte les ramena sur terre.

— Madame, madame, disait la soubrette d'une voix épouvantée, c'est monsieur qui revient...

Elle entre; avec une admirable précision, elle rafle les vêtements du jeune homme et les enfouit au fond des tiroirs; Julia, essayant de garder son sang-froid couvre en hâte d'une robe d'intérieur sa nudité frissonnante; don Juan...

Mais don Alphonso est sur le seuil; d'un œil courroucé il fait le tour de la chambre; derrière lui se tient un petit homme à la mine chafouine, tout vêtu de noir, avec une écritoire sous le bras pour dresser le constat; et enfin, quatre valets portant des flambeaux et des armes.

— Madame, dit don Alphonso...

Sa voix se casse; il lève un doigt menaçant, mais il ne réussit pas à articuler un mot de plus, tant la colère le fait trembler. Il fait signe aux valets d'entrer dans la chambre; ils ont auparavant reçu des ordres; ils fouillent partout, ils bousculent les meubles et les changent de place; don Alphonso est resté près de la porte pour empêcher toute fuite; on ne trouve personne.

Julia est debout appuyée au lit, tenant sa robe sur sa poitrine pour comprimer les battements angoissés de son cœur; elle ne dit rien non plus; mais son attitude et toute sa personne expriment le dégoût, le mépris, l'écœurement; elle regarde sa chambre saccagée; cependant, don Alphonso montre aux valets un cabinet où on serrait les

effets; ils y pénètrent, le fouillent; il n'y a personne; et personne encore dans le petit salon qui tient à la chambre.

Don Alphonso regarde le procureur qui n'aura pas de constat à dresser et le procureur le regarde. Si sa colère tombait, il hésiterait entre la joie de ne pas trouver chez sa femme l'amant qu'il pensait y trouver et le dépit d'avoir fait une pareille fausse manœuvre; mais il faut bien se rendre à l'évidence; il n'y a là que sa femme elle-même et sa camériste.

Il s'avance vers elle et balbutie des excuses :

— Madame... je suis vraiment confus... un faux rapport... je n'ai plus qu'à vous demander pardon et espérer que vous voudrez bien oublier...

Mais Julia se redresse, et d'un air superbe :

— Pardon ?... Espérer ?... Oublier ?... Oublier la façon indigne dont vous me traitez. Ah ! ne l'espérez pas, Monsieur; on ne blesse pas en vain une femme dans son honneur... cette offense se règlera à loisir... pour le moment, ajouta-t-elle avec un geste dédaigneux, j'espère que vous n'allez pas m'infliger plus longtemps la présence de ces gens... il suffit qu'ils aient assisté à votre odieuse indignité...

Don Alphonso fit un signe; le procureur et les valets sortirent; mais Julia frémit en voyant qu'il s'apprêtait à rester et qu'il s'approchait d'elle; elle ne se tirerait de ce mauvais pas que par la ruse; elle feignit la plus grande indignation et s'écria en s'agitant :

— Ah ! Monsieur, ne me touchez pas... après

l'offense que vous venez de me faire, partez, éloignez-vous...

— C'était pour vous demander pardon...

— Si vous voulez qu'un jour je vous pardonne... peut-être, laissez-moi, je veux être seule...

Elle se laissa tomber sur un fauteuil, se renversa en arrière, se raidit, tourna des yeux et agita ses bras de mouvements frénétiques. Antonia intervint :

— Monsieur, dit-elle, je crois qu'en effet, il vaut mieux laisser Madame se reposer; après ce qui vient de se passer, votre présence ne peut que l'indisposer; seule, elle reposera, elle oubliera et demain sans doute, vous la trouverez dans de meilleures dispositions...

Et tout en parlant, elle poussait le mari vers la porte; il se laissait faire et s'éloignait à pas lents en regardant sa femme qui se calmait en le voyant partir et recommençait à trembler et à gémir quand il avait l'air d'hésiter.

Il sortit enfin; la porte fermée et le bruit de ses pas s'étant éteint au fond du corridor, Julia se dressa, s'approcha du lit et soulevant la couverture :

— Juan... Juan...

Haletant, à demi étouffé, Juan se dégagea; la surprise de tout à l'heure ne lui laissait pas le temps de s'enfuir, ni de se cacher. Se cacher où? Il pensait bien que les moindres recoins seraient fouillés par ce mari jaloux. Mince, souple, onduleux, il s'était glissé et tapi sous la couverture en laissant dépasser la tête du côté de la ruelle pour

respirer tout de même un peu. Son corps flexible aplati, contracté ne faisait pas dans le désordre du lit bouleversé un pli beaucoup plus saillant que les autres. D'ailleurs Julia, se tenant debout devant le lit pendant toute cette scène, le dissimulait à moitié.

Délivré, Juan se redressa; d'abord, il respira largement, puis il saisit la jeune femme dans ses bras et l'y serra convulsivement :

— Julia, ma bien-aimée, disait-il, quelle émotion ! Ah, si j'avais été seulement à demi vêtu et mon épée sous la main; mais là, en l'état où j'étais et sans armes...

— Heureusement, répondit-elle en lui rendant ses baisers, personne n'a eu l'idée de soulever cette couverture; maintenant le danger est passé.

— Cela n'est pas sûr, dit Antonia que son rôle de confidente autorisait à parler; allons, il faut partir.

Déjà elle tirait du fond des tiroirs les effets de don Juan.

— Partir, s'écria celui-ci, quand la nuit n'est qu'à moitié passée et que je tiens ma belle maîtresse dans mes bras !...

— Ce serait plus prudent. Attendez une nuit plus tranquille.

Mais elle parlait sachant bien qu'ils ne l'écouteraient pas, comme les gens de bon conseil. En effet déjà, don Juan enlaçait la jeune femme et l'entraînait vers le lit :

— Partir !... N'avons-nous pas droit à une heure d'amour pour nous remettre de nos émotions?...

La soubrette s'éclipse, laissant les deux amants qui s'étreignent déjà; quelle jouissance audacieuse et perverse, et plus émouvante encore de s'aimer après avoir échappé aux recherches du mari et de se reprendre aussitôt, presque à son nez et à sa barbe, dans une fureur de caresses que cette circonstance rend particulièrement enivrantes.

Mais les pauvres amants n'étaient pas à la fin de leurs émotions; à peine relâchaient-ils leur étreinte qu'on frappe encore à la porte; non point des coups violents et impératifs comme tout à l'heure, mais des coups honnêtes et presque suppliants.

Julia va à la porte et parle avant d'ouvrir; c'est son mari qui revient, seul et humble cette fois; elle parlemente, elle fait durer le temps; mais enfin, il va falloir ouvrir. Pendant ce temps don Juan s'habille à la hâte et sans bruit. Julia le pousse dans le cabinet noir, l'enferme et ouvre la porte.

Ce pauvre don Alphonso a réfléchi; vraiment, il a fait à sa femme une injure cruelle; rentré dans sa chambre, il n'est pas tranquille, il ne lui a pas demandé pardon d'une façon assez humble; il est profondément tourmenté, il ne peut pas trouver le repos; il veut, dès ce soir, obtenir la promesse qu'elle lui pardonnera...

Julia est sur les épines; elle ne veut pas trop le désespérer, il resterait là jusqu'au matin pour insister, supplier; elle ne veut pas lui accorder trop vite ce pardon qu'il sollicite, dans sa joie il serait capable de ne plus s'en aller et de vouloir sceller

ce pardon par des caresses... Ah! non. Et don Juan dans ce cabinet...

La pauvre femme louvoie; elle accorde un peu d'espoir, puis le retire; elle est indignée; enfin, peut-être.... Mais qu'il s'en aille ; demain. Demain...

Il se lève, fait deux pas, puis revient; il veut être bien sûr au moins... Quel homme et quelle torture!...

Enfin, il se dirige vers la porte; cette fois peut-être, il va partir pour de bon. Julia pousse un soupir de soulagement.

Mais voilà qu'en passant au pied du lit, il trébuche sur une paire de chaussures; il se baisse, les examine; ce ne sont certainement pas là des chaussures de femme; il se redresse, terrible et jette sur Julia un regard foudroyant :

— Madame! Par la mort-Dieu... Une épée, une épée...

Il sort. Julia est livide; elle reste clouée sur place par la terreur; puis, brusquement elle se rue sur la porte du cabinet :

— Fuis, Juan, fuis vite, la porte est ouverte...
Fuir, cela n'est pas dans ses habitudes.

— Fuis, te dis-je, il revient, il ne faut pas qu'il te trouve...

Peut-être a-t-elle raison; il vaut mieux qu'on ne le voie pas; seule, elle pourra arranger cette aventure, raconter une histoire, trouver une explication; tout à l'heure on a fouillé minutieusement sans trouver personne; alors... Elle a raison, il vaut mieux fuir; mais tout de même pas avant de

l'avoir embrassée; le baiser se prolonge; elle se dégage et le pousse vers la porte : trop tard.

Don Alphonso revenait l'épée à la main; des valets accouraient portant des flambeaux.Don Juan sortant de la chambre, les deux hommes se rencontrèrent dans le corridor; don Juan dégaîna et les épées s'engagèrent; la lutte ne fut pas longue; deux ou trois passes où la fureur du mari tint en échec la jeunesse et la force de l'amant; mais il faut en finir; une feinte hardie, un coup de pointe et don Alphonso, blessé, mort peut-être, tombe avec un juron épouvantable dans les bras de ses valets.

Don Juan, jouant de l'épée, écarte ces marauds qui le voulaient saisir, dévale l'escalier, traverse le jardin et se trouve dans la rue pendant que là-haut, Antonia s'affole devant sa maîtresse évanouie dans un fauteuil.

Don Juan avait erré dans la ville jusqu'à ce qu'il fut une heure raisonnable; alors, il s'était présenté chez son ami don Luis Martinez et lui avait raconté l'histoire de la nuit.

— Et maintenant, conclut-il, je m'installe chez toi pour quelque temps.

— A ton aise.

— Il me faut d'abord savoir ce que devient don Alphonso. Si je l'ai tué, j'ai à craindre le ressentiment de sa famille qui est puissante; il faudrait encore que je disparaisse. Non, aller courir les routes et m'exiler loin de Séville, non, assez d'une fois; j'aime mieux me cacher à Séville

même; mon oncle est parti pour Naples; alors, je viens chez toi. Tu me cacheras.

— A ton aise, te dis-je.

— Tu m'apporteras les nouvelles et, le soir, nous irons courir les lieux de plaisir.

— Bonne idée.

— Et à propos, donne-moi donc des nouvelles de doña Cristina? J'espère que tu as suivi mes conseils et que c'est toi qu'elle attend maintenant dans la salle obscure et fraîche.

Don Juan en parlait d'un ton détaché, mais pas sans un petit pincement au cœur. Certes, il ne l'aimait plus; depuis, il y avait eu ses amours avec Julia; et il aurait oublié Cristina depuis longtemps sans ce léger ressentiment; il voulait bien quitter ses maîtresses quand il était las de leurs caresses; mais il n'aimait pas que la rupture vint d'elles ou fut seulement provoquée par elles. Or, il croyait pouvoir en accuser Cristina et don Luis; si son cœur n'avait pas souffert, son amour-propre avait été froissé.

— Oui, murmura don Luis Martinez, depuis quinze jours, c'est moi qu'elle attend...

— Je te l'avais bien dit, heureux gaillard!...

— Oui, heureux et plus encore que tu ne penses.

— Qui! doña Cristina ne te suffit pas....

— Oui... non... c'est-à-dire que je t'ai dit que je poursuivais une jeune fille de la plus haute condition.

— La fille du commandeur?

— Oui. Anna d'Ulloa. Mon cher, je touche au but; mes soins vont enfin avoir leur récompense;

elle m'a promis de me recevoir dans sa chambre à la première nuit qu'elle jugera favorable.

— Heureux gaillard!

— Heureux oui, car je l'aime, je l'aime vraiment; vois-tu, tous, tant que nous sommes, nous traitons des femmes avec une désinvolture, avec une légèreté parfois coupable. Mais quoi! Si nous en trouvons une qui nous plaît, qui nous écoute et qui se donne à nous aujourd'hui, cela empêchera-t-il que nous en trouvions une autre demain qui nous plaira aussi? Faudrait-il donc fermer les yeux et passer, indifférent? Non, l'une n'empêche pas l'autre. C'est ainsi que nous en usons et toi avec plus de maîtrise encore que nous tous ensemble. Nous allons ainsi de l'une à l'autre, variant les sensations, mais n'attachant pas notre cœur. Mais cette fois, mon cœur est attaché : j'en suis à la fois navré et heureux... Oui, je l'aime, elle est la pensée de ma vie et bientôt elle sera à moi; et peut-être nous attacherons-nous l'un à l'autre de plus en plus; alors nous nous marierons, car elle m'aime aussi... être aimé par elle, moi qui l'adore...

Et don Luis levait les yeux avec une béatitude extasiée.

— Tu es comme j'ai dit, un heureux gaillard; la petite en vaut la peine.

— Certes, jolie, brune, une chevelure ruisselante, des yeux à damner un saint, une bouche ardente et un corps souple, flexible.

— Tu ne t'ennuieras pas.

Don Juan resta tout songeur : Cristina, Anne

d'Ulloa... ce don Luis avait vraiment trop de chance...

Dans la journée, don Juan fit porter un billet au château et demanda qu'on lui envoie Antonio, le valet qui le servait avec dévouement. Antonio vint. Don Juan resta enfermé dans sa chambre avec lui comme s'il lui donnait des instructions minutieuses ou lui apprenait un rôle.

Le lendemain, don Luis lui apprit que don Alphonso n'était pas mort, mais n'en valait guère mieux; la blessure était grave et il pouvait aussi bien mourir que survivre.

— Quel maladroit, conclut don Juan; ne pouvait-il pas laisser sa femme tranquille et ne lui suffisait-il pas de s'être assuré une fois qu'il n'y avait personne chez elle!...

Pendant la journée, don Juan restait chez don Luis qui lui tenait souvent compagnie; et comme font les gens heureux qui ne peuvent pas garder un bonheur secret, il lui parlait sans cesse de la nuit proche qu'il irait passer, à son premier signal, avec Anna d'Ulloa.

Don Juan, sauf quelques compliments à don Luis pour son bonheur, ne disait rien; mais il suivait son idée; il la suivait et n'y renoncerait pas : Don Luis n'avait-il pas essayé de lui prendre doña Cristina? Alors. Ce Commandeur était un homme terriblement sévère et méfiant; tant mieux. Il n'aimait pas les aventures faciles. L'amour doit être une conquête. La belle affaire quand une femme se donne et qu'il n'y a rien à craindre!

Un soir, don Luis rentra rayonnant. Il avait pu parler à Anna; elle l'attendrait cette nuit.

— Ah! fit don Juan indifférent.

— J'ai tout arrangé, expliqua don Luis; sa chambre a un petit balcon. Les musiciens seront dans une ruelle voisine; à minuit, je les amène sous le balcon. Sérénade. A ce signal, une échelle de soie descend du balcon, je monte et...

— Tu es décidément trop heureux, dit don Juan.

Et appelant son valet Antonio, il le regarda fixement en ajoutant :

— Tu as compris.

Le valet s'inclina sans rien dire et sortit.

Pendant le dîner et après, don Luis ne fit que parler de son aventure, de son bonheur, des charmes d'Anna. Don Juan approuvait de la tête et ne disait pas grand'chose. Don Luis regardait l'heure et bouillait d'impatience.

A onze heures, il était prêt : grand manteau gris, grand feutre rabattu sur les yeux, masque. Don Juan lui démontre qu'il est trop tôt et qu'il risque de gâter son affaire par trop de précipitation; il le retarde le plus qu'il peut, puis enfin le laisse partir.

A peine don Luis s'est-il éloigné que don Juan prend lui aussi grand manteau, grand chapeau, masque et sort avec son valet. Ils marchent vite car ils veulent faire le même chemin que don Luis, mais en prenant des rues détournées. Ils approchaient du palais du commandeur. En tournant au coin d'une rue, ils virent à l'autre bout ou

plutôt ils devinèrent car la nuit était sombre, un cavalier aux prises avec trois spadassins; on entendait le cliquetis des épées.

— Filons, dit dôn Juan à l'oreille d'Antonio; tu leur as bien recommandé au moins de ne pas lui faire de mal.

— Le moins possible.

C'étaient des bretteurs de profession que, par ordre de son maître, Antonio avait posté là pour arrêter don Luis.

— Filons, répéta don Juan. La belle nuit! Prendre une jolie fille, tromper un ami, risquer sa vie. Ah! Et c'est lui qui a payé les musiciens. C'est charmant!

Ils attendaient dans une ruelle voisine comme avait dit don Luis. Don Juan les emmena sous le balcon de la belle.

— Piano pour commencer, ordonna-t-il.

Les musiciens préludèrent et bientôt la mélodie monta pure dans la nuit silencieuse. Don Juan s'était posté de l'autre côté de la rue et regardait avidement la façade noire du palais. Bientôt, il entendit le bruit léger d'une fenêtre qu'on ouvre avec précaution; une forme blanche apparut au bord du balcon et se pencha; don Juan s'avança au milieu de la rue; l'échelle se déroula.

— Attends-moi, glissa-t-il à son valet.

Et il s'élança.

Le balcon enjambé, il s'avança dans la chambre; il y faisait si noir qu'il abandonna manteau, chapeau et masque; la forme blanche avait reculé jusqu'au fond de la chambre; il la rejoignit et

l'enlaça et ses lèvres pressèrent les lèvres fraîches et parfumées.

Il cherchait à l'entraîner vers le lit; mais elle résistait :

— Tout à l'heure, don Luis, murmurait-elle, tout à l'heure...

Don Juan la serrait; il sentait ce corps flexible, tiède et presque nu plier, rouler et se tordre entre ses bras; une chaleur affolante le montait; il la tenait toujours étroitement et ne quittait pas sa bouche; elle répétait :

— Pas encore, mon aimé, j'ai peur...

Et chaque parole était un baiser; tout en résistant encore, elle cédait à la douce pression; toutes ses paroles, tous ses mouvements étaient un troublant et sensuel mélange d'hésitation et de consentement; elle avait un geste de recul, puis aussitôt un élan d'amour la serrait contre celui qu'elle croyait être don Luis; elle lui passait les bras autour du cou et lui rendait ardemment ses caresses.

Un ricanement de joie satanique plissait les lèvres de don Juan; l'enivrement de l'amour ne l'empêchait pas de rester maître de lui; il songeait que c'était son ami qui, par sa longue patience et ses soins assidus, avait peu à peu amené cette jeune fille à tomber dans ses bras; et que c'était lui, don Juan, qui la recevait dans les siens pendant que l'ami ferraillait dans la nuit avec les spadassins postés pour l'arrêter.

Ah! le bon tour.

Vraiment il eût été dommage qu'une aussi fine

et aussi ardente perle d'amour ne tombât pas dans les bras d'un homme capable de l'apprécier. Comme elle vibrait sous les caresses et comme elle les rendait avec une exaltation faite tout à la fois de tendresse et de sensualité!

Oui vraiment, don Luis ne méritait pas l'amour de ce chef-d'œuvre d'amour puisqu'il était assez stupide pour se le laisser souffler.

— Luis, mon Luis... tout à l'heure, soupirait-elle.

Don Juan eut un mouvement d'impatience; c'était vraiment un bon tour d'enlever cette enfant à son ami; mais il finissait par être offusqué de s'entendre appeler Luis; vraiment, avait-il besoin de se cacher sous le nom d'un autre pour être aimé, et cette tromperie était-elle digne de lui, don Juan? Ce n'était pas assez de posséder cette fille adorable, il fallait qu'elle sache qui était vraiment celui qui lui révélait l'amour. C'est son nom et non celui de son rival qu'il voulait entendre dans ses gémissements.

Pas à pas, la tenant étroitement enlacée, bouche à bouche, étouffant sous ses baisers sa résistance consentante, il l'avait entraînée et ils touchaient au moment décisif. Déjà il l'inclinait au-dessus du lit; elle eut un dernier soupir anxieux :

— Luis, mon Luis aimé, j'ai peur.

— Je ne suis pas Luis, je suis Juan Tenorio.

La jeune fille poussa un cri terrible; elle eut un redressement de tout son corps et appliqua ses mains sur le visage du séducteur, les ongles crispés; don Juan s'attendait si bien à ce sursaut de

surprise que non seulement elle ne réussit pas à lui faire lâcher prise; mais, au contraire, la serrant plus étroitement encore, il roulait avec elle sur le lit et commençait à consommer sa victoire :

— Je suis Juan Tenorio, répétait-il, et pourquoi n'acceptes-tu pas mon amour? Crois-tu donc que je ne sois pas capable de t'aimer aussi bien et mieux que don Luis... Pourquoi n'est-il pas là et pourquoi y suis-je moi-même... Est-ce lui qui t'aime ou est-ce moi?...

Mais la petite ne voulait rien entendre; don Juan la possédait enfin; mais elle se tordait sous son étreinte et poussait toujours des cris d'épouvante qui se confondaient d'étrange façon avec les gémissements du plaisir qu'elle subissait malgré elle.

Une rumeur emplissait le Palais; des pas dans les corridors, des appels, des questions se croisaient; la jeune fille continuait à crier et à se débattre; et don Juan la tenait toujours étroitement serrée et ne la lâchait pas; le danger qui montait exaspérait son désir, excitait son ardeur et donnait à la volupté un goût de sang, de meurtre, de damnation.

Violemment, la porte s'ouvrit et battit contre le mur; et le Commandeur apparut sur le seuil, l'épée à la main, grand, farouche, terrible.

— Défends-toi, misérable, s'écria-t-il d'une voix effrayante.

Don Juan lâcha la jeune fille qu'il étreignait encore, sauta sur son épée et dégaina; les deux hommes s'affrontèrent; les lames cliquetaient et

jetaient de brèves lueurs à la lumière des flambeaux que tenaient deux valets.

Don Juan attaqua impétueusement de façon à faire rompre son adversaire de quelques pas et à le maintenir sur le seuil. Ainsi, leur combat remplissait la porte; il ne pouvait avoir qu'un ennemi devant lui et personne ne pouvait passer pour le tourner et le surprendre.

Doña Anna, glacée d'angoisse, claquant des dents, retenait d'une main qui tremblait les lambeaux de sa chemise sur sa poitrine pantelante; elle fixait des regards de terreur sur les combattants.. Epouvantée, elle n'en croyait pas ses yeux et n'arrivait pas à se persuader que c'était elle, que c'était à cause d'elle...

Un moment de répit.

Don Juan en profita pour parler :

— Commandeur, dit-il, je tiens à vous faire savoir qu'en tout ceci votre fille n'est pas coupable; c'est par surprise que j'ai pu monter chez elle, c'est par violence que je me suis imposé à elle et la preuve qu'elle n'était point consentante, c'est qu'elle a crié...

— Tu n'en es que plus coupable toi-même, infâme suborneur.

Et le Commandeur, plein d'une fureur nouvelle fondit sur don Juan avec une telle impétuosité qu'il s'enferra lui-même sur l'épée de son adversaire qui s'était mis sur la défensive.

Il lâcha son arme, battit l'air de ses deux mains et s'écroula entre les bras de ses serviteurs. Don Juan avait fait deux pas en arrière.

Doña Anna, avec des sanglots et des cris, sauta de son lit et se jeta sur le corps de son père.

Don Juan, l'épée à la main, la pointe contre terre, fixa un regard de pitié sur cet homme qui venait de trouver la mort en voulant défendre et venger sa fille; et sur cette fille qu'il venait de posséder en la violentant et qui, sans penser qu'elle était à peu près nue, sanglotait, agenouillée auprès du cadavre de son père.

Elle avait ainsi, parmi ses cheveux épars et ses larmes, une beauté tragique qui réveilla en lui des désirs troubles et funèbres.

Mais ce ne fut qu'une seconde; les gens du Commandeur revenaient de leur premier moment de stupeur; l'instant devenait critique; une plus longue hésitation pouvait le perdre.

Don Juan bondit jusqu'au balcon, l'enjamba, se laissa glisser le long de l'échelle et sauta à terre.

— Fuyons, dit-il à Antonio qui s'approchait, j'ai tué le Commandeur.

Il faisait nuit encore. Don Juan s'enfuyait par les rues sombres, sans chapeau, sans manteau, cinglé par l'air froid du matin.

Où allait-il ?

Machinalement, il avait pris le chemin du logis de don Luis. Et pourquoi pas ! Si les bretteurs gagés avaient su jouer leur rôle, don Luis ne devait s'être débarrassé d'eux que depuis peu. La nuit perdue, il rentrerait chez lui sans essayer de pénétrer chez Anna.

Don Juan pensa qu'en se pressant un peu, il

avait même la chance de rentrer avant lui, de se remettre en ordre et de le recevoir comme s'il n'avait pas bougé.

En effet, lorsqu'il arriva avec Antonio, don Luis n'était pas encore rentré; don Juan rangea ses effets et il allait se mettre en tenue de nuit et se reposer en attendant son ami; mais l'heure passait; don Juan eut une inquiétude sinon du remords; faire arrêter son ami pendant qu'il lui prenait sa maîtresse, c'était bien; mais il n'aurait pas voulu qu'il lui arrivât malheur.

L'heure passait. Don Juan n'y tint plus; il reprit son épée, s'enveloppa dans un manteau et toujours suivi du fidèle Antonio, il parcourut le chemin qu'aurait dû suivre don Luis.

Il le rencontra seul, non loin de l'endroit où les spadassins l'avaient arrêté; ceux-ci s'enfuyaient dans la nuit; ils avaient l'ordre d'arrêter don Luis et de l'amuser à la pointe de l'épée, en ayant soin de ne pas le blesser; mais don Luis s'était bien défendu, rendu de plus en plus furieux par le sentiment de l'heure qui passait et la peur de manquer son rendez-vous. Quoiqu'il eut affaire à des bretteurs dont c'était le métier de manier l'épée, il avait réussi à en mettre un à mal. En revanche, un autre, par excès de zèle, par maladresse, lui avait à son tour infligé une blessure.

Don Luis s'était appuyé au mur; faisant des efforts pour ne pas tomber; il y avait là une borne; il s'y assit pour reprendre des forces. Les spadassins, devant lui, à distance, le regardaient et atten-

daient; mais quand ils virent arriver deux hommes dont l'un au moins portait l'épée, ils s'enfuirent.

Don Luis réussit à se lever, à faire quelques pas et reconnut don Juan :

— Ah ! mon ami, si tu savais... quelle aventure...

— Comment, s'étonna Juan, tu n'es donc pas...

— Hélas, soupira don Luis, ces marauds savaient que j'en étais à la plus belle nuit de ma vie et ils ont juré... Holà... ho !...

Il souffrait visiblement et n'avançait qu'avec peine en s'appuyant au mur. Et il y avait un contraste si drôle entre le don Luis partant enthousiaste et bouillonnant pour une nuit d'amour et le don Luis revenant navré, désespéré après une aussi cruelle déception que don Juan retenait mal une diabolique envie de rire.

Don Luis s'arrêta.

— Tu es blessé, demanda don Juan.

Il montra son épaule; il faiblissait; don Juan et Antonio le prirent chacun d'un côté et l'emportèrent.

On le coucha, on le pansa.

— Heureusement que vous êtes venu, disait-il, seul, je n'aurais pas pu faire tout ce chemin.

Il raconta à Juan qu'il avait été attaqué à mi-chemin du palais d'Ulloa par trois hommes masqués et qu'il n'y avait pas eu moyen de passer. Et aussitôt, sa pensée se porta vers Anna.

— Pauvre Anna, pourvu qu'elle ne m'ait pas attendu trop longtemps, pourvu qu'elle veuille m'entendre et accepter mes excuses, pourvu

qu'elle veuille me donner un autre rendez-vous et qu'elle ne soit pas perdue pour moi...

Don Juan le rassurait et l'engageait à se reposer le reste de la nuit. Sa blessure immobilisait le bras mais elle ne semblait pas grave. Dès le matin, on irait chercher un chirurgien.

Don Juan laissa son ami et se retira dans sa chambre; ils se mit au lit et réfléchit. Il avait blessé don Alphonso qui mourait de sa blessure; sa famille était puissante et il ne restait à Séville qu'en se cachant; et voilà qu'il tuait le Commandeur qui était un grand personnage; cette fois, il fallait partir.

D'ailleurs, dès demain, don Luis apprendrait sa trahison et le drame de cette nuit; il ne pouvait donc pas rester plus longtemps sous son toit.

Don Juan reposa quelques heures; avant de s'endormir, il se concentra, se replia sur lui-même pour retrouver dans le souvenir de sa chair les délices que lui avait données cette délicieuse enfant. Quel dommage qu'elle ne l'ait pas écouté, qu'elle n'ait pas consenti à la substitution et qu'elle se soit mise à crier d'une façon aussi inconsidérée. Il valait bien don Luis, certes, et puisqu'elle avait accepté l'amour de l'un... Les femmes sont parfois étranges. Quel dommage ! Quelle maîtresse adorable elle aurait fait, à la fois ardente et ingénue, et trouvant spontanément dans l'instinct de la tendresse l'inspiration de caresses que n'apprennent le plus souvent qu'une longue science de l'amour. Quel dommage !

Don Juan se réveilla de bonne heure; il se prépara; il s'informa si don Luis avait passé une bonne nuit; et il quitta sa maison.

Il allait se cacher au château de Mañara le temps de préparer son départ, quelques jours; et il partirait; il fallait rester assez longtemps absent pour laisser l'oubli ensevelir ces deux affaires.

Son oncle Jorge était à Naples; les femmes en Italie doivent être belles aussi et ardentes; pourquoi n'irait-il pas s'embarquer à Cadix pour le rejoindre ?

CHAPITRE XI.

Un festin somptueux qui se termine par une mise en accusation et une exécution immédiate. Comment don Juan va-t-il sortir de ce traquenard ? Mais celui qui a les femmes pour lui est un homme heureux : elles l'aiment, il les trahit, il les abandonne, il les fait souffrir, mais elles l'aiment toujours. Intervention amoureuse, adroite, courageuse de Julia. Don Juan récompense son amour en l'aimant une nuit encore avant de quitter Séville pleine de dangers, et de s'embarquer pour l'Italie et... pour de nouvelles aventures.

La salle à manger du palais de Jeromino Lopez flambe de mille lumières. Les murs sont tendus de tapisseries et de tentures; les fenêtres sont soigneusement fermées. Au milieu, une table richement dressée avec une douzaine de couverts; l'argenterie étincelle; les cristaux reflètent les lumières;

des valets font les derniers préparatifs et rangent les sièges.

Les dressoirs sont chargés de corbeilles de fruits, de bouteilles, d'aiguières de cristal et de vermeil. Un majordome imposant et solennel vient jeter le dernier coup d'œil : tout est bien.

Quelques jeunes seigneurs entrent en causant familièrement; ce sont des amis que réunit un bon dîner; l'un d'entre eux traite ses camarades; rien que des jeunes gens; le plus âgé n'a certainement pas trente ans.

Le maître de la maison les compte de l'œil; il attend; il en arrive encore deux ou trois.

— Il ne manque plus que lui, dit-il.

— Ah, le voilà, le voilà, répondent plusieurs voix.

Il fallait l'attendre pour le reconnaître; le jeune homme qui arrivait et que les autres annoncaient ainsi était enveloppé dans un manteau couleur de muraille la nuit; un vaste feutre rabattu sur les yeux lui cachait le visage. Il jeta feutre et manteau et apparut vêtu en cavalier.

— Bonsoir, don Juan, bonsoir...

Les mains se tendaient vers lui et il les serrait tour à tour; malgré sa maîtrise et son sang-froid, don Juan eut un mouvement en apercevant don Luis Martinez. L'affaire d'Anna d'Ulloa et la mort du Commandeur ne remontaient qu'à quelques jours. Mais don Luis eut un geste qui signifiait qu'entre amis ces choses-là ne comptaient guère et il lui tendit la main gauche car il avait encore le bras droit pansé et bandé. Don Juan aperçut

aussi don Fernandez, le frère de cette petite doña Elvire qui s'était poignardée; mais celui-ci se tenait à l'écart et n'avait pas l'air de le voir.

On se mit à table.

Avant de s'asseoir, l'un des jeunes gens s'adressa à don Juan et lui dit :

— Don Juan Tenorio, tu vas nous quitter peut-être pour assez longtemps; pourquoi tu pars et où tu vas, c'est ton affaire; mais nous n'avons pas voulu te laisser partir sans t'offrir une dernière fête. Nous avons fait tous nos efforts pour qu'elle soit digne de t'être offerte, puisque c'est la fête des adieux.

Des acclamations bruyantes saluèrent ces paroles et le festin commença.

Les viandes rôties défilèrent et les poissons et les gibiers accommodés de cent façons différentes; dans la salle voisine, les musiciens faisaient une musique que couvraient par instants les exclamations et les explosions de joie; car, en même temps que les plats nombreux, circulaient des flacons remplis de vins capiteux; les coupes s'emplissaient et se vidaient; ce qui ne tarda pas à monter les têtes et le ton de la fête.

Le temps passa ainsi à manger, à boire, à chanter et à rire.

Maintenant circulaient des pâtisseries et des fruits délicieux et des flacons toujours plus nombreux.

La musique se fit plus vive et sur une estrade dressée au fond de la salle parurent six danseuses. Légères, lascives, à demi nues, faisant claquer leurs

castagnettes, elles dansèrent un fandango échevelé, provocantes, têtes en arrière, reins cambrés, jambes tendues.

Ce furent des acclamations sans fin.

On les rappela pour une seguedille qui fut un chef-d'œuvre de grâce et de légèreté sensuelles.

Cependant les heures passaient; déjà quelques convives étaient partis; il n'en restait plus que sept ou huit; bientôt, ils ne furent plus que six; et par un étrange hasard, don Juan était resté seul d'un côté de la table et les cinq autres, de l'autre côté, assez loin de lui : on eut dit un accusé devant ses juges. Les valets même s'étaient retirés après avoir apporté des liqueurs. La fête se calmait et, de brillante devenait intime.

— Tu pars donc, Juan, dit don Luis Martinez ?

— Demain, répondit Juan, les chevaux sont prêts; demain, c'est-à-dire tout à l'heure, car la nuit est bien avancée.

— Je suis bien sûr que tu ne pars pas sans regret, dit un autre.

— Certes ! pourrait-on sans regrets quitter une ville comme Séville, si riche en merveilles...

— Et en femmes.

— Et en femmes, répéta lentement don Juan en se tournant vers celui qui avait parlé.

Et il resta songeur; voyait-il au moment de s'éloigner passer devant lui les images de celles qu'il avait aimées, qu'il avait meurtries, ou tout au moins de celles qui avaient marqué plus que les autres dans son souvenir. Et il murmurait, comme se parlant à lui-même :

— Les femmes, délices et tourment de ma vie; femme, être incompréhensible et si divers que pas une n'est pareille à l'autre. Pendant que nous en aimons une, une autre passe qui attire notre regard et notre désir, et notre amour... L'amour, mystère insondable, problème souverain, infini, secret prodigieux, terrible dont chaque femme recèle une parcelle; à chaque femme que l'on possède, il semble que l'on fait un pas dans la connaissance de l'éternel mystère... mais pour posséder le secret, il faudrait que le genre féminin n'ait qu'une seule tête pour qu'on puisse l'embrasser d'un seul baiser, et un seul corps pour qu'on puisse en un seul enlacement étreindre toutes les femmes... Oui, toutes les femmes, toutes, la patricienne qui se pâme dans un boudoir où s'accumulent tous les raffinements de l'élégance et des commodités amoureuses; et la femme du peuple qui passe en portant un fardeau qui fait saillir sa hanche et arrondit son bras comme l'anse d'une amphore antique; et la jeune fille fraîche encore de sa virginité et qui s'avance vers le monde inconnu de l'amour en ouvrant de grands yeux candides et craintifs et dont il est si doux de guider les premiers pas... oui, toutes, toutes...

— Toutes, interrompit un ricanement !

— Oui, toutes, répondit don Juan. Je n'ai pas besoin de souligner l'extravagance de cette pensée : l'humanité entière n'y suffit pas; mais si je ne les ai pas toutes effectivement, et c'est mon rêve le plus amer, le plus désolant, je les prends toutes en pensée, celles des autres pays, celles des

autres temps, celles qui ont laissé dans le souvenir des hommes un nom illustré par l'amour...

— Je pense, don Juan, que sans aller si loin, tu n'as pas à te plaindre, tu n'as pas eu besoin d'explorer d'autres pays ou de remonter en d'autres temps; de nos jours et sans sortir de Séville, elles sont assez nombreuses celles que tu as fait succomber...

— Elles ne sont jamais assez nombreuses...

— Combien, voyons, combien, sois franc...

— Il parait, dit un autre, que tu en tiens une liste exacte avec leur nom, leur âge...

Don Juan haussa les épaules :

— Besogne de séducteur aux abois qui fixe le passé pour y revenir à son aise parce que l'avenir, le présent même, se dérobent à lui. Est-ce qu'on peut fixer un rêve, même sous un nom qui a été aimé ? Non. Lorsque l'amour a crevé comme une bulle de savon, rien ne peut le faire revivre; son souvenir n'est qu'amertume et dégoût; mieux vaut ne pas se retourner vers le passé et regarder l'avenir prometteur de nouvelles amours.

— On m'a pourtant assuré que la liste existe.

— Si quelqu'une, par hasard, m'a laissé un souvenir un peu plus émouvant que les autres, son nom reste là, répondit don Juan en mettant la main sur son cœur, et encore s'efface-t-il peu à peu et souvent bien vite.

— Il faudrait donc t'ouvrir le cœur pour trouver leur nom, dit don Luis dont la main se crispa.

Les cinq convives qui restaient avec don Juan échangèrent un rapide regard.

— Si tu as oublié leur nom; peut-être du moins sais-tu leur nombre.

Don Juan eut encore un geste d'indifférence :

— Qu'importe !

— Voyons, insista l'autre, sont-elles dix ou vingt celles qui ont entendu tes serments, celles à qui tu as promis un amour éternel, quitte à les abandonner après une seule nuit d'amour...

Un éclat de rire avait salué ce nombre :

— Dix... Vingt !... C'est bon pour nous... mais lui...

— Alors, elles sont cent, reprit un second, celles dont tes lèvres ont pressé les lèvres brûlantes; celles que tu as pliées sous tes baisers et que tu as tâchées de la marque indélébile de ton amour...

Ce fut un nouvel éclat de rire.

— Cent ! Deux cents... Plusieurs centaines...

— Alors, poursuivit un troisième, c'est par centaines qu'il faut les compter celles qui ont cru trouver en toi le bonheur de leur vie, et dont tu t'es détourné sans un mot de pitié, sans une larme, sans un serrement de cœur, et que tu laissais éplorées, pantelantes, désespérées, sanglantes parfois... par centaines !...

Don Juan écoutait avec un demi sourire ironique, et il commençait à donner des signes d'impatience, car il y avait dans les discours de ses amis comme un ton de blâme qui ne lui plaisait pas. Il allait répliquer. Mais don Luis Martinez se leva et étendit la main pour avoir le silence et attester qu'il allait prononcer des paroles solennelles :

— Don Juan, dit-il, des centaines, c'est beaucoup, c'est trop, c'est assez.

Don Juan eut un sursaut qui le souleva à demi sur son siège; don Luis lui fit signe de la main; et don Juan se laissa retomber d'un air de supérieure condescendance qui signifiait : Soit, je t'écoute, nous verrons après.

— Beaucoup trop, reprit don Luis : femmes déshonorées, filles mises à mal, familles au désespoir, sans compter l'outrage aux lois divines et aux lois humaines, les serments violés, et les maris, les pères et les fiancés immolés pour un caprice d'une nuit... C'est beaucoup trop, et pourtant, ce n'est pas encore assez; nous sommes ici pour t'en offrir une de plus : la dernière. Rassure-toi, continua-t-il pour répondre à un geste de don Juan; elle est digne de toi; un peu froide peut-être, mais fidèle et qui ne lâche pas ceux qu'elle a marqués de son baiser; tu n'as sans doute pas pensé à elle encore, quoiqu'elle soit connue de l'humanité entière, mais nous y avons pensé pour toi : C'est la mort.

— La mort, ricana don Juan.

— La mort, répéta don Luis. Juan, il y a trop de crimes sur ton chemin. Cela doit finir. Tu étais mon ami; trop confiant, je t'avais fait confidence de mon amour pour doña Anna d'Ulloa, la fille du Commandeur. Elle m'aimait aussi : l'amour et le bonheur nous souriaient; un soir, elle m'attendait... Mais toi, tu fis poster trois estafiers et pendant qu'ils m'arrêtaient à la pointe de leur épée, enveloppé dans le manteau gris du larron d'hon-

neur, tu es monté à son balcon; elle t'a reçu croyant dans l'obscurité que c'était moi; tu n'as eu soin de la détromper que trop tard et c'est en vain qu'elle s'est débattue et qu'elle a crié. Je te l'avais pourtant dit que je l'aimais...

Don Juan avait un sourire railleur et provocant.

— Oui, poursuivit don Luis, c'est un bon tour pour un être sans âme comme toi, mais c'est tout de même une trahison envers un ami et un crime envers une femme. Je n'aurai pas la joie de te tuer; tes spadassins m'ont blessé au bras droit et je ne puis encore tenir ni dague ni épée; mais nos amis frapperont un coup de plus pour moi et je compterai les coups.

Don Luis s'était assis. Un autre se leva.

— Don Juan, dit-il, je suis don Carlo Gonzalès d'Ulloa, neveu du commandeur. Lorsque tu eus accompli contre ma cousine doña Anna le crime que don Luis te reproche, les cris de ta victime éveillèrent la maison et son père, le commandeur, apparut. Tu as tiré l'épée contre lui et tu l'as tué. Don Luis ne peut pas frapper; ne t'étonnes donc pas si je frappe avec un acharnement redoublé : j'ai le père et la fille à venger.

Il tira sa dague et la planta devant lui sur la table.

Il s'assit et un autre se leva :

— Tu me connais, don Juan, je me nomme don Fernandez; tu as fréquenté notre maison et tu y as apporté le désespoir et la honte : une honte si noire et si profonde que j'hésite à l'évoquer ici; tu as fait le malheur de ma mère et tu as poussé

par tes artifices maudits ma sœur Elvire à se frapper de sa main; aussi je te hais et c'est avec une joie infernale que je te plongerai ma dague dans le cœur.

Il la tira et la planta devant lui sur la table.

Le suivant se leva et dit :

— Je me nomme don Pietro Medina, cousin de don Alphonso, le mari de Julia. Tu te souviendras peut-être de cette histoire quoique tu te fasses un jeu d'oublier tes victimes en en cherchant d'autres. C'est l'éternelle histoire qui se répète à chaque jour de ton existence à quelques détails près : la femme affolée, trompée par tes serments tombe dans tes bras, le mari survient, duel et, comme tu es une fine lame, tu le laisses sur le carreau. J'ai à venger Julia et don Alphonso et moi aussi, je frapperai avec joie.

Il sortit sa dague et comme les autres la planta devant lui.

Le dernier se leva et dit :

— Je me nomme don Miguel.

Don Juan parut chercher dans ses souvenirs; l'autre précisa :

— Don Miguel, le fiancé de doña Flor. A elle aussi, tu as apporté le malheur et la honte; mais, moi, je n'hésite pas à en parler; car l'opinion et le jugement publics sont faux et la honte ne doit pas être pour la victime, mais pour le criminel. D'ailleurs, en parler, c'est le meilleur moyen pour m'exciter contre toi. J'étais parti à la guerre et je laissais ma fiancée après avoir reçu ses plus doux et ses plus graves serments d'amour et de fidélité.

Mais tu as paru dans sa vie; tu n'as pas eu pitié de cette enfant aimante et confiante; tu as capté son amitié et tu as exercé contre elle tes sortilèges; car il faut bien que tu aies des secrets infernaux pour subjuger ainsi toutes les femmes, quelque pacte avec Satan lui-même pour amener ainsi les femmes les plus respectables, les plus vertueuses à oublier honneur et devoir... Mais par la Mort-Dieu, ajouta-t-il en tirant sa dague, ceci va t'envoyer revoir ton complice...

Il passa la main sur son front couvert de sueur froide et sur son visage crispé de douleur. Et il continua, plus calme :

— Doña Flor, comme tant d'autres, a succombé sous tes caresses sacrilèges; et la preuve qu'elle n'a cédé qu'à tes maléfices, c'est que tu n'as pas tué l'amour dans son cœur, et qu'elle ne t'a cédé, à toi, qu'en pensant à moi. Lorsqu'elle est revenue de cette erreur épouvantable, le réveil a été si terrible qu'elle en est devenue folle... Oui, elle est folle. C'est atroce, mais il y a plus atroce encore. Dans sa folie, elle a gardé le souvenir de tes caresses qu'elle s'imagine être mes caresses; fascinée par toi, elle avait confondu ton visage avec mon visage; cette confusion subsiste dans sa démence, elle me cherche, elle me reconnaît dans la personne de tous les jeunes gens qui passent et elle leur donne des baisers et elle s'offre à eux...

Don Miguel s'arrêta, accablé de douleur; mais bientôt, reprenant courage, il poursuivit :

— Oui, une folle, une fille des rues, voilà ce que tu as fait de celle qui m'aimait et que j'aimais;

voilà ce que tu as fait de mon amour; voilà comment je l'ai trouvée à mon retour... Cependant, quand elle m'a vu, moi, vraiment moi, son visage a paru s'éclairer; je lui ai tout pardonné, car elle n'est pas coupable, mais toi; je la soigne, je l'aime toujours, je la garde auprès de moi, j'ai la joie de la voir peu à peu revenir à la raison; mais, en même temps que cette joie, monte en moi une crainte, la crainte qu'elle garde le souvenir de son abjection, souvenir qui empoisonnerait sa vie comme ta trahison empoisonne la mienne. Heureusement que je vais y ajouter le souvenir et la satisfaction de la vengeance. Et si un jour je peux la guérir, et si sa raison survenue garde ces épouvantables souvenirs, du moins aurai-je la consolation de lui faire partager la joie amère de la vengeance.

Et comme les autres, il planta sa dague dans la table.

— Oui, répétèrent-ils tous, la joie de la vengeance, une joie qu'elles partageront avec nous.

Les quatre dagues faisaient autant de croix; les quatre jeunes gens étendirent la main vers elles comme pour prêter serment, et s'inclinant, s'agenouillèrent.

Don Juan, assis, les jambes croisées les regardait tour à tour d'un air sarcastique.

— Mes chers amis, leur dit-il lorsqu'ils se relevèrent, je vous ai écouté, il me semble, avec une patience dont je suis moi-même étonné.

— Parce que c'est la dernière fois que tu nous entends.

— Peut-être. Vous m'avez dit des choses auxquelles je pourrais répondre... Mais à quoi bon! Je n'en veux relever qu'une seule. Vous prétendez qu'elles partageront avec vous les joies de la vengeance... Non, mes chers amis, c'est une erreur profonde; il est impossible que Julia, Anna, Flor, Elvire et tant d'autres se réjouissent de ma mort si par hasard vous réussissez à me tuer... Non... parce qu'elles m'ont aimé, parce qu'elles m'aiment encore... Oui, répéta-t-il avec force, elles m'aiment encore... Vous prétendez que je les ai fait succomber par maléfice; ce n'est pas vrai... Vous prétendez que sous mes caresses c'était un autre qu'elles aimaient : ce n'est pas vrai. C'est l'amour et l'amour seul qui les a jetées dans mes bras; c'est moi qu'elles ont aimé et non pas un vain fantôme qui se substituait à moi dans leur pensée... Ce n'est pas vrai, c'est moi et moi seul qui étais dans leur cœur alors qu'elles gémissaient sous mon étreinte... C'est de mes caresses qu'elles se souviennent, ce sont mes baisers qu'elles regrettent et je suis sûr que si je me trouvais encore avec elles, je n'aurais qu'à leur tendre les bras pour qu'elles s'y jettent, éperdues...

— Ah! c'en est trop, s'exclamèrent les quatre en arrachant leur poignard...

Mais don Juan n'avait pas pris garde à leur exclamation ni à leur geste de menace. On aurait dit qu'il ne voyait pas ces quatre hommes armés qui le menaçaient de mort, mais les chères amantes dont on évoquait les souvenirs. Il se leva,

croisa les mains, leva les yeux et poursuivit comme s'il s'adressait à elles :

— Chères aimées, tour à tour, je vous ai donné mon cœur, tour à tour j'ai eu soif de vos caresses... Ce n'est pas ma faute si un désir toujours nouveau me pousse de l'une à l'autre; je vous laisse dans la désolation, mais croyez-vous que je sois heureux, moi? Ah! combien j'aimerais mieux fixer mon cœur, connaître enfin le délire divin de l'amour dans la communion des âmes et mêler étroitement ma vie à la vie de la femme que j'aurais choisie... Hélas, cela ne m'est pas permis; je cherche l'amour et je ne le trouve pas; et dans ma détresse, je cherche toujours et je ne trouve jamais... Mais je garde votre souvenir, amantes adorables; je sais encore que tes baisers, à toi, étaient plus tendres, et les tiens, à toi, plus passionnés... Je sais encore que tu t'abandonnais à moi avec une sensibilité, une langueur câline et sereine... et toi, tu agaçais mon désir par une résistance qui donnait plus de prix et plus de délectation à la victoire... et toi, dans l'ardeur de l'amour, tu te tordais dans mes bras, tu appelais le plaisir de tous tes nerfs crispés, de ton corps tendu, de ta voix qui gémissait entre tes dents serrées, et tu me rendais mes baisers avec une exaltation délirante... Oui, toutes, toutes, je vous ai aimées et vous m'avez aimé, Flor, Cristina, Julia, Anna... et vous m'aimez encore...

Et il détaillait ainsi son plaisir et leur honte comme s'il eût voulu les exciter plus encore contre lui.

Quatre coups de poing sur la table l'interrompirent :

— Cette fois, en voilà assez. L'heure est venue. Nous ne voulons pas nous battre avec toi. Ce n'est pas un duel, c'est une exécution : elle est nécessaire car il y a trop de sang sur ta route, et elle est inévitable car nous sommes quatre ici contre toi et tout est fermé.

— Vous oubliez que moi aussi, j'ai une dague.

— Tu as donc l'intention de te défendre?

— Jusqu'à la mort. Ma vie doit être longue encore et je la vois devant moi comme un chemin bordé de fleurs, inondé de soleil et parfumé d'amour. Vous vouliez que je vous dise tout à l'heure combien de femmes j'avais serrées dans mes bras. Je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est que j'en veux encore, et encore plus. Je ne renonce pas aux belles inconnues qui attendent mon passage au bord de mon chemin. Je m'adressais tout à l'heure à celles du passé, je pourrais m'adresser à celles de l'avenir : O vous, toutes, les altérées d'amour, attendez-moi, je viens; personne encore n'a su faire vibrer votre cœur, personne encore n'a su donner à votre chair les frémissements infinis de la volupté; mais patience, je viens; par moi, vous connaîtrez l'amour, car l'amour est mon seul désir, le seul but de ma vie; l'amour, c'est moi-même. Je vous prendrai toutes palpitantes dans mes bras et je vous révélerai la plus haute, la plus ardente, la seule raison de vivre. Ah! je vous vois, impatientes, la chair exaltée, les lèvres frémissantes, les yeux brillants de

désir... attendez, mes baisers calmeront vos désirs, vos lèvres s'abreuveront à la source d'amour et mes étreintes apaiseront l'exaltation de votre chair...

Il ramena son regard sur ses amis qui allaient devenir ses bourreaux :

— Insensés ! s'écria-t-il, vous trouvez qu'il y a trop de femmes dans ma vie! Que diriez-vous si vous pouviez me suivre... Je veux en avoir plus et toujours plus encore...

— Tu as compté sans nous, Juan; tu as tort; l'issue de cette affaire n'est pas douteuse; tu ne sortiras pas d'ici vivant, malgré tes visions. Mais, nous sommes chrétiens; nous te donnons le temps de faire une dernière prière, si toutefois tu sais encore prier...

— Pour faire une dernière prière, il faudrait que j'en fusse à mes derniers instants, or...

— Bon. Et nous sommes humains : nous te promettons d'obéir à ta dernière volonté.

— Ma dernière volonté et, en même temps, un bon conseil pour vous : cachez ma mort à celles qui m'ont aimé; vous vous imaginez qu'elles s'en réjouiraient; au contraire, ce serait pour elles une désolation de plus et définitive celle-là, car vous tueriez en leur cœur l'espoir qu'elles ont toutes de me voir revenir à elles et les aimer encore.

— Soit. Il en sera fait comme tu le veux.

— Et maintenant, défends-toi.

Don Carlo et don Fernandez passèrent d'un côté de la table, don Pietro et don Miguel de

l'autre; ils allaient, la dague au poing, penchés, ramassés sur eux-mêmes, prêts à bondir.

Don Juan avait, lui aussi, la dague au poing; il ne chercha pas une issue par laquelle il put fuir; il était trop sûr qu'elles étaient bien fermées; mais il chercha de l'œil la position qui lui permettrait de faire face à ses assaillants au lieu de se laisser cerner par eux.

Brusquement, il saisit un siège et avec une violence inattendue, il le jeta dans les jambes des deux qui s'avançaient à droite; le choc les fit trébucher et leur arracha un cri de douleur; pendant qu'ils se remettaient d'aplomb et se rajustaient, Juan, sans perdre une seconde, saisit un second siège, et, s'en faisant un bouclier, il se précipita sur les deux qui s'avançaient à gauche.

Surpris par cette attaque subite alors qu'ils croyaient le tenir, ils s'effacèrent pour ne pas être frappés; Juan profita de ce mouvement pour passer et pour aller s'adosser dans un coin, toujours la dague d'une main et la chaise de l'autre.

Certes, sa position n'était pas brillante et il était toujours seul contre quatre; mais elle était meilleure. Ah! s'il n'avait pas laissé son épée à la porte avec son manteau! Un gentilhomme ne devrait jamais se séparer de son épée! Mais qui aurait pensé que cette fête entre amis cachât ce piège...

Les quatre assaillants, revenus de leur surprise, se retournaient vers lui et s'avançaient avec précautions; la manœuvre que don Juan venait d'effectuer leur montrait qu'ils avaient affaire à un

rude adversaire et qu'ils ne seraient pas trop de quatre.

Don Juan les regardait venir d'un œil calme; il se disait que l'attaque vaut mieux que la défensive parce qu'elle démoralise l'ennemi; ramassé sur ses jarrets, se protégeant avec sa chaise d'un côté, la dague levée, il se préparait à bondir sur celui qui s'approchait le plus près.

Ils étaient encore loin et n'avançaient que très lentement.

La minute était tragique; un lourd silence planait; et tout à coup, dans ce silence angoissant, don Juan entendit une voix, une voix qui le fit tressaillir, une voix qui venait du ciel, sans doute, car tout secours humain lui était interdit, une voix qui murmurait :

— Viens, Juan, viens, laisse-toi conduire, c'est pour te sauver...

Don Juan était le jouet d'une illusion, car enfin, d'où aurait pu venir cette voix angelique.

Mais non, ce n'était pas une illusion; la voix répétait :

— Viens, Juan...

Et en même temps, une main passa entre les deux parties de la tenture qui se rejoignaient là, le saisit par la manche et le tira. Il céda et se glissa à son tour par la fente, et étouffa un cri :

— Julia!...

— Oui, c'est moi, murmura-t-elle. Tiens...

Elle lui tendait une épée et, le faisant passer derrière elle, prenait sa place.

— Fuis par là, dit-elle en le poussant par une porte ouverte.

En voyant disparaître don Juan, ses quatre exécuteurs s'étaient précipités; mais ils s'arrêtèrent net, car à sa place, surgissait une femme.

— Julia! murmura l'un d'eux.

Et, maîtrisant son saisissement, il répéta :

— Julia! Comment êtes-vous là et que faites-vous ici?

— Vous ne prenez pas bien vos précautions, mes beaux conjurés, répondit-elle fièrement, dans la maison où je vous ai donné l'hospitalité, Pietro, dans votre chambre où vos amis sont venus vous retrouver et où vous avez comploté votre beau coup de ce soir, vous avez parlé trop fort, emportés par votre courroux; j'ai entendu une fois par hasard, puis j'ai écouté à dessein et j'ai ainsi tout appris. M'introduire dans ce palais sous un prétexte quelconque n'était qu'un jeu, gagner la faveur de deux ou trois domestiques, connaître les escaliers et les vestibules, prendre deux ou trois clefs n'était pas difficile non plus et voilà comment j'ai pu ouvrir cette porte que vous aviez fermée; et dissimulée sous ces tentures, comment je vous écoute en silence depuis longtemps.

— Vous êtes venue pour nous trahir!...

— J'ai voulu sauver un homme qui n'est coupable que de m'aimer et vous épargner un crime.

— C'est vrai, Julia, je t'aime...

Elle se retourna, épouvantée :

— Comment, Juan, tu es encore là, tu n'es pas parti!...

— Peux-tu penser, Julia, que je puisse partir sans toi ?

Les autres poussèrent des rugissements de joie et de rage. Il était encore là, il n'était pas encore sauvé. Ils se ruèrent en avant. Mais Juan, prompt, faisait passer Julia devant lui et s'engageait dans le couloir. Ce couloir étroit était en sa faveur car il n'avait devant lui qu'un ennemi, les autres s'agitant inutilement derrière le premier ; et maintenant qu'il avait une épée, l'avantage était pour lui. Sa main droite tenait l'épée et il abandonnait sa main gauche à Julia qui l'entraînait aussi vite qu'elle ; mais ils arrivaient au grand escalier si large que les quatre allaient encore pouvoir l'entourer et l'accabler, lui, encore embarrassé d'une femme. Il fallait à toute force prévenir ce danger.

Alors, don Juan, arrachant sa main de celle de Julia, se fendit et enfonça son épée dans l'épaule de celui qui était devant lui : c'était don Miguel. Le blessé tomba, découvrant celui qui le suivait ; d'un deuxième coup d'épée, don Juan l'envoya à terre auprès du premier : c'était don Pietro ; les deux autres eurent un mouvement de recul, puis ils s'empressèrent auprès des blessés, mais avec précautions, car ils craignaient un retour offensif.

Alors don Juan, dédaigneux, reprit la main de Julia :

— Maintenant partons, dit-il.

Deux minutes après, ils étaient dehors et se hâtaient dans la nuit, la jeune femme tremblant au bras de don Juan.

Lorsqu'ils furent assez loin, elle lui dit en tâchant de maîtriser son émotion :

— Tu devais partir dès ce matin. Où sont tes chevaux?

— Julia, répondit don Juan, je vous dois la vie; et s'il est doux d'être encore en vie, il est peut-être encore plus doux de devoir son salut à l'amour d'une femme aimée.

— Où sont tes chevaux ?

— Aussi, je veux tout d'abord te dire mon éternelle reconnaissance et mes félicitations pour ta perspicacité. Mais comment avez-vous pu faire, mon amour, pour ouvrir cette porte et m'y attendre l'épée à la main.

— J'ai surpris leur conversation... mais, par Dieu, où sont vos chevaux?

— Voilà un trait que je n'oublierai jamais et qui est un bon exemple de ce que peuvent faire la finesse et le courage des femmes quand elles aiment.

— Juan, vous me désespérez; je vous ai sauvé, soit; mais ne rendez pas mon intervention inutile. Vos ennemis sont furieux, vous leur avez échappé, vous les avez blessés, ils vont tout mettre en œuvre pour vous rattraper. Où sont donc vos chevaux?

— Mais, ma toute belle, mes chevaux sont à l'auberge.

— Eh bien, courez-y vite, réveillez l'aubergiste et partez.

— Que je parte!

— Au plus tôt.

— Que je parte, quand vous êtes venue à moi

pour me sauver, quand nous avons réussi à sortir de ce guépier tous les deux... Que je parte quand je vous tiens là, toute frémissante, presque dans mes bras... Que je parte quand le souvenir de nos heures d'amour fait battre mon cœur et mes tempes et qu'entre nos lèvres si passionnément unies autrefois palpitent de nouveaux baisers... Que je je parte... Ah! ma bien-aimée, que penseriez-vous de moi... de moi qui n'ai jamais reculé ni devant un duel, ni devant une nuit d'amour...

— Juan, Juan, vous êtes fou, vous me désespérez... vous me faites mourir...

— Ce sera donc d'amour, ma belle, car je ne partirai qu'après t'avoir enlacée dans mes bras...

— Partez, Juan, vous êtes fou!...

— Peut-être, mais qu'importe! Il ne fallait pas venir me délivrer, Julia; vous deviez bien penser que si je vous voyais, je ne vous quitterais plus.

— Partez... Et don Pietro qui loge chez moi...

— Nous avons laissé don Pietro là-bas avec un bon coup d'épée; je partirai quand vous voudrez, quand vous aurez été une fois de plus à moi. Si vous voulez que ce soit bientôt, hâtons-nous...

Ils marchaient dans la nuit; ils avaient pris le chemin de la demeure de Julia; il la serrait tout contre lui et il l'entraînait, toute tremblante de peur, d'amour, de désir qui remontait en elle. Et tout en marchant, il l'embrassait.

— Et voyez comme le hasard fait bien les choses, disait-il..., le hasard! Ou plutôt le dieu de l'amour, le vrai, le seul dieu qui nous gouverne, mon auberge est toute proche de votre maison.

Ils arrivaient. Elle guida don Juan dans l'obscurité; bientôt ils furent dans sa chambre; le souvenir de leur amour les enfiévrait de nouveau; ils pensaient, sans en rien dire, au drame qui l'avait cruellement interrompu; Julia se reprochait de lui céder encore... mais pouvait-on résister à cet homme!... Et ne l'aimait-elle pas toujours?...

Ils venaient de passer par des émotions terribles; leur étreinte ne fut pas seulement une étreinte d'amour; elle fut un véritable retour à la vie; ils s'y donnèrent avec tout ce qu'ils avaient d'ardeur dans le sang, de fièvre dans les nerfs, d'exaltation dans le cœur; ils savaient que c'était la dernière fois qu'ils s'aimaient, et ils voulaient garder de leur amour un souvenir enivrant.

Ils n'avaient pas fait de lumière; par la fenêtre ouverte la clarté indécise de la nuit entrait; don Juan avait posé son épée sur une chaise, sur la robe de Julia; sur le lit, leurs corps pantelants ne formaient qu'une masse plus claire; et de leur gorge haletante sortaient des râles étouffés et des paroles délirantes.

Don Juan céda à la fatigue et s'assoupit.

Julia résista et veilla. Aux premiers frissons du matin, elle le couvrit et le regarda dormir. Les premières lueurs du jour vinrent estomper le contour des objets et les dessinèrent d'une façon de plus en plus nette. Elle le laissa dormir encore. Elle le regardait : scn amour soulevait sa poitrine; son amour tragique et qui allait vivre tout à l'heure sa dernière minute.

Elle le regardait et des larmes amères coulaient

de ses yeux; des rêves insensés tournoyaient dans sa tête et enflammaient son cœur; elle imaginait qu'elle partait avec lui ou bien qu'elle le cachait et le gardait pour elle, rien que pour elle, et mille autres folies qu'inventait son amour...

Mais elle reconnaissait vite l'inanité de pareils projets, et elle se penchait vers lui et posait ses lèvres sur son front en versant de nouvelles larmes.

Le jour montait.

Aux premières rumeurs de la ville qui s'éveille, elle se pencha encore vers lui et l'embrassa de nouveau en lui parlant :

— Juan... mon Juan... c'est maintenant qu'il faut partir... vois, il fait déjà grand jour...

Il ouvrit les yeux, surpris et ne reconnut pas tout d'abord où il était; mais il voit sa belle amante qui se penche vers lui et lui sourit à travers ses larmes; il veut la prendre dans ses bras; mais elle se dérobe et bondit dans la chambre :

— Non, Juan, maintenant ce serait une impardonnable folie; ce serait vouloir nous perdre tous les deux; vois, il fait grand jour; je t'ai laissé reposer deux heures pour que tu reprennes des forces; je t'ai veillé pour ne pas laisser passer l'heure; maintenant, le moment est venu, et le danger est pressant; il faut partir...

Don Juan entend ces sages paroles; ah! que ne peut-il rester dans ce logis où l'amour le plus tendre et le plus passionné lui ferait la vie la plus douce...

Hélas, faut-il que nous nous agitions sans cesse

et que nous ne sachions pas garder un bonheur simple dans un coin ignoré!...

Don Juan se prépare : hélas, Julia a raison.

Les familles qu'il a offensées en séduisant les femmes et en tuant les hommes vont se dresser ouvertement contre lui. Elles seront rendues plus furieuses encore et plus implacables par l'échec de la tentative de cette nuit. Elles vont dresser contre lui d'autres vengeurs, et qui sait, peut-être des bandes de spadassins ou des hordes de valets armés.

Certes, don Juan n'a pas peur d'un adversaire loyalement dressé devant lui; mais il serait stupide et honteux de tomber dans un piège et désormais les rues de Séville seront pavées de pièges.

Don Juan est vite prêt; Julia lui donne le manteau de don Pietro; elle-même s'est habillée, elle a tordu ses beaux cheveux et les a serrés dans une résille; don Juan la prend dans ses bras et il a vraiment à cette minute un élan de véritable amour :

— Julia, murmure-t-il, je n'oublierai jamais ta beauté, ton courage, ton amour... Ah, qu'il est doux d'avoir une dette de reconnaissance envers celle qu'on aime... Ah ! qu'il est douloureux de quitter celle qu'on aime au moment même où on sent le plus ardemment son amour...

Ils restaient tous les deux étroitement embrassés et s'abandonnaient à cette minute exquise et déchirante.

Un instant, don Juan eut la pensée de ne pas partir... Qui sait s'il n'avait pas trouvé là l'amour

définitif qu'il cherchait à travers ses aventures... Il se cacherait bien...

Mais elle eut un sursaut de courage et de volonté; elle s'arracha de ses bras :

— Pars, Juan, pars, déjà il est bien tard...

Un dernier baiser...

Il bondit dans la rue; en quelques enjambées, il est à l'auberge où il a remisé ses chevaux; il secoue l'hôte et son valet Antonio qui s'activent.

Julia s'est enveloppée d'un manteau; de loin elle a suivi don Juan; elle arrive en vue de l'auberge au moment où il sort de la cour à cheval. Elle se cache dans une porte pour qu'il ne la voie pas, pour qu'il n'aie pas la tentation de revenir à elle.

Il passe devant elle. Elle ne peut pas retenir un cri qui se perd dans le galop du cheval; elle porte ses mains à sa bouche comme pour le rattraper; mais don Juan ne l'a pas vue; il ne l'a pas entendue; il pousse son cheval; il s'efface peu à peu dans le lointain de la route; chaque pas qui l'éloigne arrache le cœur de la pauvre femme et accentue sa douleur; épuisée, à bout de force, les nerfs trop tendus se relâchant tout à coup, elle tombe sur les genoux en sanglotant, tandis que don Juan disparait là-bas et s'élance vers de nouvelles aventures.

PARIS & COURTRAI. — Les Imprimeries réunies
(Imprimé en Belgique.)

Table des Chapitres

Si Don Juan n'a pas établi une liste complète de ses amantes, voici du moins celles dont nous avons fixé le souvenir dans ce volume :

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE A. QUIGNON Editeur
16, RUE ALPHONSE DAUDET, PARIS (14e)

PIERRE NEZELOF
L'IMPERATRICE JOSEPHINE . . . . 12 fr.
LEON DEUTSCH
DEJAZET . . . . . . 12 fr.
MAURICE ROYA
GEORGE SAND . . . 12 fr.
CHARLES PETTIT
LA FEMME QUI COMMANDA A CINQ CENTS MILLIONS D'HOMMES. Tseu-Hi (1835-1908) Impératrice de Chine . . . . 12 fr.
Mme LAURENT-TAILHADE
LAURENT TAILHADE AU PAYS DU MUFLE . 12 fr.
LES PLUS BELLES PAGES DE LAURENT TAILHADE . . . . 20 fr.
PIERRE ALBERTY
LE JARDIN D'EROS . 20 fr.
WILLY
HISTOIRES DE LA MANUCURE. 26e mille . . 12 fr.
HENRI RICHARDOT
CONTES DE CHAMPAGNE ET AU CHAMPAGNE . 12 fr.
ANDRE WARNOD
PEPEE ou LA DEMOISELLE DU MOULIN ROUGE 12 fr.
GABRIEL REUILLARD
SCARRON . . . . . . 12 fr.
PIERRE LA MAZIERE
GILLES DE RAYS . . 12 fr.
Docteur OCTAVE BELIARD
LE MARQUIS DE SADE 12 fr.
HENRY DE LA TOMBELLE
L'AGONIE DES HOBEREAUX. Roman . . . . . . 12 fr.
FERNAND KOLNEY
L'AMOUR DANS CINQ MILLE ANS . . . . 12 fr.
MARIANNE A LA CUREE. Roman de mœurs politiques. . . . . 12 fr.
LE SALON DE MADAME TRUPHOT. Roman. 25e mille Edition définitive . . 15 fr.
PAUL ABARD
LE BONHEUR EN AMOUR. . . . . 12 fr.
Docteur SMOLENSKY
LE PLAISIR QUI DURE 12 fr.
Professeur MALHERMANN
LE PLAISIR DANS LA SOUFFRANCE . . . . 12 fr.
JEAN DE LETRAZ et SUZETTE DESTY
UN HOMME... DEUX FEMMES. Roman . . . 12 fr.
NICOLE S'EVEILLE... Roman. 200e mille . . . . 12 fr.
NICOLE S'EGARE... Roman. 100e mille . . . . 12 fr.
NICOLE S'ABRITE .. Roman. 50e mille . . . . . 12 fr.
JEAN DE LETRAZ
UN COUPLE PASSA... (*Vient de Paraître*). Roman . 12 fr.
DOUZE NUITS D'AMOUR. Roman. 200e mille . . 12 fr.

GUY DE LA MEULAYERE
L'ANDOUILLE FICELEE. Illustré . . . . 12 fr.
MAURICE DE MARSAN
MAUD, DEMOISELLE DE CINEMA. Roman illustré. 55e mille . . . . 12 fr.
MON CURE AU CINEMA. Roman illustré. 70e mille 12 fr.
ANDRE ROCHEFORT
LIBIDO. Roman Freudien. 12 fr.
L'ECOLE DE LA LUXURE. Roman. 45e mille . . 12 fr.
ARMAND VILLETTE
Du TROTTOIR à ST-LAZARE. 42e mille . . . . 12 fr.
MESDAMES..., Roman. 42e mille . . . . 12 fr.
Docteur CHAPOTIN
LES DEFAITISTES DE L'AMOUR. 100e mille 20 fr.
FERNAND KOLNEY
LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR DE CASANOVA. 56e mille . . . . 15 fr.
LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR AU TEMPS DU BIEN-AIME . . . 12 fr.
Mme LAURENT-TAILHADE
LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR AU TEMPS DU ROI-SOLEIL . . . . 12 fr.
LES PLUS BELLES NUITS D'AMOUR DE DON JUAN. (*Vient de Paraître*) . 12 fr.
MILLE & UNE NUITS D'AMOUR. Anthologie des plus belles et des plus curieuses pages d'amour extraites des plus grands écrivains français et étrangers, classiques et modernes 20 fr.
ŒUVRES BADINES DE PIRON. 11e mille . . . 12 fr.
LA MUSE GAULOISE. Les Meilleurs poèmes satyriques, 25e mille . . . . 15 fr.
LE COMPARTIMENT DES HOMMES SEULS. 56e mille. . . . . 12 fr.
LE COMPARTIMENT DE DAMES SEULES. 56e mille. . . . . 12 fr.
HISTOIRES ARABES. 55e mille . . . . . . 12 fr.
LES CONTES DU RABBIN. 56e mille . . . . . . 12 fr.
LE TACOT IVRE. 22e mille. . . . . 12 fr.
GAUDISSART ET Cie. 100e mille . . . . 12 fr.
LE TRAIN DE PLAISIR. 100e mille . . . . 12 fr.
HISTOIRES DE COMMIS-VOYAGEURS. 250e mille. . . . . 12 fr.
HISTOIRES DE CURES. 250e mille . . . . 12 fr.
LE COMPARTIMENT DES CHASSEURS (*Vient de Paraître*) . . . . . . 12 fr.